Autour de Sarlat. — Promenades et explorations printannières et estivales.
Seconde visite à Temniac. — Campagnac. — Péchauriol. — La Croix-d'Alon. — Proissans.
Sainte-Nathalène. — Aux environs de Simeyrols. — Prats-de-Carlux. — St-Vincent-les-Paluels. — Vialard.
De Sarlat à Saint-André. — Retour par les coteaux.
Première excursion à Montfort. — La Canéda.
Carsac. — Seconde excursion à Montfort. — Vitrac. — La vallée de la Cuze.
Dans l'est de l'arrondissement de Bergerac. — Urval, Paleyrac, Cabans, Cadouin, Molières.— Aux environs de Cussac et d'Ales. — En Sarladais de nouveau. — Halte à Siorac-de-Belvès. Retour en chemin de fer.
Vézac, Marqueyssac.— La Roque-Gageac.— Castelnaud.— Beynac.
Près du viaduc du chemin de fer. — Visite à la propriété de M. de Cerval dans le faubourg de la Bouquerie. — Pointe sur la route des Eyzies. — Nouveau passage à Meyssès. Chez M. Barrans. — Au clos de Leppe, chez M. Guinot. — A la Gindonie, chez M. Perrier. — Chez M. Jaubert, l'horticulteur-pépiniériste.
Marquay, Commarque. — Tamniès. — Marcillac-St-Quentin.

Enfin, l'hiver est passé.

La tempête et la pluie ont cessé !

Mai sourit, le soleil dore les campagnes, la verdure et les fleurs m'appellent ; je m'étire, je baille, je jette mes livres, j'éteins mon feu, je prends ma canne, fidèle compagne dans mes courses et mon ferme appui ; je quitte la maison où je suis resté de longs mois comme enseveli ; je dépasse les rues noires. Où vais-je aller ?

J'ai voulu revoir Temniac et en conséquence ai repris le

chemin que j'avais suivi au nord de Sarlat avant l'hiver. En route, j'ai de nouveau constaté que l'eau coule dans cette direction à portée de tous les jardins du vallon, mais que les terrains consacrés à l'horticulture sont loin d'offrir l'abondance et la variété de produits désirables, quoique proprement et soigneusement tenus. Les prairies situées dans le bas-fond, au-dessous des prises d'eau des moulins démontés, sont irriguées au moyen de rigoles descendant de ces petits bassins et du lit supérieur des ruisseaux. Elles étaient belles, avec bonne apparence. En perfectionnant leur arrosage artificiel par des conduites plus nombreuses et mieux entretenues, par un nivellement mieux compris, on obtiendra d'elles de très bons résultats. Ceux que l'on prévoit pour leur récolte prochaine sont déjà fort satisfaisants. Malheureusement, le col étant très étroit, la masse de fourrage ne sera jamais bien considérable ici. Sur la côte qui s'élève rapidement, et dans la petite plaine les céréales sont passables, mais il y a décidément par trop de seigle, même dans la vallée. Les collines que l'on a sous les yeux de la hauteur, où s'étale le village, offrent sur leurs croupes et leurs sommets arrondis, et sans grand relief original, d'assez nombreuses habitations éparses et au loin plusieurs groupes de feux. Les cultures, s'étendant le long des rampes, sont parsemées de noyers isolés ou réunis en petits massifs au milieu des champs. Des bosquets et des lignes d'autres arbres s'aperçoivent de divers côtés. L'ensemble est un peu sauvage, malgré le printemps. Il serait plus gai, plus lucratif pour les propriétaires s'il y avait davantage de prairies artificielles.

En descendant de l'autre côté de Temniac, on rencontre de grands vergers d'arbres fruitiers. Donnent-ils beaucoup de profit? D'immenses affiches apposées partout et annonçant qu'ils sont à vendre, en bloc ou en détail, me font craindre que leurs possesseurs n'aient pas trouvé la

Fortune au milieu de leur gracieux bataillon. Voici des carrés de trèfle incarnat, un de luzerne, des vignes médiocres. Plus bas, elles sont mieux soignées et paraissent en bon état, ainsi que les prairies artificielles. Le froment et le seigle y donnent de 7 à 8 pour un de la semence employée. Au-dessous, jusqu'à l'embranchement avec la route de Montignac, la terre me paraît moins bonne, mauvaise même. Il y a trop d'arbres touffus répandus au milieu des champs. Ah! le triste coteau que celui qui me fait face, à gauche de la route départementale ! Il me paraît bien abrupt et bien parcimonieusement doté par la nature.

N'importe! j'affronte sa rampe raide en grimpant par un sentier rapide bordé de vignes, de quelques blés et seigles et de longs prés *coderes*, en terrain humide. Parvenu sur la crête, je vois deux autres sentiers étroits ; je suis celui de gauche sur les indications que l'on me donne ; il se développe au milieu d'épais taillis châtaigniers d'une végétation vigoureuse, demeure digne des rois des loups, dominant à droite un pays coupé de bois, de friches entremêlées de quelques cultures, et d'un aspect assez morne. Bientôt j'entre dans une avenue longée de beaux chênes, toute raboteuse, défoncée et qui conduit au château de Campagnac, vieux et féodal édifice avec tour, tourelles, vaste cour et grands bâtiments de servitude, mais le tout en mauvais état et presque dépourvu d'entourage délassant le regard. Les alentours de ce manoir, jadis honneur de la contrée, sont assez tristes. Au nord, et le touchant, est un grand champ de trèfle joignant un pré coderc ; au midi, la vue se trouve resserrée dans un cirque de hauteurs sur lesquelles poussent quelques bois, sont épars des prés hauts, des vignes maigres et des récoltes peu florissantes, puis des friches. Une route contourne le château. En la descendant sur la gauche, on rencontre des pelouses avec genévriers, qui ont l'air d'appeler la vigne,

mais cette malheureuse est morte ou se meurt en trop d'endroits pour qu'on songe à l'établir sur celui-ci. Un filet d'eau vive glissant du haut de la montagne pourrait, peut-être, avec des amendements convenables et des soins, servir à créer un bon herbage. Mais je ne crois pas que l'on y songe (1). A deux cents mètres environ au-dessous de Campagnac se dressent deux ou trois maisons souriantes, dont l'une tout-à-fait au bord du chemin ; elles sont entourées de bonnes récoltes. J'y vois un carreau de belle luzerne, bien petit malheureusement. Il y a quelques autres fourrages artificiels, des lignes d'arbres fruitiers, avec cordons de vignes, entre lesquelles verdissent des blés. A partir de ce point, le travail se montre actif et les friches disparaissent. Seulement, le sol ne semble pas être de la première qualité. Le rendement du froment y est, m'assure-t-on, de 5 à 6 pour un, soit de 10 à 12 hectolitres à l'hectare. Le seigle donne un peu plus. La vigne émet des rameaux et *marque* assez bien dans ce rayon sans y paraître néanmoins très robuste. Une pièce qu'elle avait enrichie, mais où l'année dernière elle semblait passer résolument de vie à trépas, a été ensemencée en trèfle incarnat par son maître désolé. Eh bien ! voilà qu'elle pousse sous cet abri protecteur et dresse au-dessus des bras implorant secours. Va-t-elle renaître décidément ? On se laisse aller à cette douce pensée et l'on s'empresse de la débarrasser des tiges verdoyantes qui la cachaient aux yeux de ses possesseurs attendris.

La descente est enfin achevée, je me retrouve dans la vallée de la Cuze, entouré de prairies assez bonnes, de vignes, d'arbres fruitiers, de froments et de plus de seigles.

---

(1) Campagnac, et une grande partie de la terre qu'il commande, appartient maintenant à M. le vicomte de Dampierre, qui y a fait exécuter de nombreuses et importantes améliorations en bâtiments et cultures.

Autour de cette végétation en fête, les montagnes font assez pauvre figure des deux côtés. Je m'empresse de ne plus les regarder afin de ne pas les contrister et je contemple avec plaisir le petit castel de Peychauriol, appartenant à Mme Faujanet (1). La propriété dont il est le centre se partage entre deux colons. La première métairie était en souffrance, par suite du départ de l'exploitant, lorsque notre jury d'examen passa. Maintenant elle se remet activement des suites de l'épreuve. La seconde est installée dans le vallon. Ses bâtiments spacieux et qui ont un tout autre air que celui d'une maison d'ouvriers de terre sont entourés de terrains bien cultivés. Le personnel fort nombreux permet, m'assure-t-on, d'y faire vite et parfaitement les travaux à la bêche, tandis que le bétail à cornes se repose et s'engraisse dans la paix et l'abondance, dont les flots d'or enrichissent colons et propriétaires, de même que le profit apporté par les autres animaux et le produit des récoltes. La route de Montignac me ramène bien vite à Sarlat, au milieu d'un paysage charmant.

A l'Est, en sortant de la ville, on monte depuis la place dite de la Liberté, naguère Royale ; on tourne à gauche, à côté de celle de la Sous-Préfecture, et l'on s'engage dans la principale rue, non moins mal entretenue que mal bordée par des habitations la plupart sans valeur, du faubourg de la Bouquerie. L'on dépasse l'entrée de la propriété de plaisance de M. de Cerval, et l'on se trouve sur une route qui continue, sans merci ni trève, à s'élever, d'abord le long d'une gorge, suivie d'un côté par la colline sur les flancs de laquelle court ce chemin, de l'autre par des murs de rochers au-dessus desquels sont des maisons, des jardins, des crêtes assez rudes, tandis que dans le fond se

(1) Vendu depuis.

trouvent quelques cultures à côté desquelles on exploite des carrières de moëllons jaunes. Peu à peu cette gorge s'élargit vers le nord. On y voit des céréales, des seigles surtout, et des prairies artificielles, notamment un champ de sainfoin, que l'on fauche en ce moment, tout garni de gros noyers, disposition aussi peu favorable pour la réussite du fourrage que pour les arbres eux-mêmes. Sur la droite, la route continue à former des lacets en passant devant des habitations, près de l'une desquelles une source enfermée dans un petit édicule tombe par un robinet dans un récipient hospitalièrement disposé pour rafraîchir le voyageur ; ses eaux surabondantes descendent ensuite en gazouillant dans une petite rigole (1). Les tertres de ce côté surmontent toujours la voie, la dominant par des pentes cultivées, mais qui ne paraissent pas donner beaucoup de lucre à leurs possesseurs, et quelques bouquets de bois. Un peu plus haut, ils laissent s'étager entre eux des plis plus féconds, où l'on a établi des prairies naturelles et artificielles, dont le foin en meules nombreuses embaume l'air. Parmi elles, le trèfle incarnat, décidément cher aux cultivateurs sarladais, tient une place importante et orne de vastes espaces, au lieu d'être confiné dans de petits carreaux et de jouer simplement le rôle de fourrage hâtif, en attendant mieux, comme aux environs de Périgueux. Au nord, l'horizon a pris plus de développement et l'œil s'arrête avec plaisir sur la vallée de la Cuze et la rangée de tertres qui lui fait cortège à l'occident ; la villa de Meyssès, environnée de son vert bocage, produit de ce point un effet charmant. On monte toujours en

---

(1) Cette disposition a été changée par suite de nouvelles constuctions. Le réservoir ouvert n'existe plus. Les eaux sont dirigées simplement aujourd'hui par le fossé vers les jardins et vers le faubourg.

suivant des courbes multipliées et assez raides. Bientôt on est tout près d'une maison de plaisance qu'entourent de belles promenades. Encore un détour, encore un effort de jarret. La montagne est devenue plus triste ; ses produits sont maigres, froments et seigles sont bien chétifs, mais voici le long de la route, sur notre gauche, une belle allée d'arbres cotoyant un petit sentier fort bien entretenu, lequel conduit à une jolie fontaine dont le bassin est clos par une muraille qui l'enferme dans le roc, et se trouve munie de plusieurs robinets qui donnent issue aux flots d'une onde excellente. Un peu plus bas est une autre source abondante, mais fermée. Quel avantage d'avoir à discrétion de l'eau à pareille hauteur ! Enfin, un peu au-dessus de la route une rainure à travers un maigre champ est humectée par les suintements d'une fontaine, minérale, dit-on, sans emploi et qui reste à sec lorsqu'il n'a pas plu depuis longtemps ; peut-être pourrait-on, en fouillant plus bas, trouver son véritable réservoir, l'amener au jour dans des proportions plus importantes et en tirer parti. A cinquante pas de nous le roc formait barrière ; l'homme, qui ne veut pas d'obstacle, est venu, l'a tranché, comme il coupe un vieux chêne tombé dans la forêt et lui fermant le passage. Par la brèche que surmonte audacieusement une habitation noire perchée sur la cime de l'ouverture, et que bordent deux ou trois autres maisons non moins sombres, on débouche au haut d'un cirque d'où partent à droite et à gauche deux autres voies. C'est ce qu'on appelle la Croix-d'Alon (1).

---

(1) Ce nom rappelle le souvenir d'une ancienne croix existant jadis en cet endroit et qui en avait disparu. Tout dernièrement, on y en a placé une autre, fort belle et de grande dimension, qui a été solennellement inaugurée et bénite par le clergé de Sarlat, au milieu d'un immense concours de population.

J'ai pris la ligne de gauche. Elle s'abaisse presque immédiatement, contournant, en face de sa collègue, l'amphithéâtre étroit, aux rebords supérieurs assez rudes, où sont de nombreux vignobles phylloxérés et quelques champs peu fertiles, avec des pelouses arides. Sur la route, on voit une ou deux jolies résidences de campagne, et les pentes qui vont de ce point rejoindre le fond du vallon, où l'on aperçoit quelques prairies mélangées de parcelles garnies de froment et de seigle, sont cultivées assez soigneusement. Les noyers s'empressent de s'y montrer en nombre, avec plusieurs autres espèces d'arbres, et l'on y compte sur le bord du chemin et dans diverses directions d'assez nombreuses lignes de fruitiers. Les habitations ne sont pas rares le long de la voie, près de laquelle je remarque une grande prairie naturelle, dont on abat l'herbe abondante. Cette opération me paraît un peu prématurée, mais on craint le retour de la pluie qui gâterait la récolte pendante, et l'on est pressé de rentrer celle-ci. Il y a si peu de foin sur les fenils en ce moment ! A la déclivité succède un palier sur lequel la route s'engage à travers de mauvais bois châtaigniers mêlés de verts bouquets de pins, avec de larges plaques de rude bruyère, et de distance en distance des seigles et des froments. Il eût peut-être mieux valu ne pas semer ici de céréales. De temps à autre, des éclaircies permettent au regard de plonger sur les dépressions de terrains voisins sombres et sévères. Puis la voie s'incline de nouveau, toujours dans des châtaigneraies désolées d'être mal tenues, tandis que si les arbres y étaient rajeunis, traités, greffés, conduits et cultivés convenablement, ils donneraient trois fois plus de fruit et meilleur. Ils offriraient alors aux propriétaires un bénéfice réel, ce qu'ils sont loin de faire maintenant. Deux ou trois gîtes de pierres, se levant par feuilles et fournissant des pierres de taille assez rares, se trouvent répandus et exploités çà et

là, dans ces futaies, dont la dent des moutons, qui les ravage incessamment, empêche le repeuplement, n'accordant grâce à aucun jeune arbre de bonne volonté. Les lacets de la route se multiplient, en laissant aux détours les regards se porter sur le bas pays, qui paraît revêche et dur.

A l'extrémité de la côte, les chênes succèdent un instant aux châtaigniers en s'étendant sur un terrain rocheux, mais bientôt les noyers s'emparent de la place et la couvrent de toutes parts ; froments et seigles, prairies naturelles et artificielles poussent sous leur abri, Dieu sait comme, c'est-à-dire assez mal. Que viennent faire ces arbres en lieu pareil, en telle quantité surtout ? Leur produit, me dit un cultivateur, auquel je pose cette question, forme le principal revenu de la commune, ce que je n'ai pas de peine à croire en voyant les plantes voisines ; mais, dis-je, ils doivent geler souvent l'hiver. — « Ah, pour cela, monsieur, c'est vrai. En 1868, nous en avons eu le tiers tué par le froid du printemps. » — Un peu au-dessous, en continuant ma promenade, j'aperçois quelques enclos bien tenus, un bon mélange de trèfle de Hollande, de trèfle incarnat, et, je le crois, de luzerne, avec quelques tiges de sainfoin ; des blés assez courts, mais propres et soignés. Un ou deux ares de luzernes pures prouvent la bonne volonté de celui qui les ensemença, mais ne brillent point. A travers les arbres, voici le château de M. de Vielcastel, à peu de distance. Plus près de moi, se montre un bon semis de maïs pour grains, mêlé de haricots. J'avoue qu'en pareil sol je ne le trouve guère à sa place. Une bande de prairies naturelles se présente venant du Nord-Ouest et se dirigeant vers le Sud. Elle est parcourue par une branche de l'Enéa, nouvellement né, sorti des collines voisines et qui, pour don de joyeuse apparition, a reçu le tribu d'un autre petit cours d'eau, fils des environs de

Temniac et qui, de sa source se portant au Nord-Est, a brisé, pour le joindre, la ligne des faites se prolongeant en avant depuis la Croix d'Alon. Plusieurs moulins s'échelonnent sur ses bords. Leur nombre est pernicieux aux prés qu'arrose le ruisseau qui, divisé par les retenues et les déversoirs, surexhaussé par les écluses, les noie et gâte leurs herbes. Il y a trop de ces usines pour qu'elles puissent donner du bénéfice à leurs exploitants. Il vaudrait mieux n'en conserver qu'une où se concentrerait le travail, et alors le vallon serait plus productif en fourrages et en fournirait de préférables. Aujourd'hui, ce bas-fond est humide et ses foins doivent être fort médiocres; l'apparence du moins donne tout lieu de le croire. On a bien ouvert un fossé pour faire écouler les eaux stagnantes, mais c'est insuffisant; il faudrait des saignées beaucoup plus multipliées et adopter, de plus, un système bien organisé d'irrigations en temps utile. La coupure franchie, la route grimpe un escarpement raide formant une gorge étroite dont les parois rocheuses sont garnies de chênes. Bon sol pour la truffe! Le fond est tapissé de prés naturels, coupés à chaque instant par des murs en pierres sèches, délimitant sans doute autant de lambeaux appartenant à différents propriétaires. Au tiers de la pente se trouve une fontaine abondante d'où sort une ligne brillante de cristal liquide traversant ces herbages auxquels, par suite de la déclivité du terrain, elle ne peut apporter aucun dommage, ses eaux n'y stagnant pas, et qu'elle enrichit ainsi. Le surplus de son débit va grossir l'Enéa, très heureux de le recevoir. Au-dessus de cette source la gorge s'évase, ses bords s'abaissent et sont en culture, tandis que sa sole est toujours occupée par la prairie naturelle jusqu'à une certaine hauteur. Au-delà de ce point s'étale une belle luzernière. Deux robustes jeunes gens étaient en train de l'abattre, cinq jours au moins trop tôt, car aucun de ses boutons à fleur

n'était entrouvert, ni même près de l'être. Je leur en ai fait l'observation, ils m'ont répondu que c'était pour avoir une seconde coupe plus abondante. Reste à savoir s'ils l'obtiendront ; dans tous les cas, le retrait que va subir la plante fauchée prématurément ne séra probablement pas compensé, même quand le but poursuivi, d'une meilleure seconde coupe, serait atteint.

Le chemin débouche sur un plateau couvert de champs cultivés, mais où les céréales n'ont pas un aspect opuleut. Il y a des lignes de vignes et de petits carrés de vignes en plein. Ces plantations paraissent, surtout celles en allées, assez vigoureuses, et se relever de la maladie. Plusieurs ceps ont passablement de *formes* de grappes, d'autres en sont absolument dénués et ont employé toute leur force à émettre du bois, ce qui, peut-être, est preuve de plus d'énergie durable contre le fléau, que l'abondance et la longueur des pluies de l'année dernière et des premiers mois de celle-ci paraît avoir amoindri. Les arbres fruitiers ne sont pas rares ; quant aux noyers, il va sans dire qu'ils sont maîtres de céans. Assez loin de moi, est, si je ne me trompe, un semis de betteraves naissant à souhait. Si j'ai bien vu, mes félicitations à son auteur. Il devrait avoir plus d'imitateurs. Le fumier me paraît, en effet, manquer un peu trop ici dans un sol qui me semble en avoir grand besoin, à en juger par les blés qui m'environnent courts et clairs. D'après ce qu'on m'assure, le froment ne donne pas en moyenne, dans la contrée, plus de 10 à 11 hectolitres à l'hectare et le seigle à peine un peu plus. Ce n'est pas assez. Il devrait y en avoir bien davantage, en quantite et qualité, avec fumures et amendements convenables. Les prairies artificielles, dont il y a bon nombre, ne sont pas vigoureuses non plus. Allons ! un peu de progrès, et en avant de tout cœur ! Des hommes laborieux ne doivent pas perdre leur temps et user leurs forces en pure perte.

Où donc est le bourg? On m'avait dit que la route le traversait : il n'en est rien ; mais j'aperçois derrière un rideau de verdure une petite flèche couverte en ardoise et inachevée ; ce doit être là. Je prends un joli chemin vicinal qui se présente sur ma gauche, à côté d'une grande croix de pierre toute neuve, et après quelques centaines de pas, je vois à droite une sorte d'étroite ruelle qui me conduit au chef-lieu de la commune. Proissans n'est ni grand, ni beau. Deux ou trois maisons gris-foncé, une école assez modeste, une habitation blanchie à la chaux et sur laquelle je lis en caractères noirs : *Débit de tabac*, c'est tout. Il n'y a ni café, ni même d'auberge, du moins rien ne l'indique. Au centre est une toute petite place, un coin mal soigné pour mieux dire, au milieu duquel s'ouvre un puits, chose précieuse sur une hauteur, mais heureusement fréquente dans cette partie du Sarladais, où l'on trouve des sources sur les collines elles-mêmes. Ah ! si l'on savait toujours les utiliser convenablement, lorsqu'elles sont abondantes et que leurs eaux sont bonnes ! Sur le flanc de la place est l'église paroissiale en réparation, presque en reconstruction. J'ai demandé à la visiter et j'y suis entré suivi de cinq à six personnes, un tiers au moins de la population du village, mis en éveil par l'arrivée dans ses *murs* d'un étranger, événement inoui ! Elle est encombrée d'échafaudages, de pièces de bois, de sorte qu'il est presque impossible d'y circuler. Elle se compose d'une nef peu large, longue et assez haute, accompagnée de deux bas-côtés séparés d'elle par des arceaux en ogives. Dans le fond, on aperçoit à travers les échelles, les plates-formes, les auges déposées par les ouvriers pour contenir leurs mortiers et ciments, un autel assez remarquable. Le clocher est un peu grêle, mais ne manque pas d'une certaine élégance ; il est aussi l'objet de travaux qui sont loin d'être achevés (1). Tel est le centre

(1) Ces travaux sont achevés maintenant. L'édifice, m'assure-t on, est par suite réellement remarquable.

religieux et administratif d'une vaste commune occupant 18 kilomètres carrés, et qui comptait il y a peu d'années 1,100 habitants, soit 61 au kilomètre carré, ce qui prouve que les centres d'habitation et les maisons éparses n'y manquent pas. Proissans est en outre le centre d'une perception des finances. Un percepteur ici ! direz-vous. Oui, vraiment ! il concentre en sa caisse, en attendant qu'il vide celle-ci dans celle du receveur particulier de l'arrondissement, les versements des contribuables dépendant de sept municipalités. Mais où loge-t-il ? Ah! voilà ! Dans l'intérêt du public qui lui doit apporter le tribut de ses impositions et dans le sien, il a le bon esprit de résider à Sarlat (1). Et moi, j'ai celui d'y retourner de suite, au grand désespoir du cortège qui m'accompagne avec admiration depuis mon arrivée, ce dont je suis tout-à-fait enorgueilli. Je reprends donc au rebours le trajet que je viens de faire, et sous un soleil de plomb, suis au bout d'une heure à la Croix-d'Alon. Cent mètres plus bas, à un détour, la ville m'apparait offrant un spectacle étrange, toute groupée au-dessous de son grand séminaire, qui, des bas quartiers de la ville, semble toucher le ciel, mais qui de ce point se montre à mi-côte vis-à-vis le voyageur, ayant en repoussoir des montagnes qui s'étagent et montent en arrière pour fermer l'horizon plus loin en un amoncellement bleuâtre empiétant sur la couche de la voûte azurée à une grande hauteur, tandis qu'au fond, à la base de la première ligne des tertres, Sarlat, resserré, s'abritant sous une carapace de toitures d'ardoises et de pierres grisâtres que surmonte comme une gigantesque cheminée le clocher de sa vieille basilique, produit l'effet d'une chaudière où bouillonne une vapeur ardente. Et c'en est une en effet. Puisse la pression n'y

(1) La perception de Proissans vient d'être supprimée et réunie à celle de Sarlat.

être jamais poussée à tel point qu'il en résulte une explosion ; puisse la marche progressive, en s'y produisant incessante, n'y jamais amener que de l'ordre, de la paix et du bien-être pour tous !

En partant de la Croix-d'Alon, la route de droite cotoie longtemps le rebord opposé de la pente que la ligne de Proissans longe au Nord, et avec laquelle nous avons fait précédemment suffisamment connaissance, puis changeant de direction, elle contourne un piton élevé, sauvage, bordé d'acacias près d'une petite gorge. Le pays est aride et déplaisant. Les coteaux n'offrent que peu de bois et maigres, des lambeaux de vigne sans importance, du seigle et peu de froment, de rares farouchs. Cependant ce vallon s'élargit sensiblement et se penche en ondulant vers le Sud. Mais la route ne le suit pas ; elle tourne encore et traverse un terrain qu'ombragent les châtaigniers, presque désert, où l'on n'aperçoit que de rares maisons, chétives à peu près toutes. Un peu plus loin, la descente commence et, de lacets en lacets, multipliés ce semble à plaisir, on finit par plonger dans un ravin bordé de coteaux durs, pelés en partie, tandis que l'on chemine solitaire toujours au milieu de châtaigniers mal soignés. Encore un champ de farouch, la plante fourragère favorite des indigènes, un peu de seigle, moins encore de froment, récolte dont la moyenne ne dépasse pas, année commune, cinq pour un de la semence employée, celle-ci déduite dans le compte du rendement, comme d'habitude.

Lassé de cette pente prolongée, on la voit avec joie s'adoucir enfin, sans que pour cela son cadre raboteux devienne plus agréable. Des carrières de pierre jaune apparaissent ; puis vient une source, et sur un penchant à peine incliné depuis un instant, s'étendent des prés naturels qu'on pourrait arroser. Un groupe de travailleurs est réuni

près de là. Ces braves gens, que j'interroge, reconnaissent que le sol, depuis la Croix-d'Alon jusqu'ici, n'est pas des plus favorables aux grains, qu'il est même pauvre sous ce rapport et que la perte de la vigne lui a causé de bien grands dommages. Il a pourtant sa richesse particulière, la châtaigne, la noix, la truffe, voilà ses trésors. Ils en valent beaucoup d'autres. Oui! mais les châtaigniers sont vieux, déclinent sous le poids des ans, ne sont ni soignés, ni remplacés; mais les noyers viennent comme ils peuvent, à tout hasard, et l'on ne s'occupe d'eux que pour ramasser leurs fruits; mais les truffières sont à l'état primitif, et si l'on a fait dans cette direction des plantations pour les multiplier, c'est sur une échelle tout-à-fait imperceptible; les montagnes sèches et nues ne le prouvent que trop. Vienne une exploitation intelligente des ressources naturelles que l'on a sous la main et tout changera heureusement de face; on sera riche en effet! Sauvez-vous, gens de la contrée, par la noix, la châtaigne et la truffe, cela dépend de vous. Seulement, il faut pour y parvenir de l'intelligence, du courage et de la persévérance. On peut facilement trouver, j'en suis convaincu, ces trois qualités sur place. Et puis, quand la vigne sera guérie, la montagne pourra faire la nique à la plaine et avoir autant d'or que celle-ci pourra gagner d'argent. Mes interlocuteurs m'entretiennent de la grotte du Roc, une curieuse cavité qui se voit à 500 mètres de l'endroit où nous sommes, est remplie de concrétions curieuses et s'enfonce à plus d'un demi-kilomètre sous terre. On m'offre de m'y conduire, mais les chemins sont mauvais; il faudrait aller à Sainte-Nathalène chercher des bougies ou des torches et revenir ensuite, ce qui constituerait une grande perte de temps; de plus, je prévois que l'on vise surtout à ma bourse, et comme celle-ci n'est pas trop garnie, que je veux en outre être rentré de bonne heure, je renonce à cette visite, tout en le regrettant.

J'arrive enfin dans la vallée ; l'Enéa y serpente en deux branches, au milieu de prairies que je voudrais meilleures. Je vois dans les parties cultivées du plat pays des froments passables, mais le seigle n'a eu garde de manquer à se placer à côté d'eux.

Sainte-Nathalène est un village de proportions modestes, aux habitations agréablement dispersées dans la verdure. La vieille église, qui paraît avoir été remaniée plusieurs fois, a pour clocher un fronton triangulaire, percé de deux baies, avec deux belles cloches. La nef est longée de bas-côtés séparés d'elle par des arceaux en ogive ; ses fenêtres sont ornées de grisailles, le maître-autel est surmonté d'un vitrail représentant un saint prélat. Outre cet autel principal, on en compte trois autres. L'édifice est de dimensions convenables, mais a dû être plus grand autrefois. Une jolie villa qu'entourent des pièces de gazon et quelques bosquets est à deux pas. De belles luzernières s'étendent au-dessous. La vallée est couverte de prairies et bordée de collines mi-boisées, mi-rocheuses. Les noyers sont partout.

En sortant de Sainte-Nathalène, je prends la route qu'un enfant du pays m'a désignée comme conduisant à Saint-Vincent ; il est en effet bien entendu qu'à beaucoup d'embranchements de voies de communication, d'importance même assez grande, on s'est bien gardé de placer aucun poteau portant des plaques indicatrices et pouvant ainsi fixer le voyageur sur les directions à prendre. Le vallon d'abord assez large se rétrécit, serré par des coteaux boisés ou dénudés en partie sur la droite, plus facilement accessibles sur la gauche, où l'on voit quelques vignes et des cultures garnissant des pentes moins rapides. Au bord de la route, vers le ruisseau, sont aussi des champs travaillés ; le reste est occupé par la prairie naturelle peu fournie. Je vois une jolie longe de sainfoin que l'on commence à fau-

cher, opération un peu tardive, car la légumineuse a presque passé fleur. Un peu plus loin, un paysan et sa famille sont occupés à semer des tubercules de pommes de terre dans une pièce avoisinant un carreau garni de maïs pour grain et de haricots, auxquels succèdera soit du froment, soit du seigle. Ceci me paraît un peu téméraire, et je demande si le sol est bon. « Pas trop, me répond le brave homme. » — Alors, pourquoi semez-vous ici du maïs? ce n'est pas le moyen d'améliorer ce terrain et il ne vous laissera que bien peu de nourriture pour votre blé l'année prochaine. — On ne réplique pas; il n'y a rien à dire, mais on continuera, soyez en sûr, à suivre cet assolement funeste, blé, maïs ; blé, maïs, blé; sans interruption et sans beaucoup d'engrais. Que peut-on obtenir en procédant de cette façon ? Il faut que la terre, mal nourrie, soit bien robuste par nature pour ne pas être totalement improductive, après cinq ou six rotations d'un pareil régime. Il est vrai que maintenant on en repose tour à tour des pièces par des prairies artificielles et la plantation de racines fourragères. C'est égal, le nouveau Comice agricole de Sarlat, qui vient heureusement de naître, a fort à faire pour implanter décidément et victorieusement le progrès rémunérateur dans la contrée (1). Le seigle, les prés maigres, les bois, un peu de vignes, qui tentent de reprendre vigueur, malgré le phylloxéra, m'accompagnent toujours, mais, chose singulière, le pays qui devrait s'abaisser me semble s'élever, et tout-à-coup je me trouve en présence d'une coupure au fond de laquelle coule un ruisseau que la route traverse sur un pont. Ce ruisseau, c'est étrange, ne court pas du

(1) Hélas ! ce pauvre Comice n'était pas né viable. A peine apparu sur la scène agricole, il s'est éteint sans avoir pu réaliser le moindre bien pendant son éphémère existence.

Nord au Sud, direction de l'Enéa, mais de l'Est à l'Ouest. Il est en outre beaucoup plus faible qu'à Sainte-Nathalène, quand il devrait être plus fort. Les coteaux se redressent, tristes et décharnés, le long du petit cours d'eau faisant marcher avec peine un petit moulin caché par un bosquet, mais dont le toit brun émerge de la verdure. Le paysage est assez frais dans ce coin, mais tout autour ce ne sont que pentes arides, sèches, semées de pierres blanches, un vrai désert. Cette solitude profondément sauvage me paraît éminemment propre à servir de retraite à quelque saint Jérôme futur, fuyant le monde, ses pompes et ses déboires. La route monte toujours. Elle tourne gravement, poudreuse et délaissée, sous un soleil brûlant, autour d'une pelouse couverte d'un maigre gazon desséché, sur lequel, de distance en distance, se montrent des restes de ceps, dont le phylloxéra, dès son arrivée dans le pays, a fait gloutonnement sa proie, le voyage l'ayant affamé.

Où suis-je ? Evidemment, mon garçon de Ste-Nathalène m'a très involontairement, sans doute, induit en erreur. Personne pour me remettre dans la voie droite. Cependant le chemin s'infléchit à l'ouest, semblant gagner une autre dépression de terrain. Avançons un peu. De la hauteur, je pourrai mieux juger la situation.

Je suis presque en haut. Un chapeau paraît au rez du sol, puis la tête qui le porte, puis le corps qui porte la tête. Le tout arrive au sommet et descend vers moi. Le brave paysan passe et me salue, ce que du reste font ici presque tous les campagnards, généralement polis sous leur rude écorce. Je lui rends son salut et lui demande où je vais ainsi. Il se met à rire. — « Monsieur n'est pas du pays ? » — Non. Je me trouve fixé pour quelque temps à Sarlat depuis l'hiver, et maintenant qu'il fait beau, j'en profite, lorsque j'en ai le loisir, pour faire de longues promenades et voir la contrée. Je viens de Sainte-Nathalène et vais à

Saint-Vincent-le-Paluel ! — « Ah ! Monsieur, il faut revenir sur vos pas. Vous êtes tout près de Simeyrols ; vous vous êtes trompé de route. » — Je m'en doutais. Par où dois-je passer ? — « Redescendez jusqu'au pont. Là, vous rencontrerez un chemin qui gagne le haut de la colline à main gauche, vous monterez à Prats-de-Carlux ; vous y trouverez des personnes qui vous montreront le passage à travers la descente jusqu'au vallon de Saint-Vincent. » — Je n'avais pas à prendre d'autre parti ; tout tenté que je fusse d'aller visiter les mines de lignite, cette exploration m'était impossible pour le moment. Je suivis donc le conseil du brave homme et montai courageusement la hauteur, après l'avoir accompagné jusqu'au sentier et remercié cordialement. Tout-à-fait au bout de l'ascension deux charettes interceptent la voie. Je me range pour les laisser passer et interpelle leurs conducteurs en les priant de m'aider à m'orienter. Ils m'affirment qu'il est fort difficile d'aller du bourg à Saint-Vincent et que je ferai sagement de retourner à Sainte-Nathalène pour y prendre le vrai chemin. Je déclare n'en vouloir rien faire et pousse droit au chef-lieu de la commune à travers un paysage peu séduisant.

Le village n'a rien d'attrayant ; pourtant il y a quelques maisons passables, assez vastes même, dont une me semble être l'école. D'autres ont l'air pauvres. Sur une petite place est l'église précédée d'une sorte de porche et dont le clocher n'est qu'un prolongement de mur, se terminant en carré, percé de deux ou trois ouvertures, mais n'ayant qu'une cloche. L'intérieur n'est pas riche. Point de voûte : un simple lambris à sa place, au-dessus de la nef mal pavée, à laquelle sont jointes deux ailes qu'en séparent des arcades. Les autels sont propres et les fenêtres sont ornées de vitraux peints, à personnages. La fabrique et le curé font de leur mieux pour elle ; il faut leur en savoir

gré. Je ne vois aux alentours qui que ce soit, malgré mes recherches. A la fin pourtant j'aperçois au dessus d'une fenêtre-porte une indication : *Débit de tabac*. Je suis sauvé, je vais trouver à qui parler. J'entre. La buraliste accourt empressée comptant écouler au moins deux ou trois cigares. Brave femme, comme elle se trompait ! Je lui demande tout simplement ma route. Elle redouble de grâces, me donne tous les renseignements désirables, et me voici reparti. Je passe auprès de champs de seigle qui ne sont point mal tenus, de prés hauts que l'on fauche, de grands châtaigniers fleuris et d'une belle source où de nombreuses laveuses sont occupées. Ces montagnards sont bien heureux d'avoir à leur porte une pareille fontaine. Je vais, je vais; bientôt je suis en présence du vallon de Saint-Vincent. Mais comment le gagner ? Je descends un petit chemin de traverse jusqu'à un hameau où toute une famille est rassemblée devant la porte, prête à partir pour les champs. On me dit que je suis dans la ligne droite, mais on ajoute qu'elle va devenir détestable, et l'on m'engage à remonter à gauche en me montrant au loin, à travers le feuillage et au delà des champs de seigle et des prés coderes qui n'ont pas mauvaise mine, le clocher de Saint-Vincent, que mes interlocuteurs aperçoivent avec les meilleurs yeux du monde, ceux de la Foi, et de gens du pays, qui à trois kilomètres reconnaissent, entre dix mille, une pierre que tout autre aurait peine à voir. Pour moi, malgré mes très fortes lunettes, ce clocher demeure un mythe ; je continue ma route. Cinq cents mètres plus bas, impossible de pousser plus loin ; un ruisseau naissant s'est emparé du chemin pour aller plus aisément rejoindre l'Énéa; s'y est étalé paisiblement, y a créé un bourbier profond et m'empêche de passer ; je tourne une côte graveleuse, brûlante, ornée de quelques genévriers, de beaucoup de pierrailles, et où le soleil me donne en plein dans les yeux ;

je trouve une fente large comme la main ; je la suis, elle s'élargit ; je touche le but. Autre ruisseau ; autre bourbier, autre détour à faire ! Je traverse un bois ; cette fois, j'ai réussi ! La route est large, fréquentée, descend droit, et certainement il doit y avoir un pont s'il se trouve quelque cours d'eau dans le bas-fond. Le cours d'eau le voilà ! De pont, il n'y en a pas ! Je rétrograde encore. A cent mètres j'arrive à un petit étang momentané, bien calme, bien sale et qui a l'air de se moquer de moi. Je regarde à ma montre ; il est une heure et je suis à jeun. L'estomac me tiraille les jambes, il faut en finir, car je suis à douze kilomètres de Sarlat. Je redescends ; le ruisseau barre la route ; il la couvre même tout-à-fait. Reste à savoir si la fange est profonde. Je sonde avec ma canne ; elle rencontre une pierre plate à fleur d'eau, à trois pieds de moi. Je saute sur cette pierre et d'un autre élan me trouve sur le bord opposé Le chemin est redevenu praticable, mais du côté du vallon il est bordé par une sorte de marais et il remonte vers le Nord. Je le suis en pestant. Enfin, au bout de vingt minutes il tourne dans le bas-fond, s'y engage sans être trop détérioré par les ruisselets, et me conduit à un moulin sur le pont duquel je passe l'Enéa. Trois minutes après je foule enfin la route de Saint-Vincent. Je tourne la tête. Hélas ! Sainte-Nathalène est là, tout près, pas à trois cents mètres ! C'est pour arriver à ce beau résultat que j'ai, pendant trois grandes heures, erré à tort et à travers ! Au moins, j'ai vu des territoires et une commune de plus que je n'en avais mis sur mon programme ; c'est toujours cela de gagné. Je n'emporte point une mauvaise idée de Prats-de-Carlux ; je l'ai trouvé mieux que je ne l'aurais pensé tout d'abord. Il pourrait pourtant gagner sans inconvénient.

D'après ce que j'en ai vu, parcourant son étendue en tous sens, pendant que je cherchais ma voie, d'après aussi les

notes qu'a bien voulu me fournir sur lui l'un de ses principaux habitants, qui y demeure depuis plus de dix-huit ans, sa situation agricole peut se résumer ainsi :

Le sol y est assez favorable, quoique sablonneux ; l'eau potable y est passablement abondante ; deux villages pourtant en manquent un peu. La grande fontaine dont j'ai parlé, située près du bourg, fournit d'habitude un contingent notable. Elle n'a tari que deux fois en dix-sept ans. Les principales récoltes en grains de la commune sont le seigle, le froment, le maïs ; le seigle est trois fois plus répandu que le froment. Le rapport moyen du produit par hectare, semence déduite, est d'environ huit fois celle-ci, soit de 15 à 16 hectolitres. Le maïs est produit en grand pour grains, servant à la nourriture des animaux et, parfois en passant, à celle de l'homme ; on le cultive aussi pour fourrage, mais beaucoup moins. Les pommes de terre couvrent de vastes espaces, de même que les raves, formant des récoltes dérobées et qui sont d'une importance considérable pour le pays. Il y a peu de betteraves et d'autres racines fourragères, pas beaucoup de prairies naturelles, mais beaucoup de trèfle ; la luzerne y est rare et y réussit mal ; on ne s'occupe pas d'autres fourrages. La prairie donne en moyenne de 40 à 45 quintaux métriques de foin sec à l'hectare. Les châtaigniers et noyers abondent ; on ne rencontre guère d'autres arbres fruitiers. La vigne vient bien ; on la dirige surtout en treilles et on en couvre les tiges de buissons blancs qui s'élèvent dans les haies. Le phylloxéra n'a fait encore de ravages sérieux que dans un village ; on n'a pas eu, jusqu'à présent, recours aux plants américains.

Les taillis en chêne-vert sont nombreux ; il en existe aussi quelques-uns en châtaigniers. On remarque dans le territoire une certaine étendue de friches et de bruyères, mais point de pâtis. Les bœufs et chevaux sont soumis à la stabulation permanente ; les moutons broutent le long des

haies, des chemins et dans les bruyères. Ils sont assez estimés pour la qualité de leur chair. Ils proviennent presque tous du Lot, où les propriétaires vont les acheter pour les revendre, après les avoir engraissés. Les brebis sont en général de petite taille. On élève beaucoup de porcs croisés, pour la plupart anglo-périgourdins. Leur vente procure de bons bénéfices. Les bœufs sont de races limousine, gasconaise et surtout salers, d'Auvergne. Ce sont ces derniers qui font presque tous les travaux. Au contraire, les veaux qu'on achète pour les dresser et les revendre ensuite sont à peu près tous limousins. On engraisse beaucoup de bétail et avec succès. Plusieurs agriculteurs de la commune jouissent même d'une certaine réputation à cet égard.

Peu d'instruments améliorés. L'araire en fer a été substitué pourtant à l'araire en bois, mais on n'a pas été plus loin pour la culture. L'usage des batteuses ne se généralise pas. C'est à peine si deux ou trois personnes y ont recours. Les autres, pour dépiquer le grain, ne se servent ni du rouleau, ni du fléau. Ils ont tout simplement recours pour cette opération à une latte coupée dans ce but au milieu des taillis ! Je suppose que si l'on enterrait l'un d'eux avec cet engin aussi primitif qu'incommode, après avoir, à la pointe d'un couteau, grossièrement gravé sur ledit instrument l'image d'individus se livrant à l'exercice pour lequel on l'emploie, et qu'on vînt à découvrir dans leur fosse le squelette et la latte dans trois siècles d'ici, les savants d'alors ne manqueraient pas de proclamer avec conviction la trouvaille certaine des restes d'un homme préhistorique.

Le long de l'Enéa les prairies se déroulent, mais elles laissent fort à désirer ; elles ne sont guère fumées et soignées, je pense ; aussi le produit en paraît-il bien médiocre. Au bout d'un quart d'heure, même en moins de temps, je suis à Saint-Vincent. La bourgade est petite ; il y a tout

au plus cinq à six maisons, dont deux ou trois très passables, une assez grande et ayant une apparence d'aisance solide, tout en étant bâtie avec de mauvais matériaux, comme presque toutes celles de la contrée. L'église, dont le clocher est un fronton triangulaire, ainsi que celui de Ste-Nathalène, parait grande ; un manteau verdoyant de lierre l'enveloppe au Sud, du côté de l'entrée, de la base au faite du campanile, et lui donne un certain air d'antique dignité qui prévient en sa faveur. J'essaie d'entrer ; elle est fermée. Je demande à un brave homme, qui fait paître ses brebis, si l'on peut s'en procurer les clefs. Il me répond qu'il faut attendre M. le maire. Le maire ? pourquoi pas plutôt le curé ? Je n'insiste pas, et prie le pâtre de m'indiquer une auberge pour que je puisse me faire servir une tasse de café. Il réfléchit et reprend : « Il faut attendre le retour du maire ! » — M. le maire de Saint-Vincent me parait être un homme bien universel et exerçant bien des emplois divers. Je crois, entre nous, que je parle assez mal le patois sarladais et que mon interlocuteur, émerveillé de se voir en présence d'un étranger, employant un langage extraordinaire, a voulu tout simplement jouer l'intelligent et se tirer d'affaire en invoquant le nom respecté du chef de l'autorité municipale. Il ne m'a pas compris, c'est clair. Tout à côté de l'église est un château, pour mieux dire sont les débris d'un château, réduit fort peu imposant du reste au temps de sa plus grande importance, nullement défendable par sa situation, et dont la vigie, consistant en une sorte de pigeonnier suspendu sur le côté d'un toit, ne pouvait guère permettre de surveiller les abords. Un fort ruisseau sorti d'une fontaine qui sourd au pied de la colline, remplissait jadis ses douves à présent comblées. Jamais d'ailleurs cet édifice peu guerrier n'aurait pu tenir vingt-quatre heures contre un faible corps de partisans. Il n'a jamais à coup sûr été qu'une simple et tranquille

gentilhommière. Et pourtant c'était la résidence de hauts et puissants barons, des suzerains d'une vaste juridiction ; il date du XIIIe siècle et a été bâti par Marguerite de Turenne, veuve de Renaud, sire de Pons ! Ce repaire féodal, compris probablement dans les légendes brumeuses, dites historiques, du vieux temps, n'était pas bien terrible en vérité !

Le vallon présente, outre ses prairies humides, quelques cultures ; les hauteurs qui le bordent en ont d'autres en petit nombre, des rochers et des bois. L'agriculture n'a pas pris un grand essor dans ce bassin, qu'il serait portant facile de rendre riche et fécond ; mais avec notre législation actuelle sur les syndicats, il est réellement difficile d'arriver au bien sur un espace étendu. La route longe le flanc des tertres et monte fréquemment, sans doute pour se trouver en terrain solide. J'aperçois sur ma gauche, à peu de distance, vers le bas pays, un second château de mine un peu plus fière que celui de Saint-Vincent, mais qui n'offre rien de nature à fixer l'attention. Serait-ce par hasard Paluel ! Dans ce cas, j'aurais pris bien de la peine pour arriver à peu de chose au bruit des trompettes de la Renommée célébrant un pygmée comme s'il était un géant. La chose est fréquente du reste et n'a rien de nature à me surprendre. Cette réflexion faite, au lieu de continuer à regarder nager ou s'ébattre des canards et d'écouter les bavardages de quelques blanchisseuses discourant sur les défauts de leurs connaissances, je lève la tête pour examiner l'horizon qui se charge de lourdes vapeurs et menace de verser sur moi sans beaucoup tarder des torrents d'eau. Pourvu que la grêle ne s'en mêle pas ! J'interroge du regard les nuées ; je n'en vois aucune annonçant le terrible météore, Dieu merci ! Mais en voilà une de forme bizarre. On d'rait un donjon, accosté d'une poivrière, le tout droit en l'air, au-dessus des arbres ! Mes lunettes sont immédiatement essuyées avec précaution, ajustées, mises à point

et braquées vers cette apparition aérienne et inattendue. Ce n'était pas une illusion ! C'est vraiment un fort ; il grandit même sensiblement. Sa base se découvre à un détour. Il est presque au milieu de la vallée, qui se plie avec obéissance à ses pieds. Il repose sur un roc, fier, couronné de tours, armé solidement en guerre. Il est encore assez loin de l'endroit où je me trouve et je vois un marécage noir grouiller devant moi. Paluel vient évidemment de *Palus*, comme *Enea* vient du patois *negen*. Ce manoir altier était donc le roi des marais, et leur dominateur; bien que vassal, à l'origine du moins, de l'humble castel de Saint-Vincent. Non, je n'ai pas perdu mon temps. Cet édifice est digne de sa réputation, et je ne regrette plus de m'être tant fatigué pour arriver à le voir. C'est un grand spécimen de l'art ancien, quoiqu'il ne se perde pas dans la nuit des siècles et bien qu'aucun fait éclatant n'ait porté loin son nom. Bâti par la famille de Vigier, vers la fin du XIVe siècle probablement, il passa successivement par des mariages aux Gimels et aux Durfort, fut plus tard acheté par un d'Aymérique, et ensuite légué au marquis de Seilhac. Il a dernièrement été acheté par M. le docteur Vialar, qui l'habite aujourd'hui.

Voici, d'après M. A. Marmier, capitaine du génie, qui en a fait dans les *Annales* de notre Société d'agriculture, sciences et arts, une intéressante description en 1870, quel en est le plan. C'est un rectangle parfait, tournant l'une de ses faces au Levant ; celle-ci est, à proprement parler, la façade du château. Deux premières tours en garnissent les angles et une troisième d'un plus grand rayon, contenant l'escalier principal s'avance entre les deux. Cette partie constitue le *castrum* ou château du moyen-âge. En arrière, au-dessus de toutes les constructions, s'élève une tour carrée, reliée au castrum par une galerie contenant un étroit escalier de pierre. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui

la tour Quorille. Cette tour a été reconstruite en partie. La porte date de l'époque de la Renaissance ; tout d'ailleurs, en fait d'ouvertures, a conservé le cachet du siècle de François Ier. Une autre entrée, située entre deux tours, où conduisait jadis un escalier taillé dans le roc, maintenant complètement usé, devait être l'entrée d'honneur menant à la salle d'armes. Celle-ci, large de neuf mètres, longue de 18 à 20, est ornée d'une cheminée, non monumentale il est vrai, dont la pierre supérieure a trois mètres de longueur. L'enceinte fortifiée, la chapelle et plusieurs autres parties de la forteresse méritent aussi d'être visitées.

J'étais bien désireux d'aller parcourir en détail ce poste important, si pittoresquement perché, de me rendre compte des restaurations que son nouveau propriétaire y a fait exécuter pour lui rendre sa splendeur première, après un trop long abandon, et de tâcher de découvrir sur son front redoutable la fameuse inscription qui donna lieu, m'a-t-on dit, à une singulière et amusante méprise de pélerins de la science. Au-dessus d'une des portes, après avoir fait le tour des remparts et admiré la magnifique couronne de mâchicoulis de la forteresse, ils aperçurent un mot qu'ils ne purent déchiffrer. Il leur sembla qu'un des caractères, le premier, représentait, à tout prendre, par un jambage, peut-être un peu penché sur le suivant, un T majuscule, que le suivant avait la forme d'un I et que si le troisième ressemblait, à s'y tromper, à un O, c'était la faute du graveur, dont le ciseau n'avait pas su reproduire convenablement un B. Pour la quatrième, il n'y avait pas à s'y méprendre. C'était un I. Assemblant le tout, ils lurent couramment TIBI : A Toi ! et se mirent à discuter sur la signification de cette épigraphe courte, dont la concision devait avoir la plus sérieuse importance. TIBI ! disait l'un, c'est un défi jeté fièrement aux châtelains du voisinage. — TIBI, répliquait l'autre, veut dire toute autre chose, c'est une

invitation hospitalière et courtoise, aux voyageurs cheminant le long de la vallée, à venir sans crainte se reposer à l'ombre du castel seigneurial. Or, pendant qu'ils discutaient ainsi, vint à passer un profane. Il leva la tête, suivit des yeux les gestes des discoureurs, sourit, lut à haute voix la date 1701, rappelant celle d'une restauration faite par les d'Aimerique, et s'éloigna. Naturellement, je ne me porte point garant de l'anecdote que l'on m'a racontée et que je ne reproduis que sous toutes réserves, me promettant de vérifier avant peu la chose (1).

J'éprouvais une grande tentation de monter sur le tertre et d'aller voir de près ce bijou guerrier, dont le canon n'a pourtant guère tonné, dit-on, faisant retentir les échos d'alentour, si ce n'est pour fêter quelque événement joyeux, mais le soleil commençait à décliner, et il me fallut me contenter d'examiner rapidement les travaux heureux accomplis au pied du mont; la cascade large et bruyante du ruisseau tombant pleine d'écume du moulin reconstruit et fuyant ensuite rapide dans le lit qu'on lui a tracé, les belles et vastes prairies créées par le propriétaire nouveau, qui les a bordées de grandes lignes d'arbres fruitiers et de vignes en cordons d'une végétation puissante, le remarquable potager bien dessiné, rempli de plantes de choix et vigoureuses, puis je m'éloignai, me promettant d'écrire à M. Vialar, dès le lendemain, pour avoir de plus nombeux renseignements. Ce que j'ai pu voir en peu d'instants prouve bien suffisamment tout le parti qu'on tirerait avec de l'intelligence et de l'activité de cette terre si longtemps noyée. Puisse cet exemple n'être pas perdu.

---

(1) J'ai pu le faire, comme je le raconterai peut-être plus tard, soit ici, soit ailleurs. Il y a TIBI gravé parfaitement, en toutes lettres. Maintenant ce mot l'a-t-il été avant ou bien après l'aventure ? — Je l'ignore.

Demi-heure après, j'arrivais à Malevergne, village situé sur un sol il y a peu de temps encore presque toujours couvert par les eaux et où se trouvent un hôtel ! et une auberge. Je m'y arrêtai juste le temps de prendre un verre de bière et me remis en route aussitôt. Un instant après, je passais pour la dernière fois l'Enéa qui, divisé en deux branches, court sous la route, après avoir mis en mouvement un moulin, en fait ensuite marcher plusieurs autres et disparaît enfin à Carsac dans la Dordogne. Bientôt apparaît une plaine haute légèrement inclinée, couverte de bons produits et où travaillent de nombreux attelages de bœufs rouges d'Auvergne, ou de bêtes à cornes provenant du Limousin. Les charrues sont passablement primitives, mais plusieurs sont en fer et labourent à une certaine profondeur. Le chemin nous mène ensuite en vue du joli village du Vialard, après lequel on quitte le canton de Carlux formant pointe, et que l'on coupe en cet endroit pour rentrer dans celui de Sarlat. A sa porte se croisent les deux routes de Souillac et de Cahors, munies de poteaux indicateurs, chose rare en ces pays ! La plaine ne paraît pas mauvaise ; les coteaux tourmentés ont éprouvé de fortes dislocations il y a des siècles, et un groupe de rochers mêlés de terre, sur laquelle croissent des châtaigniers en fleur, a roulé des cimes et s'est arrêté à moitié chemin, formant sur la croupe une étrange et énorme ampoule. Un ruisselet, près de moi, suit la pente du terrain et va se mêler à l'Enéa, près de Vialard. Il sort des collines qui sont élevées, arides, rocheuses, toutes remplies de crevasses et de grottes. La ligne du chemin de fer en construction, descendant vers Carsac, rétrécit à chaque minute l'horizon à gauche ; les montagnes se rapprochent d'autre part plus vertes et plus civilisées, si l'on peut ainsi parler Une esplanade couverte de bâtiments dispersés figure l'étendue réservée à la gare, qui se peuplera plus complètement quand les lignes aux-

quelles on travaille seront terminées. La vallée de la Cuze s'ouvre au-dessous de moi ; je suis la rampe où se déroule la route, je laisse derrière moi le viaduc du Pontet, et à 4 heures et demie du soir, je me mets à table chez moi pour déjeuner.

En partant de Sarlat par le Pontet pour gagner le canton de Saint-Cyprien, l'on trouve d'abord, après avoir passé sous le viaduc du chemin de fer, une gentille petite maison de plaisance aux abords fleuris et tout entourée de pièces de jolis froments, dans lesquelles se prolongent sur d'étroites bandes du terrain laissées libres de culture pour elles de nombreuses lignes d'arbres fruitiers encore jeunes. On y voit aussi bons produits maraichers et vignes. C'est l'enclos appartenant à M. Boucharel, cultivé par un homme plein d'ardeur, le jardinier Joubert, au sujet duquel le rapport des primes d'honneur décernées par notre Société départementale, au mois de septembre dernier, s'exprime ainsi :

« Depuis trois ans, cet infatigable serviteur est l'unique agent de cette exploitation. Les semis, les arrosages, les plantations, les cultures, sont son œuvre personnelle. C'est par un travail sans relâche et, peut-être, au-dessus des forces ordinaires, qu'il suffit à la tâche qu'il s'est imposée. Le produit net est de 1,100 fr. par an. C'est un beau rendement qu'il ne veut pas diminuer par l'annexion d'une main-d'œuvre étrangère Sans doute, un œil trop investigateur trouverait quelques détails un peu négligés. Comment en serait-il autrement, lorsque tous les travaux de création et d'entretien sont concentrés dans la même main? L'ensemble est bon; le produit est soutenu et satisfaisant. La Commission décerne à M. Boucharel, pour son jardinier Joubert, une médaille d'argent. »

L'étendue de l'exploitation est de trois hectares environ.

Pour une seule personne il y a trop de travail évidemment. A deux il y aurait non-seulement moins de peine, mais à coup sûr plus de bénéfice. Ceci dit, du reste, sans méconnaître ou vouloir déprécier le moins du monde le mérite si grand de l'intrépide horticulteur.

Un peu plus loin, également sur la gauche, l'on aperçoit une habitation portant sur une de ses entrées une grande pancarte où on lit en gros caractères : « Station de verrats, de la première race. » Cette première race, quelle est-elle ? J'en connais pour ma part sept ou huit qui chacune ont, d'après leurs partisans convaincus et d'importants témoignages, droit à cette qualification. Il y a la périgourdine, la craonnaise, l'augeronne et la bressanne pour les françaises, la berkshire, la yorkshire, la new-leicester, la middlessex et autres parmi les anglaises. Est-ce à l'une d'elles qu'appartiennent les reproducteurs non croisés, ou bien ne seraient-ils pas purement et simplement des métis anglo-français, c'est-à-dire des sujets parfaitement impropres à faire souche durable et fixée ? Cela pourrait être, et, dans ce cas, je serais loin de les classer comme le fait l'affiche. Je ne me fie pas trop, je l'avoue, pour perfectionner nos animaux de la race porcine d'une manière sûre et avantageuse, aux représentants des tribus anglaises. Ils doivent momentanément à leurs ascendants croisés un peu plus de précocité, de rondeur et de facilité à prendre la graisse, mais c'est aux dépens de la chair, de la qualité du lard et de la rusticité. Le fait est trop évident et trop prouvé d'ailleurs pour qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur ce point (1). A droite, sont des coteaux longeant le tracé du chemin de fer et des fonds moins riches

(1) On m'assure que dans le dépôt en question, les verrats sont de race pure du Périgord, autrement dit limousine.

que ceux de l'autre côté. L'on monte ensuite pendant quelques dizaines de mètres, et l'on se trouve à l'embranchement de deux voies conduisant l'une à Cenac, l'autre au Bugue. On y voit un poteau indicateur ! Aussi point d'hésitation possible : je me dirige avec la certitude de ne pas me tromper. Je remarque une série de noyers placés en lignes et que l'on a taillés pour les greffer, chose assez rare aux alentours et que j'aime à noter. C'est un exemple qui devrait être suivi. La noix deviendrait plus marchande par ce moyen, qui multiplierait celle que le commerce préfère, et l'arbre poussant plus tard ne serait pas exposé si fréquemment à la gelée qu'il l'est aujourd'hui. Les vignes ont ici l'aspect moins florissant que plus bas. La route coupe un vallon sec que suit le chemin de fer que l'on franchit au-dessus d'un court tunnel et qui se tord ensuite en descendant vers Vézac dans un pays boisé. Les récoltes paraissent fort ordinaires ; elles ne tardent pas cependant à prendre meilleure apparence. Il y a des prairies hautes et plus de froments que de seigles.

Une longue côte se présente ; avec elle, les châtaigniers se montrent et comme eux le seigle reprend courage, mais la culture du froment domine encore. Il y a d'assez nombreux essais de prairies artificielles en mélange. Tous ne paraissent pas fort réussis. J'en vois un entre autres où les mauvaises herbes se plaisent et ne prospèrent que trop. Les noyers ici sont peu prodigues de promesses. Les autres arbres fruitiers les imitent. Les châtaigniers qui fleurissent maintenant nous dédommageront si le temps se comporte bien pour eux jusqu'à l'automne. La vigne, en général, est bien plus vigoureuse que l'année dernière et même présente des mannes assez abondantes. Pourra-t-elle guérir ? Quelques-uns s'en flattent. Pour moi, sachant que l'époque critique pour elle est la fin de juin, je n'ose espérer. Mais combien je le désirerais ! Elle, le noyer et le châtaignier

forment en effet la grande et véritable source de la fortune de ce pays-ci. Descente rapide. Seigle et froment sont chétifs. Depuis que je marche dans cette direction, je remarque presque partout beaucoup trop d'arbres de forte taille au milieu des champs, que leurs racines et leur ombre ne contribuent que trop à rendre impropres à la production rémunératrice des céréales. La route atteint le fond d'un ravin, puis se redresse et monte de rechef, ayant à gauche des coteaux boisés et à droite d'autres collines plus dégarnies d'arbres, portant des cultures et de nombreuses habitations éparses et un ou deux hameaux. Sur le versant que je viens de quitter, l'on a fait des terrasses en gradins pour soutenir les plantations de vignes. Le seigle recommence à l'emporter sur le froment. Ni l'un ni l'autre ne sont beaux ; les grains ne réussissent guère dans ce rayon ; les cultivateurs n'en retirent pas plus de cinq à six fois plus que la semence employée, c'est-à-dire, celle-ci déduite, de 10 à 11 hectolitres par hectare, année moyenne.

Sur la route, tout à-fait au sommet, apparaît une maison appartenant à M. David, greffier de la justice de paix. Etroite et élevée, elle domine au loin, et au premier abord on la prendrait à distance pour un moulin à vent ou pour une tour de vigie. Son propriétaire est l'inventeur d'une charrue qui, expérimentée, a donné des résultats avantageux, a été primée plusieurs fois dans divers concours, mais n'est pas entrée, j'ignore pour quelle cause, dans le domaine public. J'espérais la voir fonctionner autour du domaine du maître ; je n'ai pas eu cette satisfaction. Il y a des taillis, mais pas suffisamment. Les multiplier en ce pays sec serait une bonne opération, seulement leur revenu ne serait pas ce qu'il aurait été dans la première moitié de ce siècle. Les traités de commerce inspirés par la manie du soi-disant libre-échange ont tari

plus d'à moitié cette source de richesse pour les coteaux rapides. On voit à peu de distance des groupes d'habitations, avec des prairies en pentes médiocres, et des blés bien mauvais. Puis viennent à droite des vignes soignées et de bon aspect. Pourtant quelques propriétaires se plaignent du manque de mannes ; il y en a, disent-ils, moins que d'habitude, malgré la beauté du bois. Au lieu d'être un mal ne serait-ce pas là plutôt une marque de vigueur, une preuve de retour à la santé, par conséquent ? Peut-être. On sait en effet qu'un végétal sain et robuste s'emporte facilement en branches gourmandes, tandis que l'arbre ou l'arbuste malingre qui ne jette autour de sa tête presque flétrie que de rares branches où le fruit abonde, est d'avance, à juste titre, classé comme perdu. La route est encore ici dans la commune de Sarlat, dont le territoire occupe au loin l'espace au nord, mais ne forme plus, au sud de la voie, qu'un mince ruban allant toujours se rétrécissant, laissant tout le reste jusqu'à l'horizon dans cette direction à Saint-André, que l'on aperçoit au loin sur la gauche dans un pli de terrain ondulé et hérissé.

Après le Pech, couronnant une butte succédant à celle que je viens de laisser derrière moi, la ligne quitte définitivement les dépendances immédiates du chef-lieu d'arrondissement et continue son trajet par une callosité pierreuse suivie d'un sol mouvementé qui n'offre rien d'anormal avec ce que l'on a parcouru déjà, dans celle de la municipalité voisine, jusqu'au village de Bagnebasse, où je l'abandonne pour prendre à gauche un chemin vicinal bien entretenu, qui descend avec foule de détours au milieu d'un pays sec couvert d'arbres rabougris et de vignobles phylloxérés qui avaient par leur fécondité passée donné naissance à plusieurs hameaux suspendus à ses flancs et ceinturés de prairies et de céréales qui ne sont nullement les égales de celles de la Normandie, du pays Chartrain et

d'autres lieux célèbres par l'un ou l'autre de ces deux genres de production. Le chemin développe ses spirales de haut en bas assez longtemps et finit par s'engager entre trois ou quatre maisons qui, dépassées, laissent apparaître Saint-André, dont elles sont à quelques pas à peine. Cette bourgade, perdue loin du monde, au fond de son entonnoir, m'a surpris agréablement. Non qu'elle soit une merveille, il s'en faut et grandement ; elle est toute petite et tout humble, mais vraiment son mérite modeste ne saurait être méconnu. Son cimetière est propre, décent, soigné ; son église grande et représentant dignement a du cachet ; elle a été réparée dernièrement avec goût et ne serait pas indigne d'une ville. Les dehors de cet édifice préviennent en sa faveur, son portail élégant, refait naguère, donne naissance à un campanile simple, mais de bon goût, dont les deux baies renferment chacune une belle cloche. L'intérieur se compose d'une nef, haute et gothique, avec voûtes à nervures, ajourée d'un seul côté par des fenêtres ornées de grisailles et accompagnée de l'autre par deux chapelles, dont l'une renferme les fonts-baptismaux et la seconde se subdivise en deux, la plus grande consacrée à la Vierge, auprès de l'effigie de laquelle étaient ce jour-là cent bouquets de fleurs gracieuses dont l'odeur suave remplissait tout le vaisseau d'un parfum pénétrant. Le reste de ce petit oratoire secondaire est sous le vocable de saint Jean-Baptiste, auquel un autel est aussi dédié, et un joli vitrail peint, représentant la mère de l'Enfant-Jésus portant son fils entre ses bras, éclaire le tout. L'abside principale, régulière et de proportions bien comprises, entourée de lambris, de boiseries, renferme le grand autel très convenable et qui est surmonté d'un vitrail bien exécuté montrant l'effigie du protecteur de la paroisse avec sa croix caractéristique. Une esplanade parfaitement nivelée s'étend devant la façade du temple, ayant à droite une

spacieuse maison de campagne, à gauche un petit escalier conduisant dans la rue du bourg, une vraie rue fort praticable où s'alignent en ordre habitations particulières et bâtiments municipaux. En face de la terrasse est une très belle prairie naturelle avec une source à sa tête ; cette prairie se joint à d'autres dans le frais vallon où le chemin qui vient de traverser le village poursuit sa course. Au fond de la déclivité de cette riante fissure prend naissance un petit ruisseau. Il vaut mieux, suivant moi, vivre inconnu dans ce coin retiré que d'être le premier à Paris. Je n'en reconnais pas moins qu'il y a peu de personnes de cet avis.

Saint-André est le chef-lieu d'une vaste commune ayant plus de 29 kilomètres carrés de superficie et partagée, vu son étendue, en deux paroisses distinctes, dont la seconde est à Allas-l'Evêque, sur les bords de la petite Beüne. Si l'on songe que la population totale n'est que de 883 âmes, c'est-à-dire d'un peu moins de 31 habitants au kilomètre carré, on comprendra que les deux succursales ne sont pas riches et le sol non plus. Il y avait plus de familles autrefois résidant dans la commune, mais le phylloxéra détruisant les vignes d'une part et d'autre part l'attrait des villes ont causé l'émigration de bon nombre de cultivateurs, émigration dont le pays se ressent fâcheusement.

En quittant Saint-André, j'ai regagné, par la même ligne qui m'y avait conduit, la route départementale pour la remonter pendant quelques centaines de mètres et l'abandonner après le Pech, en faveur d'un second chemin vicinal qui va me permettre de retourner à mon domicile plus rapidement. Ce chemin parcourt un territoire dépendant entièrement de Sarlat, où il se dirige tout droit, c'est-à-dire en montant et descendant sans cesse, très haut et très bas. Le sol au milieu duquel il se développe paraît meilleur que celui que traverse la route allant à Saint-Cyprien ; il y a sans doute des terrains faibles et qui auraient besoin d'être

soutenus et fortifiés par dès engrais plus riches et des amendements appropriés à leur nature, mais les bras sont plus nombreux, les cultures plus variées; la vigne s'y montre par plus grandes masses et y paraît mieux cultivée, les seigles, les blés, les pommes de terre, les prairies hautes et basses, les fourrages artificiels, les noyers, les châtaigniers, les autres arbres fruitiers ou non, s'y mêlent avec un certain charme ; les maisons ont l'apparence, en général, plus riche et sont mieux entretenues; çà et là se rencontrent des jardins qui vont se multipliant à mesure que l'on approche de la ville. L'on arrive ainsi au dessus du séminaire, d'où l'on plonge au cœur de la noble cité. Symbolique arrivée rappelant que ceux qui descendent des hauteurs ensoleillées de la jeunesse pour aborder le cœur plein d'espoir les réalités de la vie, doivent dans ce voyage ne pas négliger de se munir de savoir vrai, de fermes principes, d'une éducation virile et forte, sauvegardes à l'abri desquelles ils peuvent braver les épreuves, affronter sans faillir les tempêtes de la mer du monde et voguer avec honneur jusqu'à la fin de l'existence sur des flots chaque jour engloutissant dans d'irremédiables naufrages tant de vanités folles, tant de rêves creux, tant d'ambitions maladives, tant d'ignorances pleines de jactance, parvenant parfois à séduire et à entraîner un instant, mais dont le triomphe éphémère, chèrement acheté, est durement payé par les dupes qu'attirent à leur suite un faux éclat et un vain bruit.

Deux de mes petits-fils, les aînés, qui veulent profiter de leur jour de grand congé mensuel, me tourmentent depuis une semaine pour que je leur fasse faire une longue course vers la Dordogne et l'un des principaux castels féodaux qui s'élèvent au bord de cette rivière. Le temps est lourd, menaçant, lorsque je me lève à 3 heures et

demie du matin pour les appeler. Le ciel couvert, quelques gouttes de pluie me font réfléchir, et j'attends pour voir à quoi le temps va se décider. Il semble s'élever ; on m'assure qu'il fera beau. J'accepte ce pronostic et à cinq heures je donne le signal du départ.

Nous prenons, jusqu'à l'embranchement des routes de Souillac et de Cahors, le chemin que j'ai parcouru naguère; puis, au lieu de continuer à nous diriger vers l'est, nous tournons vers le sud, en passant auprès de Vialard qui, sur son rocher, se cache souriant à l'ombrage de grands arbres et domine gaiement un petit vallon de prairies. Le chemin de fer nous suit de près, nous le traversons plusieurs fois sous des viaducs en suivant une gorge baignée par l'affluent qui vient des environs de Sarlat porter un peu plus bas ses eaux à l'Enca, cotoyant des coteaux tantôt boisés et en forme de pitons, tantôt masses calcaires, crevassées, s'ouvrant en grottes dont plusieurs ont une histoire. On nous en montre une qui, par un étroit conduit, communique au vallon et dans laquelle un enfant de 12 à 13 ans se serait, dans le temps, perdu, pour avoir voulu par un corridor regagner la route. S'étant égaré dans divers embranchements du souterrain, il n'a plus reparu. Plus loin, après une autre vallée secondaire débouchant près de nous, et quelques champs où l'on a semé des légumes, se montre un coteau à la suite duquel une caverne s'ouvre au flanc d'une hauteur décharnée. L'antre fut, suivant la légende, le séjour d'un dragon qui longtemps répandit l'effroi dans le pays. On n'a pas su me dire comment on en fut délivré ; personne ne se souvient de l'histoire qui dans le temps a raconté le trépas du monstre et a dû se transmettre de génération en génération pendant plusieurs siècles. Nous n'allons pas jusqu'à ce repaire, mais tournant à droite, notre intention n'étant point de visiter aujourd'hui Carsac, nous coupons la ligne ferrée et pre-

nons un sentier étroit et rude qui monte dans une déclivité sauvage au milieu de champs de seigle, de bois châtaigniers et de quelques vignes qui s'efforcent de survivre, malgré le phylloxéra. Une dépression du sol est suivie d'une nouvelle côte, puis vient encore une descente, toujours avec paysage à peu près analogue. En bas, nous rencontrons un pli de terrain plus large, avec un chemin un peu mieux tracé sur notre gauche. Nous nous engageons dans cette voie, à l'ombrage des chênes, des châtaigniers et en longeant des champs travaillés, où les noyers abondent et au-dessus desquels sont des vignobles et d'autres cultures. Droit devant nous, barrant l'horizon, s'alignent de verts sommets portant des habitations nombreuses et plaquées de distance en distance de rocs blancs. Ces hauteurs nous annoncent la vallée de la Dordogne, au-delà de laquelle elles sont situées et où nous pénétrons bientôt. Une route en bon état venant de Carsac, et que l'on élargit encore, suit les sinuosités de la rivière qui, du sud, monte presque en ligne droite vers nous, puis se courbe par une inflexion brusque et regagne sa première direction, enfermant une longue et étroite bande de terrain ondulé, sablonneux, auquel, vu sa pente prononcée du midi vers le nord, il serait présomptueux de donner le nom de plaine, et qui n'offre point à l'œil l'aspect d'un territoire riche et peuplé, tandis qu'à sa droite, que nous suivons en la longeant, la Dordogne bat les pieds d'une haute falaise rocheuse que domine un château fièrement posé sur l'avancement d'un roc surplombant le courant et dans la paroi duquel s'ouvrent de larges brèches, dont plusieurs, au-dessous de l'édifice guerrier, sont utilisées comme dépôts et fermées de murailles ; d'autres plus grandes, hautes comme des nefs d'église, accompagnent en humbles sujettes un peu plus loin le manoir orgueilleux qui les domine ; semblables à des arches gigantesques, servant à ses possesseurs de

grandes salles abritant le mobilier de leur exploitation rurale et divers objets encombrants. Devant nous, à l'ouest et au sud du noble guzerain, se pressent dans un désordre inextricable, sillonnées par des ruelles étroites et enchevêtrées, des maisons noires aux toits couverts de sombres tuiles ou de lourdes lames de pierre grise, tandis qu'au-dessus d'elles sur un énorme bloc, percé de creux, utilisés comme étables par les villageois et ceinte en outre d'un haut et épais rempart, la citadelle aujourd'hui démantelée, mais imposante toujours, semble un aigle blessé reposant à l'abri des insultes d'en bas sur son aire inébanlée.

Ainsi se montre Monfort, dominant au loin le cours de la Dordogne, qu'il regarde en plein avec ses fenêtres gothiques, ses chemins de ronde, ses bastions aigus se projetant sur les flancs de la pente au-dessus de l'onde, en longs sentiers de pierre. A l'ouest, derrière la façade principale, l'œil, suivant les contours du chemin que s'est tracé le fleuve capricieux, découvre au loin ce qui se passe jusqu'au milieu des montagnes des cantons de Domme et de Saint-Cyprien. L'entrée de ce poste formidable est assez difficile à découvrir. On tourne longtemps dans le bourg sans apercevoir rien qui l'indique. Tout à coup une porte, semblable à celles qui trouent les remparts des lieux fortifiés, se présente. Le voyageur s'engage plein de confiance sous sa haute arcade et se trouve à l'entrée d'une descente rapide conduisant, par une voie malaisée, rocheuse et se repliant sur elle-même, au bord de la rivière, pendant que le corps de la place, juché sur son rude piédestal et paré de sa couronne murale, a l'air de rire des recherches du touriste. Enfin, celui-ci finit par rencontrer, dans une encoignure écartée, un bâtiment de servitude auquel aboutit un couloir raide qui, grimpant au-dessus de la porte trompeuse de tout à l'heure, et s'appuyant sur le fronton de cette ouverture, en formant un passage à peine suffisant pour

une personne, le conduit à un escalier aboutissant à la véritable entrée du château, auquel on monte de ce point par une série de marches allant de terrasse en terrasse. Nous fûmes y frapper malgré l'heure matinale, confiants en la réputation hospitalière de M. et de Mme Pomarel, et notre attente ne fut pas trompée. L'accueil fut aussi cordial qu'aimable, et nous fûmes reçus avec un sans-façon charmant qui nous mit tout de suite à l'aise. Mme Pomarel et son fils aîné voulurent bien se charger des enfants et les mettre en présence de ces fruits vermeils que nous offre le mois de mai et qui sont si parfumés et si beaux, de vrais fruits de printemps dont raffolent ceux qui sont au printemps de la vie et que ni l'âge mûr, ni la vieillesse ne méprisent nulle part, surtout dans notre climat si favorable à ces productions exquises. Pendant ce temps, j'eus le plaisir de causer avec le châtelain. Son aptitude agricole m'était connue et j'étais heureux d'en profiter. Nous nous entretînmes des anciens jours, puis de l'état actuel de l'agriculture dont M. Pomarel est un adepte fervent et qui l'en récompense en payant ses travaux par des succès mérités. Il a, sans repos ni trève, introduit autour de sa demeure, dans un terrain particulièrement propice à cette industrie, la culture des prairies artificielles, notamment de la luzerne, dont il afferme à des voisins plusieurs pièces au prix de 100 fr. la *quartonnée* (15 ares et demi). Par suite de cette amélioration, ayant permis d'augmenter beaucoup la quantité du bétail, du fumier, et de mieux tirer parti d'un sol naturellement fertile, l'hectare de terrain aux environs se vend souvent avec facilité jusqu'à 6,000 fr. Pourtant le progrès est loin d'avoir atteint encore, malgré les bons conseils et les bons exemples donnés, tous les résultats désirables dans la contrée, où les instruments abréviateurs et perfectionnés sont à peine employés, nonobstant le manque de bras qui s'y fait sensiblement sentir, comme presque partout.

Mes petits enfants rentrent suivis d'un plateau sur lequel apparaissent liqueurs et gâteaux. Mes hôtes tiennent absolument à ce que je participe avec eux à cette fin de la petite agape, à laquelle ils ont convié la jeunesse, et il me faut me rendre à leurs aimables désirs, aimablement exprimés. Nous parlons de notre France, de son avenir, du temps passé, de ses gloires. Ces derniers mots nous font approcher de la fenêtre du salon d'où l'on aperçoit le berceau de l'une des plus pures de nos célébrités nationales. M. Pomarel me prête un fort binocle et à son aide je puis contempler le château de l'illustre auteur de *Télémaque*, situé dans la vallée, à plus de 10 kilom. de nous. Il est, on le dirait, sous la main. Pourtant que je suis loin de Fénelon !

Certainement j'irai quelque jour, avant peu probablement, contempler cette demeure bénie. Cependant le temps passe, l'heure de la retraite arrive et nous prenons congé. Mais on ne nous laisse point partir sans nous avoir fait parcourir les gracieux jardins fleuris qui, dans l'intérieur des remparts, entourent l'antique demeure d'une fraîche et riante ceinture que du dehors l'on ne soupçonnerait pas être enclose dans cette enceinte guerrière. La terre y est peu profonde. Il y en a tout au plus un mètre, mais elle est bonne et y a été probablement soigneusement apportée, aussi les arbres y poussent-ils à souhait. Cette promenade se termine par un promontoire aigu, accompagné d'un parapet à hauteur d'appui, qui, porté sur un arc gigantesque du rocher, s'avance au-dessus de la rivière. C'est étrange et charmant. Ce devait être là, jadis, un poste d'observation, à la vigilance du gardien duquel il n'était pas aisé d'échapper. En sortant, M. Pomarel nous fait remarquer un ou deux petits enclos, maintenant ensemencés, où s'élevaient le donjon, rasé de manière qu'il n'en reste plus vestiges, et les tours défense de l'entrée principale, dont le sort a été semblable. Ces majestueuses fortifications

devaient produire, placées comme elles l'étaient, un effet grandiose.

Elles dataient, croit-on, car rien n'indique d'une manière certaine, ni même probable, l'époque précise de leur construction, du IXe ou tout au plus tard du Xe siècle. Elles furent démolies, ainsi que tout l'édifice qu'elles défendaient, par le fameux Simon de Monfort, qui n'a pas été leur auteur, on le voit, malgré le nom que porte le lieu. Cette destruction s'opéra par les ordres de ce chef célèbre lorsqu'il vint en Périgord combattre les partisans armés des Albigeois en 1214. Le château fut rebâti quelques années plus tard tel qu'on le voit encore aujourd'hui. Dès lors il dépendait des vicomtes de Turenne et leur a pendant plusieurs siècles encore appartenu, mais depuis son démantèlement par le terrible chef des Croisés, il n'a plus servi de résidence à ses maîtres.

De 1600 à 1644, il fut possédé par Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, maréchal de France, devenu vicomte de Turenne, qui le légua à son second fils, l'illustre capitaine auquel le nom de Turenne doit un éclat impérissable.

Monfort, après la mort de ce grand homme, devint la propriété des Roquelaure et sa terre fut érigée en comté. En 1738, il échut à Louis de Noailles, duc d'Ayen, depuis maréchal de France, qui fut, selon toute probabilité, son dernier seigneur, et dont les héritiers ont encore quelques lambeaux de propriétés dans les environs.

Au sortir du bourg, nous prenons une route en bon état qui se prolonge en montant par une combe assez bien travaillée. Nous voyons sur ses bords des noyers préparés pour recevoir une greffe salutaire, des luzernières, des champs de froment et de seigle, coupés presque régulièrement par des carreaux de trèfle. J'aperçois aussi des betteraves, dont j'ai déjà découvert avec plaisir un ou deux

autres semis en venant, et une terre abondamment fumée, labourée avec un soin consciencieux par un cultivateur qui compte en retirer une riche récolte de tabac. Malheureusement sa charrue n'est pas bien puissante, mais il y met du zèle, le sol est de bonne nature et bien nourri; si les circonstances sont favorables, il réussira. Des taillis chênes s'étendent sur les pentes avec des vignes, et notre promenade se continue au milieu du vallon, avec joie pour les enfants, qui gambadent avec entrain, et pour moi qui me plais à remarquer la tenue convenable du pays exploité. Le nombre des prairies artificielles me sourit particulièrement. A mesure que le sommet du col approche, les plantations se multiplient, ainsi que les vignobles. Des lignes d'arbres fruitiers annoncent deux ou trois maisons appartenant sans doute à des agriculteurs aisés. L'un de ceux-ci paraît professer pour le maïs en grain plus que du goût, une véritable tendresse. Il l'a semé avec une régularité louable, et pour que les oiseaux ne nuisent pas à la réussite de son entreprise, en dévorant la céréale en terre, ou en se servant de sa jeune tige à peine apparue pour l'enlever, pour que les rats, les lapins et autres rongeurs ne la détruisent pas en herbe, il a couvert la parcelle qu'il lui a consacrée, de toutes sortes d'épouvantails destinés à mettre en fuite les larrons à plume et à poil. Nous distinguons en passant : un bruyant moulinet que le vent agite en lui faisant rendre les sons criards et peu flatteurs d'une crécelle enrouée, un mannequin simulant un guetteur, des oripeaux flottants, et, terrifiant exemple! un lièvre empaillé que le souffle de la bise fait tournoyer mélancoliquement au bout d'une latte à laquelle l'animal a été pendu par le cou! C'est un vrai musée d'objets bien propres à faire reculer le voleur, ailé ou à quatre pieds, le plus éhonté, le plus déterminé. Ce n'est pas tout : de mètre en mètre sont disposés, en travers des sillons, des poignées de paille de seigle où les limaçons impurs, les es-

cargots et autres mollusques viennent se remiser le soir pour aller le lendemain matin à l'assaut de la plante et s'endormir ensuite tranquillement en véritables endurcis. Dormez, malheureux ! L'homme vous guette ; il viendra de bien bonne heure, quand vous n'aurez pas encore montré les cornes, ou mis vos gluantes personnes en mouvement, enlever ces retraites où vous vous croyez en sûreté. Il vous chargera sur sa brouette et vous jettera vivants dans les flammes méritées par votre révoltante gourmandise.

On bat, m'assure-t-on, à la machine dans quelques domaines de ce pays, mais en trop petit nombre. C'est fâcheux ; ce qui y est en cela l'exception devrait y être la règle.

Surviennent des coteaux dénudés, des taillis chênes, des noyers toujours, et de grands châtaigniers.

La descente commence au milieu des bois, parmi lesquels s'élèvent gracieusement, sur une hauteur, de beaux pins parasols groupés, qui réveillent en moi de doux, chers et tristes souvenirs. Puis se déploie devant nous une jolie petite plaine, avec céréales, betteraves, pommes de terre, prairies naturelles, fourrages artificiels, surtout trèfles et luzernes, ces dernières moins belles que vers Monfort. Un chemin vicinal se détache de la route et court à travers les cultures vers un village sur lequel nous nous dirigeons, en passant devant un puits dont l'onde désaltère les habitants du voisinage. Il est hospitalièrement muni de cordes pour faciliter le puisage et entouré d'un espace libre où l'on peut causer en attendant son tour. Son aspect rappelle ces puits orientaux près desquels les conteurs viennent s'asseoir et où les jeunes filles, suivies de leurs serviteurs, précèdent les chameaux qui vont s'abreuver à la source sous les yeux de leurs maîtresses. Je m'attends à voir apparaître sous le soleil radieux, inondant

l'oasis, Rachel ou Rebecca, mais nous ne sommes pas ici dans un pays de Juifs et l'on n'y rencontre même ni Bedouins pillards ni leurs frères, Arabes hospitaliers. Allons à la bourgade ! Nous y parvenons en longeant quelques jardins et traversant des ruelles peu soignées bordées de maisons généralement délabrées. Quelques habitations, il est vrai, semblent vouloir relever l'honneur de l'endroit ; malheureusement elles sont précédées et suivies d'autres qui tombent, et même de plusieurs totalement en ruines. On a eu, dirait-on, de grands projets en commençant. On en est resté là. Le Temps a fait le reste. L'église avait été entreprise sur un vaste plan, mais qui n'a pas été suivi. Ses murs sont élevés, munis de contreforts ; une partie d'entre eux seulement a été poussée jusqu'à la hauteur qu'ils devaient primitivement atteindre. Sous la toiture de cette fraction du bâtiment l'on a pratiqué une brèche afin que l'on puisse entendre au loin le son de la cloche, abritée par la charpente au milieu d'un grenier ! Dans la partie la moins haute, on a taillé tant bien que mal un petit oratoire n'ayant qu'une nef voûtée en berceau, mal ajourée, avec deux étroites fenêtres, dont une a des grisailles ; l'autre offre un vitrail colorié. Un seul autel ; point de chaire ; une tribune pour compenser la longueur qui manque. Tel est ce pauvre temple, auquel on parvient en passant par le cimetière assez bien tenu. De presbytère, il n'est pas question. C'est un vicaire de Sarlat, titulaire de la succursale, qui dessert, à cinq kilomètres de la ville, la paroisse de la Caneda. Après l'église, au bout de la principale rue, celle-ci passable, on trouve l'école. Il n'est pas besoin de dire qu'elle est, et de beaucoup, le bâtiment le plus remarquable, le plus considérable et le plus commode du chef-lieu. Je ne sais si le luxe, relatif sans doute, mais véritable, dont ces écoles rurales sont accompagnées presque dans toutes les communes, est chose bien utile et

n'a pas pour résultat principal, en donnant aux enfants le dégoût des chaumières paternelles, d'en faire des déclassés, race qui pullule plus que jamais. Il y a grande imprudence à marcher dans cette voie. Oui, l'école doit être propre, convenable, mais sérieuse et ne pas jouer au palais, sous peine de faire déserter la campagne par les jeunes générations, quand déjà les ouvriers manquent à la terre et ne sont fréquemment que trop nombreux et sans emploi dans les villes où des mirages trompeurs les attirent et les livrent au chômage et à la faim, mauvaise conseillère.

Je retrouve les champs avec bonheur et suis d'autant plus aise de les revoir que dans ce petit bassin le sol est loin d'être ingrat, et que ce que nous y voyons, en rejoignant la route et après l'avoir atteinte, nous le démontre à chaque pas. Le territoire, du reste, est bien peuplé eu égard à son étendue, laquelle, au-delà du cercle qui nous environne, renferme une certaine quantité de collines dans l'une desquelles le *Pey de l'Aze* (le Pic de l'Ane) sont des concrétions curieuses, des silex taillés et des ossements d'animaux d'une grandeur extraordinaire (1). En nous rapprochant du vallon de Vialard, nous passons devant un bloc de rocher qui jaillit tout à coup du sol et s'élève en formant au-dessus des cultures voisines une saillie haute de quelques mètres, terminée par une plateforme sur laquelle se dresse une croix de pierre. Il paraît que les champs voisins, dominés par cette petite et brusque excroissance, furent jadis, pendant une peste qui dépeupla presque Sarlat, consacrés à la sépulture de ceux que le terrible fléau frappait et enlevait sans miséricorde chaque jour. Pour perpétuer le souvenir de cette destination funèbre temporaire, une croix avait alors été érigée sur l'émi-

---

(1) L'abbe Audierne, le *Périgord illustré*, page 659.

nence. Elle fut enlevée pendant la Terreur ; mais, en 1810, elle fut remplacée par celle que l'on voit aujourd'hui et qui fut bénite par le grand-vicaire administrateur du diocèse de Périgueux, qui la consacra solennellement en présence d'une foule immense. L'inscription qu'elle porte à sa base donne la date de cette imposante cérémonie.

A partir de ce point, avec les plantes de grande culture, où le seigle est toujours trop fréquent, commencent à se montrer des lignes de vignes en treille, des produits maraichers, des fleurs même, et nous faisons ainsi près de deux kilomètres, jusqu'à la rencontre de la gare de Sarlat. La Caneda parait être spécialement chère aux habitants de la vieille ville épiscopale, sa voisine, qui tous, autant qu'ils le peuvent, à ce qu'on m'assure, sont heureux d'y posséder ou d'y créer des maisons des champs, sur un coin de terre, cet *Angulus terræ*, choisi d'Horace, petit domaine de repos toujours avidement désiré par les artisans, rentiers, marchands, fonctionnaires, hommes de lettres, de bureau ou de barreau, de tous les temps et de toutes les cités quelles qu'elles soient, petites ou grandes! J'en félicite la Caneda. Mais au nom du Ciel, que l'on donne un peu meilleure apparence à son chef-lieu!

Une série d'orages, de pluies, d'attaques d'une névralgie persévérante qui, de temps à autre, me tourmente cruellement, triste chose dont, à mon âge surtout, l'on ne peut guère se débarrasser lorsqu'elle s'est ancrée chez vous, m'ayant contraint à garder la maison plus que je n'aurais voulu le faire, j'ai profité du premier beau temps et du premier moment de relâche que m'a laissé mon ennemie, pour reprendre, après une dizaine de jours d'interruption, mes courses aux environs de Sarlat et les étendre le plus possible.

C'est pourquoi certain matin je me suis paresseusement établi dans la voiture qui fait, à découvert, le service postal,

du chef-lieu de l'arrondissement à Carlux et me suis vu commodément transporter par elle, *à prix doux*, jusqu'à dix kilomètres au sud-est de la ville. Nous avons suivi la route que j'avais parcourue naguère pour me rendre aux bords de la Dordogne et sommes assez vite parvenus dans le vallon de l'Enéa, qui passe sous la route de Gourdon-Cahors. A partir de cet endroit, l'horizon s'agrandit et l'on éprouve l'influence heureuse de la plaine qui borde la rivière. Il semble que tout soit plus frais et plus lumineux. On monte ensuite en traversant un ou deux villages, dont le premier se nomme Thouron, le second est le Haut-Carsac. On vient d'établir en cet endroit un bureau de poste en vue de la prochaine ouverture du chemin de fer, mais au grand détriment, au moins d'une, des communes qu'il *dessert* littéralement, puisque, grâce à cette innovation, malheureuse en ce point, Vitrac reçoit ses lettres et dépêches plus tard qu'auparavant, inconvénient qui se renouvelle pour l'expédition des réponses.

Je descends du break en cet endroit et revenant à mes pérégrinations à pied, je continue à gravir la hauteur en suivant la route, jusqu'à la gare future, vis-à-vis et au-dessus de laquelle est le château de La Gazaille, que je désire visiter. Son extérieur offre peu de vestiges des temps anciens ; il est presque entièrement modernisé. Je frappe à sa porte, personne ne répond. Enfin, des paysans me crient de loin que les maîtres sont absents. Je dois donc rétrograder, ce que je fais à regret. Si l'on m'assure, en effet, que les appartements ne présentent rien d'intéressant au point de vue des âges écoulés, la terre appartient à un agriculteur progressif qui la gouverne sagement et dont je serais bien aise d'apprécier sur place les études et les travaux. Mais le pourrai-je avec le peu de temps dont je dispose, mon âge et ma santé? C'est douteux et je le déplore. M. Playoult est, en effet, un chercheur

qui sait trouver et assurer le succès. Malheureusement, sa modestie le détourne, comme trop de ses pareils, de prendre part aux concours où, sans doute, il brillerait, et c'est fâcheux pour l'honneur de notre pays. La position de l'édifice est admirable. La plaine de la Dordogne se déroule à l'occident devant nous, avec ses collines chargées de bois et présentant d'imposantes murailles de rochers au-delà de l'eau, tandis que Monfort, placé juste en face du spectateur, s'élève pittoresque et sévère sur son bloc pyramidal de roc, à un kilomètre environ. Les châtelains de La Gazaille furent, pendant quelque temps, administrateurs de la seigneurie dépendant de la vieille forteresse. Ils étaient postés on ne peut mieux pour la surveiller : impossible, en effet, de circuler autour d'elle sans être aperçu d'eux tout aussitôt. Je me rendais à Monfort pour la seconde fois et voulais voir le Bas-Carsac, qui est le vrai. Je pris donc un chemin de traverse qui passe au-dessous de la voie ferrée et descendis dans la vallée. Celle ci toute fraîche, toute ombragée, toute tapissée de prairies naturelles, s'annonce par une abondante et jolie fontaine dont les eaux, s'échappant au moyen de deux conduits du roc qu'elles ont creusé, tombent dans un clair bassin et vont, quelques mètres plus loin, alimenter un vaste et commode lavoir, d'où elles se dirigent au plus vite vers l'Enéa pour y faire disparaître leurs souillures. Le ruisseau les reçoit avec indulgence en sortant d'un pli de terrain verdoyant dans lequel il forme une cascade, activant un moulin rustique dans un paysage digne de la Suisse, et après avoir consacré son bras principal à cette œuvre philanthropique, fuit sous un premier pont qu'en suit bientôt un second ouvert au-dessus de la seconde branche, empressée d'aller rejoindre sa compagne au milieu des prés et des grands arbres touffus. Presque sur les bords de la maîtresse ligne de l'Enéa, le véritable chef-lieu de la commune est comme caché dans une luxuriante

végétation traversée par un bon chemin et s'étend à la base d'une haute falaise au sommet de laquelle s'élève une grande croix. Le village est modeste, du reste. Il y avait autrefois un château dont il est encore parlé, mais qui n'offre plus que des débris. L'église, jadis fortifiée, est entourée par le cimetière, plein d'herbe et bien négligé. Elle se compose d'une nef ogivale à nervures, avec deux bas-côtés, dans l'un desquels est un autel. L'autre sert de dépôt pour les chaises. Les rares fenêtres sont ornées de verrières. Au transept on remarque une petite coupole, comme étranglée entre la nef et l'abside. Elle est à l'extérieur surmontée d'un clocher en forme de pavillon et passablement vulgaire.

Néanmoins, quelque humble qu'il soit au premier coup d'œil, cet oratoire paroissial offre un grand intérêt aux points de vue de l'histoire et de l'architecture. Il a été bâti, pour mieux dire repris, à plusieurs époques. Le chevet en est, sans contredit, la partie la plus ancienne : l'abside est décorée, à l'extérieur par une rangée de modillons, symbolisant les sept péchés capitaux et les vertus qui leur sont opposées. Ce chevet n'a pas de charpente et sa toiture en pierre repose immédiatement sur la maçonnerie de l'édifice. A l'intérieur, sa voûte est soutenue par 12 colonnes géminées, aux chapiteaux richement sculptés au milieu des ornementations desquelles on remarque des quadrupèdes chimériques et la chasteté triomphante, tandis qu'à ses côtés sont deux pêcheurs qu'un démon enchaîne et entraîne dans les flammes infernales. La coupole est postérieure au reste du bâtiment, sur la façade duquel se trouve sculptée une sorte de guirlande surmontée d'une large corniche soutenue par 10 modillons à figures plates et grimaçantes. Cette église, avant 1789, pouvait être considérée comme un véritable cimetière. En consultant, en effet, l'*Essai historique sur l'ancienne paroisse de Saint-Augustin-de-*

Carsac, intéressante notice due à M. l'abbé Delpeyrat son pasteur actuel (1), on est frappé du nombre de personnes ensevelies dans un si petit espace, en peu de siècles. Tout autour des murs au-dehors on remarque une large bande noire semée des armoiries d'un maréchal de France. Elles sont sur écus italiens, juxtaposées ou isolées, mais généralement accompagnées des insignes de la haute dignité militaire et composées comme suit :

1° Ecartelé, au 1er et 4e d'argent, au 2e et 3e d'or à deux bandes de gueule, au chef d'azur, un écusson du même, en cœur, chargé d'un lion d'or armé et lampassé de gueule, brochant sur le tout. — 2° D'argent à une croix de gueule chargée de cinq larmes, une en cœur, les autres aux branches.

D'où provient cette litre et de quel maréchal de France rappelle-t-elle le souvenir ? Les uns opinent pour un Roquesaure, les autres pour le célèbre prince de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, lequel, en cette qualité, était seigneur de Monfort, Carsac, Saint-Vincent-le-Paluel et autres places en Sarladais.

En 1567 les protestants ruinèrent le château. L'église, vivement assaillie par eux, fut énergiquement défendue, comme le prouvent les nombreuses traces de coups d'arquebuses qui criblent encore son portique et sa façade. Les assiégeants l'entourèrent alors de fascines et y mirent le feu qui consuma sa charpente tout entière, mais les voûtes tinrent bon et sont restées debout. Celle de la nef est divisée en deux travées par des nervures prismatiques et dans chacune de ces travées les découpures se concentrent en une croix grecque ornée de médaillons historiés.

Dès les premiers jours de leur conquête des Gaules, le

---

(1) Il vient d'être transféré dans une autre paroisse.

territoire de Carsac sut plaire aux Romains qui y élevèrent une magnifique villa, origine d'un petit groupe d'habitations situé près de la Dordogne et qui conserve encore le nom de St-Rome. Ils y conduisirent par un aqueduc, dont les restes existent toujours, les eaux de deux fontaines, celle du Buisson et celle de la Font-Couverte. Ce canal, qui passe à l'est derrière La Gazaille, se développe au penchant des coteaux sur une longueur de six kilomètres presque parallèlement au cours de l'Enéa qu'il laisse sur sa droite. En route il abandonnait une partie de ses eaux pour alimenter des baignoires monolithes que l'on voit, en deux endroits, creusées dans le roc et qui servaient aux bains des esclaves ou de la plèbe, comme l'indique le nom roman que porte encore la partie du parcours où elles se trouvent : *loys plèbéiounnos* (les plebéiens) dérivé, comme sa traduction française, du latin *plebs, plebis*. Ces curieux monuments affectent les formes les plus variées. On en voit pour une, deux, trois, quatre ou cinq personnes, ayant un centre commun ou les pieds devaient se rencontrer. Les enfants avaient leurs places à côté de leurs parents. Il y a de ces piscines verticales, d'horizontales, de rondes, d'éllipsoïdes, mais quelle que soit leur forme elles ont généralement plus d'un mètre de profondeur. Toutes ont le fond incliné. Nulle part il n'y a de conduit souterrain.

Carsac était, avant la Révolution, peuplé de maisons appartenant à de nombreux seigneurs, nobles, ou se disant tels, et percevant des rentes sur divers vassaux. Ces rentes étaient assez modiques en général. Ainsi, pour 45 hectares des meilleurs fonds de la commune, elles n'étaient en 1734 que de 1 hect. 65 de froment, 1 hect. 62 de seigle, autant d'avoine, 13 sous, six deniers et deux poules. Un autre tènement, partagé entre neuf familles et de l'étendue de 7 hectares 1/2, donnait annuellement 1 hect. 33 froment, 1 hectolitre seigle, autant d'avoine, une demi-poule et

6 deniers. On ne peut pas dire que ce fût excessif. Les familles qui percevaient sur leurs terres ces immenses revenus ont presque toutes, et pendant des centaines d'années, comblé le pays de bienfaits.

Au seizième siècle, il existait à Carsac une société de prêtres qui, sous la direction du curé, prenait soin des pauvres. Cette association cessa d'exister à la suite d'une invasion de l'armée calviniste de Mouvans qui mit à mort la plupart de ses membres. A dater de cette époque, les biens des indigents furent administrés par un des vicaires : les dons se multiplièrent, un syndic fut chargé de la gérance par des assemblées générales, sous la présidence du curé. Les malades étaient soignés par les sœurs de la Miséricorde de Sarlat. Au moment de la Révolution, les indigents de la paroisse, outre de nombreuses rentes, avaient plus de 200 hectares de propriétés. En 1844, il en restait 89 qui, depuis, ont été vendus.

Laissant à droite cette métropole communale, la route continue son cours vers l'occident, en longeant l'Enéa qui bientôt rejoint la Dordogne au milieu des prairies. La voie va s'appuyant au flanc de collines rocheuses sur lesquelles croissent des chênes assez clairsemés. La rivière rencontrée, le chemin devient corniche et me conduit assez vite à Monfort. La famille Pomarel m'attendait, et en l'absence du maître du logis qui n'était pas encore revenu de Sarlat, la châtelaine et ses enfants voulurent bien me tenir aimablement compagnie. Bientôt le chef de famille fit son entrée, et presque aussitôt nous nous trouvâmes réunis autour d'une table chargée d'un ample déjeuner, auquel, comme il le méritait, nous fîmes parfaitement honneur. Le repas achevé, les causeries furent leur train, et il était déjà tard quand je me suis aperçu que le temps s'était vite écoulé. Mon hôte et ses fils ont tenu à me montrer au moins une partie de l'exploitation, et après avoir pris avec re-

connaissance congé de leur aimable compagne et mère, je suis avec eux descendu dans les champs, en passant sur une terrasse de l'enceinte recélant une immense citerne où l'eau des pluies, tombant des toitures, est soigneusement emmagasinée, et traversant une admirable allée de buis, formant voûte, comme une véritable charmille et aussi haute qu'une de ces gracieuses avenues. J'ai, dans la plaine, contemplé les vastes et magnifiques luzernières dont M. Pomarel tire vanité avec toute raison. Il est impossible de trouver végétation plus belle parmi celles qui sont au-dessous de 7 à 8 ans d'âge. Un brin pris au hasard dans un tas de celles que l'on fauchait, et que l'on m'a remis, ne mesurait pas moins de 1 mètre 80 de hauteur. Ces prairies artificielles donnent un énorme rendement. Le sol, argilo-calcaire et profond, leur convient si bien que leur durée paraîtrait à coup sûr phénoménale à ceux qui ne savent pas ce que l'on peut sous ce rapport espérer de certaines terres du Périgord. On m'en a montré notamment deux parcelles qui ne comptent pas moins, l'une de 27 ans et l'autre de 28, et qui toutes deux viennent de donner une bonne première coupe. Elles faiblissent enfin et l'on s'occupe de les faire remplacer par une prairie naturelle en y répandant des graines de foin, mêlées à de la balle de blé décomposée et autres engrais végétaux de même nature. Ce procédé réussit ici d'ordinaire et est des plus économiques. Avec la luzerne, M. Pomarel cultive dans sa propriété de Monfort, divisée en trois domaines et d'une étendue d'environ soixante hectares, dont trois seulement en bois, le froment, le seigle, le maïs, surtout pour fourrage, et le tabac dont il m'a montré une importante pépinière aux plants fort beaux qui allaient être mis en place. Le tabac, dans ces terrains forts, acquiert d'énormes dimensions et ses larges feuilles couvrent tellement le sol, lorsque sa croissance est complète, qu'il est alors impossible de passer entre les lignes et d'opérer les

nettoiements nécessaires, ce qui ne permet pas d'obtenir toute la qualité désirable, quoique celle-ci soit ici fort satisfaisante néanmoins.

Cette couche de plants de tabac se trouve à la porte d'une vaste grange qu'a fait bâtir le propriétaire. La construction est disposée en deux rangs de crèches, séparées par un vaste intervalle ouvrant vis-à-vis le grand portail et au moyen duquel pénètrent les charrettes chargées. Les mangeoires sont longues, suffisamment profondes et séparées par un double treillage formant triangle à la base pour empêcher la déperdition du fourrage. Chaque animal dispose d'un espace de deux mètres de largeur. L'étable, qui en contient actuellement neuf, savoir huit bœufs et un cheval, a sept pieds de hauteur. Au-dessus est le grenier à foin, séparé du rez-de-chaussée par un plancher. Il renferme une quantité considérable de fourrage. Deux fenêtres percées au nord se ferment à volonté, assurant la ventilation au profit du bétail. Contre le bâtiment est installé un hangar pour les instruments agricoles et les chaudières à cuire les aliments pour les animaux.

Un peu au-delà le terrain devient plus léger, plus sablonneux, comme le prouve la présence d'assez nombreux châtaigniers, venant parader dans la plaine avec les noyers, ces compagnons fidèles de toutes cultures périgourdines et surtout sarladaises. Dans cette direction la luzerne a moins de durée que dans la section précédente. Les produits restent d'ailleurs les mêmes et certaines parties, où l'argilo-calcaire vient se mêler au siliceux et aux cailloux qui rendent le sol plus perméable, y sont particulièrement chères à la vigne qui, avant l'invasion de la maladie régnante, y végétait admirablement. Sur le bord du chemin, nous avons pu constater, dans une coupure faite pour élargir la voie, que ses racines y avaient plongé jusqu'à 2 mètres 50, et au-delà, de profondeur. Les pommes de terre, les betteraves

et les autres récoltes ont toujours bonne apparence. Les noyers sont de l'espèce dit de la Lande, à coque tendre et à amande très bonne pour l'huile et pour le dessert, mais peu recherchée pour le commerce d'exportation à cause de la trop grande fragité de son enveloppe.

MM. Pomarel m'ont dit adieu et je les ai remerciés, de bien bon cœur, de leur grande complaisance. J'ai continué mon chemin pendant un instant dans une plaine qui ne m'a pas offert de différence sensible avec ce que je venais de voir et où j'ai trouvé un vignoble à l'air bien portant et promettant beaucoup de fruits. Malheureusement, l'époque critique pour la conservation de ceux-ci n'est pas encore arrivée. Presque immédiatement après, la route serpente en s'élevant le long d'une gorge sauvage, mais pour aboutir, en montant toujours, sur un plateau mouvementé, couvert de pommes de terre, betteraves, luzernes, froments, seigles et noyers. La partie principale de Vitrac, chef-lieu de la commune, est tout à fait au sommet de cette surface ondulée. C'est un petit centre à rues tortueuses et assez rudes. Son église, que précède une place d'étendue restreinte, occupe une situation d'où l'on jouirait d'une vue charmante, si les regards n'étaient arrêtés par un mur qui borde l'esplanade et cache malencontreusement le paysage. Ce sanctuaire est, au-dehors, d'un aspect assez monumental. Son portail est surmonté d'une sculpture en relief, représentant deux lions, ou autres bêtes féroces, qui ont bien envie de se dévorer, ce que le Temps a fait en partie pour chacun d'eux. Le clocher, pavillon carré à la courte flèche, couvert en ardoise, possède trois belles cloches. La grande porte qui donne accès dans l'édifice est en fer ouvragé d'un bon travail. A l'intérieur, le vaisseau renferme une nef en berceau au-delà de la tribune, mais dont la partie qui domine celle-ci paraît de style gothique, ce qui prouve un remaniement du style primitif. Cette nef est

accompagnée de deux chapelles, donnant à l'ensemble la forme d'une croix latine. L'autel principal m'a paru bien, de même que ceux des ailes, dont celle de gauche renferme une belle croix en fer achetée par souscription et qui devait être érigée sur la place, mais il paraît que l'administration s'y est opposée. Les vitraux peints, à figures, ornant les fenêtres, sortent des ateliers de Gesta, de Toulouse.

A côté de l'église, un peu au-dessous, l'on voit la jolie villa de M. Montazel, avec terrasses d'où le coup-d'œil doit être splendide, et un beau parc (1). Vis-à-vis, tout à fait à la cime d'un pic boisé, de l'autre côté du vallon de la Cuze, est un charmant petit château bâti par M. Michelot et qui, de ce point, produit le meilleur effet. Le terrain paraît assez bon et assez bien travaillé tout à l'entour du village, quoique les assolements n'y soient pas très rationnels et que les instruments perfectionnés ne s'y rencontrent guère, si tant est qu'il s'y en trouve. On m'a dit que le grain y rendait en moyenne de 18 à 22 hectolitres à l'hectare.

On s'engage sur une route un peu rapide, mais bonne, et l'on arrive dans le vallon de Sarlat, ou plutôt de son ruisseau La Cuze, au bord de ce petit cours d'eau qui y fait marcher un moulin, entouré de prairies et d'arbres nombreux. On laisse en arrière le Bas-Vitrac dont j'ai parlé dans le récit de mon premier voyage au cœur du *Périgord-noir*, et où se trouve le dépôt d'étalons de M. le marquis de Maleville, au bas du *reiz* de Vitrac, à peu de distance du bac (2). Je tourne au nord et remonte la

---

(1) Au dernier concours ouvert en Sarladais par la Société départementale d'agriculture, sciences et arts, pour la tenue des propriétés, M. Montazel a obtenu pour ses prairies artificielles un diplôme d'honneur.

(2) Ce dépôt n'existe plus. De l'autre côté de la Dordogne est la propriété de Caudon, appartenant à M. de Maleville, sur laquelle je suis heureux de pouvoir donner les détails suivants :

coupure qui s'allonge d'abord comme une gorge entre des coteaux boisés, couverte de prairies naturelles avec des parcelles consacrées au seigle, et d'autres à des haricots pour l'agrément desquels on place de hautes

---

Caudon est à plus d'un kilomètre à l'est, sur la rive gauche. Le château, sur une plate-forme à 25 ou 30 mètres au-dessus de la Dordogne, est sans prétention et assez simple. Les appartements d'en bas, que l'on m'a fait visiter, sont commodes, spacieux, décorés de portraits de famille et de gravures dont quelques-unes sont des copies de tableaux de maitres. On y voit entre autres la reproduction de la toile célèbre du Titien, peignant sa fille morte sur son lit funèbre. C'est une scène profondément émouvante, même dans sa copie. Cela serre le cœur. Il y a belle salle à manger, hospitalière par son étendue et bien meublée ; remarquable cabinet de travail pour M. de Maleville, bibliothèque, salle de billard, office, le tout fort bien disposé. Au dehors, les dépendances sont vastes et bien installées ; elles comprennent entre autres une écurie pour huit chevaux et une autre un peu moindre, deux vastes remises ; sellerie, grenier à noix, chambres de domestiques bien agencées ; en un mot, rien n'y manque ; tout y est rationnellement disposé. L'eau y est amenée d'une fontaine située à l'orient, à près d'un kilomètre. Elle y égaie, par des jets, la perspective du château, arrose la pelouse située en avant, et fournit tout le contingent nécessaire au jardin potager, où j'ai vu de très beaux légumes, particulièrement des asperges paraissant bien venantes. Il y a de jolies lignes de chasselas en assez bon état et chargées de grappes. Elles ont été passées au sulfate de cuivre.

Le parc est assez grand, avec des allées nombreuses pleines d'ombre et de fraîcheur. Au sud des servitudes, et les touchant, au sortir du château, se voient un joli clapier rempli de beaux lapins et une basse-cour intelligemment distribuée, où les hôtes de bel et tentant aspect ne manquent pas. A peu de distance est un four à cuire la prune d'Agen, que l'on commence à cultiver sur l'exploitation, mais encore à titre d'essai. La production, en pruneaux secs de cette petite usine, ne dépasse pas cinq quintaux qui ne font l'objet d'aucune spéculation commerciale.

Les terres formant la réserve sont d'une étendue de 15 hectares et

rames qui donnent aux champs l'aspect d'un bois dépouillé de feuillage par le sombre hiver. Ceux qui dressent ces tuteurs espèrent bien les voir couverts avant peu de verdure et de longues et larges gousses de légumineuses

---

donnent de bons rendements en seigle, froment, plantes diverses et tabac. On y a créé des pépinières de noyers et de peupliers pour planter les endroits où les vides se font sentir. Les foins sont abondants; ils viennent de produire, m'a dit le régisseur, 450 quintaux de 50 kilos grammes. Les prairies artificielles sont peu considérables, mais satisfaisantes. J'ai noté particulièrement la vigueur d'une pièce de trèfle magnifique arrivant déjà à la seconde coupe, après en avoir donné une première exubérante. Le bétail à cornes est bon, seulement en très grande majorité presque exclusivement garonnais; il serait à désirer aussi que sa litière fût renouvelée plus souvent, de manière à ce que les animaux n'eussent pas leur robe souillée de bouse ; il paraît pourtant que dans le pays on tient à ce que leurs cuisses soient parées de cet ornement peu gracieux, parce que cela prouve, disent les paysans, que l'animal se couche souvent et par suite engraisse avec facilité, comme s'il ne dormirait pas mieux encore et plus commodément sur un paillis plus abondant, plus souvent renouvelé et où, reposant à son gré, il ruminerait et prendrait de l'embonpoint plus aisément encore sur la fosse creusée au-dessous de sa couche pour retenir les purins. On devrait aussi supprimer le marche-pied placé devant les crèches; il fatigue le bétail, obligé de se hausser et de s'allonger pour prendre sa nourriture, ce qui souvent amène la déformation des reins. Dans les dépendances de la réserve, en arrivant, se présente une vigne phylloxérée qui se meurt. Elle a cependant encore des grappes, en assez grande quantité même. On va l'arracher et la remplacer par des souches américaines greffées en cépages français. Un vignoble de ce genre est en formation, un peu plus loin, m'a-t-on dit. Faute de temps, je n'ai pu m'y rendre ; il paraît que sa base consiste en Riparias.

J'ai visité plusieurs domaines, remarquables métairies ; toutes sont pourvues d'abreuvoir, de mares, d'eaux filtrées pour l'usage des colons, de leurs familles et de leurs ouvriers. Toutes ont de belles granges, des hangars commodes et vastes, des fournils, des séchoirs à tabacs, plante qui, m'a-t-on assuré, donne moyennement 1.200 fr. à l'hectare

produisant un gros revenu. Si le temps se comporte bien, ils auront eu raison. Les collines deviennent plus rocheuses, tout en conservant des taillis de chênes, et le vallon s'évase un peu, mais sans devenir jamais large. Il est

---

Les logements des cultivateurs occupant ces colonages sont l'objet des attentions toutes particulières du propriétaire, qui tient, avec raison, au bien-être de la population laborieuse de son exploitation. Chacune des maisons de ces travailleurs possède au moins deux, souvent trois pièces, grandes et largement aérées, de sorte que les logis sont agréables, sains, commodes, et que la décence y est observée par la séparation des sexes et des ménages. Les animaux confiés aux métayers sont convenablement entretenus et nourris. Malheureusement, j'ai retrouvé partout les défauts, pour mieux dire les imperfections, tenant aux habitudes locales dans le choix des bêtes bovines. C'est un mélange de races auvergnates (salers), garonnaise, croisée limousine-garonnaise, avec quelques têtes très jolies de pure race limousine que je voudrais voir seule dans cette belle terre si bien conduite d'ailleurs, en compagnie de quelques limousins garonnais là où le sol est plus difficile à travailler. Les bœufs sont beaux, du reste, et plusieurs ont mérité des prix aux concours des environs. Le foin ne manque pas, chaque domaine en ayant engrangé pour la première coupe cette année, suivant le régisseur, autant que la réserv·. Et toujours un marche-pied qui devrait disparaître en même temps que je voudrais que les bêtes à cornes fussent toujours tenues propres et étrillées. C'est un progrès à réaliser. On y viendra du reste, j'en ai la certitude. Le progrès, en effet, ne s'arrête jamais sous l'administration éclairée, paternelle, ferme et sage de M. le marquis de Maleville. Il y a dans les colonages des juments poulinières et leurs suites. L'une de ces dernières, pouliche de 14 à 15 mois, m'a particulièrement frappé. Née dans le domaine, elle est de race anglo-arabe, charmante, et promet de devenir un sujet d'élite.

En ce moment, M. le marquis de Maleville, toujours à la recherche du mieux, toujours empressé de le réaliser, fait élever sur de vastes proportions une métairie de plus, où divers perfectionnements importants seront introduits. Ce sera, d'après les plans en cours

toujours occupé, en majeure partie, par les prairies, qui me paraissent être souvent par trop humides, défaut provenant, sans doute, de la multiplicité des moulins, aux retenues exhaussant l'eau de La Cuze, dont le lit est de

---

d'exécution, une véritable ferme modèle. Il fait aussi reconstruire à neuf, en y apportant d'utiles modifications, toutes les servitudes d'un autre colonage, situé au pied d'une colline, et dont la grange et les étables étaient écrasées et renversées peu à peu par la poussée des terres.

Partout l'on moissonnait. Le seigle, dont il y a trop à mon avis, était coupé pour la plus grande partie, et l'on allait commencer à récolter le froment. Les céréales avaient bonne apparence, bien que l'herbe n'y manquât pas, mais où n'abonde-t-elle pas cette année ? Leur rendement est d'habitude bon, et dans la première métairie que nous avons visitée on m'a assuré qu'il s'était élevé à cent sacs l'année dernière. Le travail s'effectue à la faucille, le personnel étant très nombreux. N'y aurait-il pas pourtant avantage à posséder une ou deux moissonneuses qui serviraient à tour de rôle dans chaque domaine ? On gagnerait ainsi du temps, et le temps est chose trop précieuse pour qu'on ne tâche pas de s'en procurer le plus possible, à cette époque de l'année surtout. Le seigle se bat au fléau ; pour le froment, on a recours à des machines à manège.

M. de Maleville est, et on ne peut que l'approuver, grand partisan de l'abondance des fourrages. Afin d'augmenter la quantité des siens, il a recours, avec plein succès, à l'irrigation. Une source considérable dont le déversoir alimente un moulin au pied des hauteurs, dès qu'elle sort de terre, est captée et remplit un réservoir ainsi que le bassin d'où, après chaque mouture, l'eau d'abord est envoyée dans une rigole maîtresse qui longe en avant, tout près de la Dordogne, une vaste prairie de neuf hectares et permet d'arroser au moyen de vannes et sous-rigoles. Une pompe aspirante et foulante fait monter les eaux prises dans l'étang de la même usine jusqu'à un réservoir élevé de 30 à 35 mètres, d'où 500 mètres de tuyaux en fonte les amènent, par une pente douce, à un bassin construit dans la cour de l'habitation, et, dans le parc, où elles sont utilisées pour les usages domestiques et pour l'arrosage.

plus encombré de joncs et dont le cours tortueux devrait être rectifié.

Griffoul se présente bientôt rajeuni, brillant, avec ses toitures d'ardoises et ses tourelles remontées à leur an-

---

Nous avons longé la grande prairie par un chemin ombreux se déroulant sur la lisière des collines qui bordent la plaine au sud, entièrement chargées de beaux bois, offrant des sites pittoresques, et de nombreuses masses de rochers jaillissant au milieu des fourrés en aiguilles, pyramides, blocs, murailles énormes, figurant parfois des tours, des postes avancés, d'autres fois des enceintes ou des donjons de forteresses. L'illusion est telle, que souvent il faut examiner avec attention pour s'apercevoir qu'on est en présence de jeux de la nature auxquels l'homme n'a pris aucune part. Au bout de cette avenue, où l'on s'avance sans s'en douter pour ainsi dire, sous l'influence des spectacles se succédant sans cesse, partis du château, nous sommes arrivés à un kilomètre de lui. Vis-à-vis nous apparaît un énorme rocher surmonté d'une sorte de campanile naturel, au sommet duquel on a placé une croix indiquant un édifice sacré. C'est qu'en effet le bloc, dont l'accès a été facilité par un chemin de ronde, a été creusé par le travail de l'homme qui l'a transformé en une chapelle monolithe. Ce curieux oratoire, qui peut contenir une centaine de personnes, peut-être, se compose d'une nef voûtée en berceau et d'une aile donnant sur la vallée, que laisse apercevoir une fenêtre ovale en grisaille, portant au centre l'écusson de la famille décorant aussi la porte d'entrée. De la fenêtre, la vue embrasse un paysage charmant, et l'on aperçoit de sourcilleux rochers, ceux, dit-on, qui portent le vieux manoir démantelé de Montfort. Pendant la semaine, ce sanctuaire, formé d'une seule pierre, est fermé, mais le dimanche, à la grande satisfaction du voisinage, M. le vicaire de Domme, paroisse dont dépend cet endroit éloigné du bourg d'une lieue et demie, vient y célébrer les offices religieux. C'est à la générosité de M. de Maleville, qui prend à sa charge les frais du culte en cet endroit, que cette section écartée de la commune doit cet avantage.

Je suis revenu captivé, regrettant seulement que la faucheuse et la faneuse ne fonctionnent pas encore dans ces opulents herbages.

cienne hauteur. Le vieux château, sur sa terrasse de rochers, ayant achevé sa toilette, a l'air heureux d'un gentilhomme à son aise et de bonne humeur, ce qui fait plaisir à voir. L'atelier de confection de meules placé de l'au-

---

Mais je suis persuadé qu'elles ne tarderont pas beaucoup à y faire leur apparition, comme l'ont déjà fait et le font tous les jours tant de bonnes choses, sous l'impulsion heureuse de M. de Maleville. Que ne lui doit-on pas dès à présent? On lui doit tout ce que je viens d'énumérer de bon et de bien; on lui doit aussi la construction de chemins ruraux d'une haute utilité et de l'importante voie de communication qui, s'étendant de Caudon au passage du bac de Vitrac, sur une longueur de 1.200 mètres, fait communiquer Domme avec la vallée de La Cuze, ouvrant ainsi, par la ligne la plus droite du chef-lieu de canton à Sarlat, une route carrossable des plus fréquentées, et où les voitures, charrettes et autres véhicules, remplacent avantageusement les transports lourds et difficiles à dos d'âne ou de mulet.

L'étendue de la propriété de Caudon est de 105 hectares en bois taillis chênes et châtaigners bien aménagés, et 105 autres hectares en terres labourables et prairies, comprenant deux moulins, l'un dit de Caudon, affermé 650 fr., et l'autre, de St-Front, loué 1.000 fr., une réserve de 15 hectares, un domaine travaillé par des ouvriers à gages, quatre métairies exploitées par des colons à moitié fruit, près du château, et deux autres amodiées à prix d'argent. Chacun de ces domaines est muni d'une grange pour huit bœufs, d'une écurie pour jument poulinière et ses suites, de toits à porcs, d'une étable pour les bêtes à laine, d'abris pour les animaux de basse-cour, d'un séchoir à tabac, d'une citerne d'eau filtrée pour le personnel, et d'un lac ou abreuvoir pour les animaux. Cette dernière disposition n'existe pas cependant pour deux des métairies, lesquelles sont pourvues de fontaines. J'ai déjà dit comment il est pourvu au logement des colons. Sous ce rapport important, rien n'a été négligé, nous le savons.

Il résulte de ces détails que la population animale de Caudon peut s'élever, celle de la réserve et des écuries du château comprises, à 78 grosses têtes environ, soit 64 de l'espèce bovine et 14 de l'espèce chevaline, plus de nombreux porcs et moutons, le tout représentant

tre côté du chemin, au-dessous de lui, me paraît plus considérable et occuper plus d'ouvriers que lorsque je le visitai la première fois, il y a trois ans. Cette activité n'est pas de nature à déplaire (1). Après lui, sur le bord de la

---

au moins, en tenant compte des animaux de basse-cour, l'équivalent de 99 ou 100 têtes de gros bétail pour 105 hectares de terres labourables ou prairies.

D'après une note écrite par M. le marquis de Maleville et que j'ai sous les yeux, cet entreprenant propriétaire, dévoué à une œuvre utile et humanitaire au premier chef, a dépensé, de 1840 à 1889, sur la terre de Caudon, en améliorations, savoir : pour bâtiments élevés dans six domaines ou métairies, 90.000 fr. ; en irrigations, travaux ou conduites d'eau, 18.000 fr. ; en construction de chemins, 12,000 fr. Total, 120,000 fr. Par contre, il estime que le produit de chaque hectare irrigué est aujourd'hui de 226 fr., soit, pour les neuf hectares, 2.394 fr. ; celui de chaque métairie, convenablement outillée et installée, serait de 1.500 fr., soit, pour les sept, 10.500 fr. Les deux moulins produisent 1.650 fr. Le revenu annuel, non compté celui de la réserve, monterait donc pour les prés et domaines ruraux à 14.144 fr. L'augmentation annuelle signalée serait d'un tiers environ. Ce revenu correspondant à un capital de 282.880 fr., Caudon aurait, au moyen des améliorations indiquées plus haut, gagné déjà 94.260 fr. de valeur, malgré les pertes qu'éprouve l'agriculture depuis bien des années. Avant peu, le capital acquis atteindra les dépenses effectuées, les dépassera même de beaucoup. Le plus important est fait, il ne reste que des perfectionnements de détail à réaliser, ce qui sera bientôt accompli. M. le marquis de Maleville a donné un excellent exemple, il est à désirer qu'il trouve nombre d'imitateurs le suivant dans une voie négligée malheureusement par beaucoup trop de praticiens.

C'est à juste titre que notre Société départementale d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne lui a, lors du dernier concours cultural ouvert par elle dans l'arrondissement de Sarlat, décerné l'une de ses plus hautes récompenses, la médaille d'argent des Agriculteurs de France et un diplôme d'honneur (1889).

(1) Griffoul a récemment changé de maître. Son usine a disparu.

route, la hauteur est toujours boisée et continue à montrer le roc à sa base comme presque partout jusque-là depuis le Bas-Vitrac. J'aperçois des caves creusées dans ces parois pierreuses; le vin doit y être frais et bon ! Vis-à-vis on dirait qu'on abat la montagne, tant on l'entame du haut jusqu'à la petite plaine, sur une grande longueur. Cette opération a pour but d'y pratiquer des carrières, ce qui a, pour le moment, procuré surtout une grande quantité de moëllons ; en plusieurs endroits on est parvenu à la muraille nette et lisse, ce qui permet d'espérer une extraction, peut-être fructueuse, de pierres de taille jaunes. Plus loin, on creuse des chambres dans le roc vif pour arriver au même résultat, pratique ancienne, du reste, en cet endroit, comme le prouvent nombre d'antiques ouvertures béantes. L'herbe tombe épaisse sous la faulx des ouvriers des champs dans la vallée, mais elle paraît médiocre par la cause que j'exposais tout à l'heure.

Peu à peu, sur ma gauche, en remontant la route, les hauteurs s'abaissent sensiblement. Cela s'explique, en partie du moins il est vrai, par ce fait que plusieurs lacets ont élevé le chemin ; toutefois, cette raison ne suffit pas pour faire comprendre l'importance de la différence remarquée. Il est certain que ces cimes semblent déprimées, comme écrasées. La montagne paraît s'être affaissée d'une manière sensible et s'être à l'intérieur disloquée. Ce mouvement, ancien déjà, ne s'est pas arrêté. Il continue toujours, si bien que plusieurs pentes se sont disjointes encore tout récemment et que leurs débris se sont abattus vers la route, le long de laquelle on construit des murs épais de soutènement, afin d'empêcher les rocs brisés

---

Le propriétaire actuel du manoir et de ses dépendances est M. des Hauts-Champs, colonel de cavalerie en retraite, gendre de M. le comte d'Abzac.

d'aller éprouver sur la voie publique la solidité de la charpente osseuse des passants. Quelques cultures paraissent sur les sommets et les déclivités. Elles ne sont pas d'une extrême beauté, non plus que dans la vallée où le pré naturel domine toujours. Elles consistent en seigle, un peu de froment, du maïs et des lambeaux de vignes.

En passant sous la Boëtie qu'entourent des champs de seigle parsemés de noyers en vue d'une petite pièce de froment située dans la vallée verdoyante, près du moulin bruyant et de foins amoncelés en meules odorantes, j'arrive à l'angle formé par le point où se joignent, pour entrer en ville, les deux routes venant de Vitrac et de Castelnaud. Je revois l'humble avenue de l'antique manoir, la tour décapitée située plus loin sur la gauche du chemin, au milieu d'un paysage agreste et montueux, les bâtiments qui jouent dans l'herbage au bourgeois-gentilhomme et dont plusieurs sont des moulins; une jolie garenne au sommet de la côte, bordée de beaux mûriers blancs, la voie qui m'a conduit dernièrement au chemin de traverse aboutissant à St-André. J'entends le sifflet strident de la locomotive qui passe sous mes yeux au milieu d'un nuage d'ardente fumée entraînant à sa suite des wagons, semblables à des chars funèbres, sillonnant de leurs roues rapides le hardi viaduc, et je redescends à Sarlat où jaunit la Cuze échappée aux tortures que les hommes lui font subir en récompense de ses bienfaits. Sortie de terre avec les intentions les meilleures, l'infortunée n'a pas un instant, depuis sa source, cessé de faire de son mieux pour être utile aux humains. Elle a épuisé dans ce but ses eaux et celles que lui ont confiées les fontaines de la montagne. Elle a baigné leurs prés, fait tourner les roues de leurs usines, alimenté dans la mesure de ses forces les lavoirs publics, permis de nettoyer les rues. En témoignage de reconnaissance on l'a cachée sous terre, afin de ne pas avoir sous les yeux une aussi petite

auxiliaire. On a rougi d'elle. On l'a réduite à l'état d'égout, et la voilà qui reparaît chargée d'immondices, ce dont elle est profondément triste et troublée. Allons, propriétaires, jardiniers, à son aide! Donnez-lui l'occasion de s'affranchir, en s'épandant à propos sur vos terrains, de sa douleur et de ses souillures. Engraissez votre sol de ces dernières en lui rendant la limpidité. Vous ferez une bonne action et vous y gagnerez de l'argent. Deux choses qui vont rarement ensemble.

Il est six heures du matin; déjà depuis plus de vingt minutes j'arpente à grands pas la gare de Sarlat, attendant le moment de prendre le train qui va m'emporter aux confins de l'arrondissement de Bergerac, dont je vais aujourd'hui, pour diversifier, visiter un petit coin. Enfin, la cloche se fait entendre, je m'élance dans un wagon, le signal est donné; le convoi s'ébranle, m'emportant à grande vitesse dans un pays sauvage et triste. Deux tunnels sont franchis, des tranchées continues sont dépassées, des bois, des rochers, de maigres récoltes, qui nous ont accompagnés jusqu'aux bords d'un petit ruisseau se dirigeant en hâte vers la plaine, restent derrière nous et font place à des tableaux moins maussades. Je voudrais faire l'éloge des pays que nous venons de traverser avant de nous arrêter un instant à Vézac; mais je ne l'essaierai pas. Je n'y pourrais parvenir; à l'impossible nul n'est tenu.

Nous voici dans la plaine de la Dordogne, près de Beynac, en face de Feyrac, non loin de Castelnaud, qui donne son nom à la seconde station. La vallée que bordent des coteaux rocheux et boisés à droite, plus ombragés à gauche, est assez large et jolie. Son aspect devient plus varié; de nombreux villages se suspendent pittoresquement sur les pentes aux tons divers; il y a moins de seigle que précédemment, mais les prés sont maigres et le fumier manque évidemment. La contrée gagnerait beau-

coup à être, en général, mieux cultivée. Nous ne nous arrêtons guère à Bezenac et Saint-Vincent, et continuons presque aussitôt notre course dans le plat pays. Au pied des hauteurs que nous cotoyons se montrent d'assez nombreuses plantations d'arbres fruitiers en certains endroits. Nous remarquons des vignes, des noyers partout épars dans les champs, des prairies naturelles laissant toujours à désirer, des lambeaux de prairies artificielles, et sommes en un clin d'œil à Saint-Cyprien. La vaste étendue de plaine qui se développe autour de cette ville est renommée pour sa fertilité. Nous passons la rivière que déjà nous avons franchie deux fois depuis le départ, rencontrons de fortes tranchées que nous remplissons de bruit et d'une fumée noire. Puis le train s'arrête et je descends à la gare de Siorac-de-Belvès.

M. de Laverrie de Vivans était venu m'y prendre avec sa voiture. Un instant après, nous cheminions ensemble sur la rive gauche du premier des cours d'eau de notre département, en longeant des coteaux bien boisés et laissant sur notre droite l'étang du Bout, ou Boux. Le premier de ces noms lui aurait été donné parce qu'il est placé tout à l'extrémité de la commune de Siorac. Il est long et étroit, souvent très profond, situé sur l'ancien parcours de la Dordogne, dans les eaux de laquelle les siennes, provenant de grosses sources sourdant dans son lit même, se déchargent par un petit canal. Au-dessus de lui, tout-à-fait à la cime d'une hauteur, se dresse la vieille tour ébréchée de Castel-Réal, autrefois poste imperfant. La tradition populaire locale veut qu'elle ait fait partie d'une ville dont les crimes ayant attiré la colère de Dieu, lui valurent, en punition de ses fautes, aussi graves que multipliées, d'être précipitée dans le lac, ne laissant derrière elle, en témoignage de son existence passée, que cette tour, débris pittoresque. Souvent on entendrait, du sein de l'abîme, le son

funèbre des cloches de la cité maudite, implorant miséricorde. Ce bruit que l'on perçoit en effet, souvent d'une manière très distincte, est simplement celui de l'écho reproduisant le carillon des églises voisines lorsque le vent le porte de ce côté.

Une autre version prétend qu'un jour, par une chaleur étouffante, un vieillard accablé de lassitude et mourant de faim, gravit la colline où s'élevait alors, d'après elle, la ville florissante de Siorac, dont l'église, qui possédait deux cloches, l'une lourde au ton grave, l'autre plus légère au son argentin, était toujours pleine, aux jours de fête, d'habitants de la cité, recueillis et attentifs. Le mendiant pourtant ne trouva chez aucun d'eux, chose qui n'est guère admissible, au milieu d'une population religieuse, gîte ou secours. Il se rendit à la tour qui était un moulin à vent (?) et y présenta sa requête. Il fut bien reçu, mais comme le vent ne soufflait plus depuis plusieurs jours, on ne put lui promettre que l'hospitalité, le meunier et sa famille n'ayant plus pour eux-mêmes, fait des plus surprenants, ni farine ni pain. Voyant cela, le voyageur leur ordonna de charger les meules, malgré le calme qui régnait toujours, à ce point qu'il n'y avait pas même apparence de bise. On obéit ; le vent se leva, les meules tournèrent, le mécanisme se mit en mouvement, on eut farine en abondance et l'on se mit à cuire du pain. (Il eût été plus naturel qu'ont fit vite des galettes sous la cendre ; c'est l'idée qui aurait dû venir de suite aux affamés). Alors le vieillard annonça à la famille que Siorac s'étant montré inhospitalier allait être puni, mais en même temps il fit défense à tous de s'enquérir de ce qui se passerait et cela sous les peines les plus sévères. Bientôt, en effet, un orage terrible éclata, suivi de tremblements de terre. La meunière, qui avait reçu le mendiant avec empressement et l'avait hébergé, ne put retenir un mouvement de curio-

sité, mit la tête à la fenêtre, et..... à l'instant, cette tête, séparée du corps, roula sur les rochers en versant de grosses larmes. Les enfants se jetèrent à genoux, supplièrent l'hôte qui fit signe à la tête de revenir, ce qu'elle fit en se replaçant sur les épaules de la malheureuse. Cependant, la tempête s'accrut, la colline tressaillit, un tourbillon de feu remplit l'air. Siorac n'était plus. Il avait glissé tout entier au fond du lac. De la tour qui avait abrité le pèlerin il ne restait plus que deux murs noircis ; il semble pourtant qu'elle méritait un meilleur sort ; et que devint la famille qui s'y trouvait et avait abrité le passager ? Elle avait sans doute disparu, enveloppée dans le sort commun, ce qui n'est pas fait pour beaucoup encourager à la charité.

Décidément, le rapsode, ou les rapsodes, auquel, ou auxquels, cette dernière narration est due, n'étaient pas très forts en logique, et leur récit, fait évidemment de pièces et de morceaux, maladroitement cousus les uns aux autres, ne brille guère par l'ordonnance et la composition. La fin de ce bizarre fabliau vaut mieux que la légende de la destruction supposée par ces narrateurs inexpérimentés. D'après elle, Siorac avait été rebâti dans la plaine depuis longtemps, là où nous le voyons encore aujourd'hui.

Deux pêcheurs du Coux ayant jeté leurs filets dans le Bout (ainsi s'appelle, et non Paracol, la lagune dans le pays), en ramenèrent une grosse cloche dont le poids rompit leurs rêts et qui coula de nouveau. Plus tard, d'un autre coup de tramail, ils amenèrent à bord une autre cloche plus petite et au son brillant et argentin, dont ils firent don à l'église de leur paroisse.

On devine que ces deux cloches, d'après la tradition, étaient celles du vieux Siorac. Ces deux cloches se chérissent en conséquence, et quand la petite se met en branle, la grosse, du fond de l'abîme, lui répond par un murmure

pareil à une prière. Ceux qui entendent ce dialogue de sœur à sœur se réjouissent lorsqu'il s'élève. En effet, il annonce, toujours d'après la croyance populaire, un événement heureux à celui qui le perçoit

Je souhaite à mes lecteurs et à moi d'avoir souvent cet avantage.

Le Boux a eu son nom transformé par d'érudits géographes en celui de Paracol, parfaitement inconnu dans l'endroit, et ces savants ont fait de cet étang une description fantaisiste. C'est tout simplement, comme je l'ai dit plus haut, un relai de la Dordogne, et sans le conte que je viens de raconter touchant la destruction de Castel-Réal, il ne mériterait aucune notoriété. Beaucoup d'autres aussi remarquables, beaucoup plus même qu'il ne l'est par lui-même, ne sont pas, à juste titre, l'objet de la moindre mention.

Nous tournons dans une petite vallée arrosée par un ruisseau qui prend sa source près de la forêt de la Bessède et dont le principal affluent provient d'une fontaine appelée Roumieu, ou des Pélerins, sur les bords de laquelle on voyait autrefois une chapelle maintenant ruinée. Cette source avait la réputation d'être privilégiée pour la guérison des yeux malades. Sur notre droite un château moderne, avec long corps de logis et grosse tour, occupe une position élevée. Celui qui le fit construire l'a bâti sur voûtes afin, disait-il, de le rendre moins accessible aux incendies. Après avoir écouté les avis des uns et des autres pendant l'édification de son logis, il vit l'orientation de celui-ci critiquée par tous ses voisins. D'après chacun d'eux on aurait dû lui donner une assiette différente, naturellement en faveur de celui qui parlait. Le maître du lieu, ne sachant plus auquel entendre, et fatigué de ces critiques, y coupa court en annonçant qu'ayant le dessein de faire élever une autre habitation, il la ferait placer sur

un pivot, afin qu'elle pût tourner au gré de tous. Cette originale saillie mit les rieurs de son parti, mais l'eût-il exécutée qu'il n'aurait pu contenter tout le monde. Eh ! qui le pourra jamais ?

Urval, chef-lieu de commune, est un petit village à l'entrée duquel on achève en ce moment une construction, somptueuse pour la localité, et qui doit renfermer à la fois la mairie et l'école municipale. Il me semble que l'on dépense là beaucoup trop d'argent en pure perte. Tout auprès de ce palais, au luxe peu rationnel en pareil endroit, Madame la marquise de Commarque a fait, de ses deniers, bâtir une jolie maison, saine et commode, dont elle est restée propriétaire et où, par ses soins, des religieuses distribuent aux enfants une éducation solide et pratique. L'église est un vieux donjon qui jadis, dit-on, appartenait à un ordre chevaleresque. Son premier étage, qui servait autrefois de défense, a été démoli en partie au-dessus de l'abside actuelle, au fond de laquelle il se relève en mur simple jusqu'à sa primitive hauteur. Le reste de cet étage supérieur, conservé et couvert, sert de clocher au petit temple qui se développe en nef voûtée en berceau, avec une chapelle dédiée à saint Joseph et à la sainte Vierge et éclairée de deux fenêtres ornées l'une et l'autre de verrières représentant chacune un des deux éminents patrons de l'édicule. L'intérieur est propre et bien tenu. Près de l'entrée du bourg, un magnifique Christ a été placé par les soins de ses généreux donateurs, M. et Mme de Commarque. Il produit un très bel effet.

En quittant Urval, nous avons repris le chemin de la plaine de la Dordogne, où nous avons trouvé de belles récoltes. Il y a de grandes prairies que M. de Commarque, leur possesseur, fait exploiter au moyen de la faucheuse. Sur le bord de la route que nous parcourons jaillit une fontaine que l'on dit être intermittente et qui bouillonne

avec force. C'est l'exutoire probable d'un petit vallon, situé non loin d'elle, et où doivent se rassembler sous terre les eaux venant des collines qui l'enserrent. Elle règle naturellement son débit sur l'abondance du contingent qu'elle reçoit, frémit ou non, monte ou baisse en conséquence. La rivière, en cet endroit, tend à changer son cours, en délaissant de plus en plus le terrain qu'elle baigne à gauche, pour se dédommager à droite, et aux dépens des îles qui se sont formées dans son cours. On calcule qu'elle aura avant peu laissé près de 40 hectares à découvert dans la direction qu'elle abandonne.

C'est ici que, à la suite de l'ouverture récente de la ligne du chemin de fer du Buisson à Sarlat, eut lieu, le 13 août 1882, un terrible évènement qui a laissé dans la contrée de cruels souvenirs. M. X..., chef de gare à Siorac-de-Belvès, excellent employé, reconnu capable de remplir un emploi bien supérieur à celui qu'il occupait, avait été nommé chef de l'importante station de Juvisy, non loin de Paris. Il était rentré la veille pour faire son déménagement et rendre son service à onze heures du matin. Vers huit heures, les trains se succédaient très rapidement. Par suite d'un malentendu, l'un d'eux, venant d'Agen, partit avant l'arrivée de celui qui devait le croiser à Siorac ; les deux convois se rencontrèrent et se jetèrent l'un sur l'autre, avant que les conducteurs eussent pu modérer leur vitesse. Le choc fut épouvantable. Les locomotives furent brisées, ainsi que les tenders et une ou deux voitures. Un des serre-freins, lancé en l'air, retomba mort sur la voie ; un mécanicien, natif de Siorac, fut tué net. Quant à celui qui avait donné le signal sans attendre l'ordre règlementaire, il fut héroïque. Voyant la catastrophe sans possibilité d'être évitée, il voulut au moins mourir seul, saisit à bras-le-corps un ou deux de ses employés avant le choc, les jeta sur le talus, où ils ne se firent que de

légères blessures, et reçut presque à l'instant le coup fatal, expiant ainsi, par un trait sublime, sa faute malheureuse. Plusieurs voyageurs furent gravement contusionnés, mais aucun d'une manière sérieuse heureusement; il fallut toute une journée pour déblayer, sous une pluie torrentielle, l'unique voie, qui devrait bien être changée en voie double, et la circulation fut interrompue forcément pendant vingt-quatre heures.

Le chef de gare, responsable de l'accident, quoiqu'il n'y fût en réalité pour rien, mais qui, dans la préoccupation naturelle d'esprit où il se trouvait, avait négligé de surveiller assez les agissements de son subordonné, fut traduit devant les tribunaux, qui, vu les circonstances et son désespoir, ne l'ont condamné qu'à 300 fr. d'amende. Il a cessé de faire partie du personnel de la Compagnie. L'on vient, assure-t-on, d'établir des timbres électriques qui sonneront aux maisonnettes des garde-barrières ou des surveillants toutes les fois qu'un train sera sur la voie. C'est bien, mais il serait plus sage encore et plus utile de poser une seconde ligne de rails entre le Buisson et Siorac, afin que les trains montants et descendants ne puissent plus s'écraser sur cette ligne aujourd'hui si fréquentée (1).

La petite vallée qui conduit à Paleyrac est mamelonnée, bien cultivée, mais pourquoi les froments y sont-ils semés sur billons ? Nous voyons de jolies luzernières, de beaux champs de tabac, de magnifiques topinambours. Le chef-lieu de la commune n'est pas un centre important; on y distingue la maison commode de M. Gouzot et un couvent-pensionnat fruit de la générosité de son frère, chanoine-archiprêtre de l'église cathédrale de Saint-Front,

---

(1) C'est fait maintenant (1889).

de Périgueux (1). L'église, voûtée en berceau, a deux chapelles latérales. Une petite flèche l'annonce à quelque distance. Du village, on jouit d'une vue très étendue sur la plaine de la Dordogne et les coteaux qui la bordent. Les noyers sont fort nombreux tout à l'entour.

Nous rentrons dans le plat pays en nous dirigeant vers le Buisson. Les produits sont beaux et réjouissent le cœur. A Belle-Rive, nouvelle villa gracieuse appartenant à M. G. de Laurière; nous trouvons de grandes plantations d'arbres fruitiers, notamment de pruniers d'Agen, des pommes de terre bien venues, du froment; pourquoi toujours du seigle? des tabacs.

En arrière est le Vieux-Cabans avec son ancienne église. Nous contournons une tour, qui donne son nom au vieux château qui la touche et qui fut la propriété de M. de Carsalade, écrivain, publiciste et agriculteur distingué. Sa veuve, maintenant aussi disparue, a longtemps avec succès dirigé d'importantes éducations de vers à soie. De beaux mûriers blancs se montrent encore aux environs.

Nous traversons le Buisson, autour de la gare duquel se porte le nouveau Cabans et dont la station du chemin de fer est en pleine reconstruction. On l'agrandit et on la change de place. Ce n'était pas la peine d'y avoir établi, pas plus tard qu'il y a deux ans, des annexes qu'il faut détruire maintenant. L'agglomération, à laquelle ce point d'arrêt des convois donne naissance, s'accroît chaque jour, et l'on y a élevé pour le culte, en plein champ, une église qui ne tardera pas à être environnée d'habitations. Elle est grande, paraît bien bâtie, et munie de verrières. Nous n'avons pu, du reste, pénétrer dans l'intérieur, parce

---

(1) Appelé depuis à l'évêché de Gap, il a été récemment nommé archevêque d'Auch.

qu'elle était soigneusement fermée. Au-dessus du portail, on doit placer un clocher, mais la plate-forme d'où il lui faudra partir est si peu large qu'il ne pourra fatalement avoir qu'une hauteur et des proportions trop restreintes. Cabans est une grande commune qui possède 1.209 habitants, sur 1.546 hectares superficiels, soit environ 80 au kilomètre carré. On y trouve un bureau de recettes de la poste aux lettres. Comme Paleyrac et Urval, elle est située dans l'arrondissement de Bergerac et dépend du canton de Cadouin, dont nous prenons immédiatement le chemin.

Celui-ci ne tarde pas à se hisser, nous faisant traverser en longs détours un pays montueux, agreste, sauvage, mais où se trouvent en arrière de beaux bois et de beaux prés coderes. Puis vient une interminable descente, rapide, malgré des courbes nombreuses, bordée de taillis, de vignes malades, de champs travaillés et de prairies naturelles assez fournies, qui s'étendent du milieu de la côte jusque au sein du bas-fond, où coule un petit ruisselet. C'est là, dans un cirque immédiatement environné de hautes collines, sauf sur un seul point où le vallon, étroit défilé venu du sud-est, se retourne et se prolonge vers le nord-ouest, qu'apparaît Cadouin, concentré, comme à peu près ramassé autour de sa majestueuse abbaye, à laquelle il doit tout, naissance, réputation, concours d'étrangers et importance administrative. De rares petites rues longeant des chemins publics, enserrés par des maisons dont quelques-unes de bonne apparence ; des auberges ou cafés, un ou deux hôtels aux abords ornés de fleurs, une petite place, deux halles exiguës, composent ce centre enclos de montagnes et où pour toute vue on a le Ciel d'où viennent tous les biens et sans lequel ce territoire ne serait qu'un désert ; tandis que, malgré sa faible population, 716 âmes seulement (48, approximativement, au kilomètre carré), pour

la plupart enfermées dans le bourg ; il est chef-lieu de canton, quoique dépassé, sous ce rapport, par Cabans et Molières, possède un curé-doyen, une brigade de gendarmerie, un bureau de recettes des postes, un percepteur, un huissier, deux médecins (1), un notaire et même un banquier ! C'est qu'il est un des points les plus importants des pèlerinages catholiques et cela depuis des siècles. Dans son enceinte, en effet repose et est vénéré le saint Suaire, qui recouvrit, avec le bandeau qui l'accompagne, la tête et le haut du corps divin de N. S dans son tombeau sur le Calvaire.

Cette insigne relique, dont l'authenticité est attestée par les plus anciennes traditions, par les bulles de quatorze papes, par les décrets de nombreux évêques, entre autres du célèbre Mgr de Lingendes, évêque de Sarlat, au siècle dernier, qui la fit déployer devant lui, prit connaissance avec soin de tous les documents écrits que possédaient les religieux à son sujet, fit en un mot une investigation complète et scrupuleuse la concernant, a traversé plus de 1.800 ans au milieu des circonstances les plus imprévues, les plus graves, et est toujours revenue intacte à Cadouin. J'emprunte son histoire, au livre publié par Mlle Beauregard, fille de l'honorable et ancien président du tribunal de Bergerac, sous le titre de *Guide du Pèlerin du Saint-Suaire à Cadouin*. L'ouvrage, naturellement ascétique, renferme en substance tout ce qu'ont écrit à ce sujet des hommes d'étude, de savoir et de talent, tels que le vénérable savant vicomte de Gourgues, dont le nom en archéologie fait autorité ; le R. P. Carles, M. Martial Delpit, l'illustre comte de Montalembert et plusieurs autres ; il abonde en

---

(1) On y bâtit actuellement (1887) une pharmacie auprès de l'église.

faits et documents instructifs et intéressants. J'y puiserai souvent, quoique en abrégeant fort, n'écrivant pas ici dans le même but que l'auteur, qui vise surtout à célébrer la dévotion au Saint-Suaire et devant me contenter d'un exposé général historique. Voici donc d'abord ce que rapporte la tradition sur la manière dont le vénéré tissu est venu jusqu'à nous et sur ce qui lui est arrivé depuis jusqu'à nos jours. Adhémar de Monteil, évêque du Puy, légat du Saint-Siège, lors de la première croisade, recouvra le Saint-Suaire à Antioche, en 1098, après la prise de cette ville, où on l'avait transporté avec beaucoup d'autres trésors religieux, pour le soustraire aux profanations des Musulmans, maîtres de Jérusalem. Le prélat avait, avec la relique, retrouvé son histoire qui l'accompagna toujours. Il mourut en Orient, après avoir confié son précieux dépôt à un ecclésiastique de son église, qui devait le déposer entre les mains du chapitre du Puy. Ce prêtre mourut sur le navire qui le rapportait et laissa le Suaire à un de ses collègues périgourdin qui avait fait partie de la suite d'Adhémar du Monteil. Ce prêtre remit fidèlement la relique aux chanoines du Puy, mais ceux-ci, pensant qu'on voulait les prendre pour dupes, n'acceptèrent pas. Alors, le dépositaire retourna dans son diocèse et confia le Saint-Suaire à une église dont il avait la charge, auprès de Cadouin. Cette église, que l'on croit avoir été celle de Brunet, hameau dépendant de Cussac, brûla tout entière peu après, mais la relique fut sauvée. Les religieux de Cadouin accoururent, l'enlevèrent respectueusement et l'emportèrent dans leur monastère. Ceci se passait en 1117. Le prêtre vint se fixer à Cadouin, y finit ses jours et fut enterré près du Saint-Suaire. L'abbaye de Cadouin avait été fondée récemment par le bienheureux Robert d'Arbrissel, à qui le double monastère de Fontevrault devait son existence. En 1115, Cadouin fut uni à Citeaux

par Gérand de Salles. En moins de vingt ans, son abbaye, qui recevait, au témoignage du pape Innocent III, de continuels accroissements, fonda sept autres maisons qu'on appela ses filles. Un moment même elle devint chef d'un ordre dénommé l'Institut des Caduniens, mais elle ne tarda pas à rentrer dans l'union des Cisterciens. Dès lors (1200 environ) elle avait créé un hôpital dont une ancienne place a conservé la mémoire.

Saint Bernard visita Cadouin. Son souvenir est toujours vivant dans le pays ; il y existe un endroit nommé la Vigne de Saint-Bernard parce qu'il y prêcha, croit-on, l'église n'étant pas assez grande pour contenir les foules accourues pour l'entendre. Le temple avait été commencé en 1118 ; il fut consacré le 2 octobre 1154. Cependant, les chefs de la chrétienté, les prélats et les populations ne cessaient d'honorer la relique et de la combler de témoignages de respect. Plusieurs rois vinrent d'Angleterre et d'Aragon. Un pape et un roi de France en firent autant. En 1269, saint Louis, accompagné de sa famille et des grands du royaume, vint se prosterner devant elle, et fit de riches présents au monastère. Le saint Suaire fut transporté à Paris pendant la démence de Charles VI. Il séjourna quelque temps à Poitiers. Louis XI voulut le vénérer. On le lui apporta, puis il revint à Cadouin.

A la suite de la visite qu'il en avait reçue, le monarque accorda de nouveaux privilèges et fit des présents importants à l'abbaye. Le titre de cette donation, écrit sur parchemin, est encore dans les archives de Cadouin, il est scellé de trois sceaux de cire verte. On y voit la signature du prince : Loys. Eléonore d'Aquitaine, épouse de Louis-le-Jeune, avait fait un voyage à Cadouin et aida à bâtir l'église dont elle est regardée comme la fondatrice. Marie d'Anjou, épouse de Charles VII ; Anne de Bretagne et une reine d'Aragon, venues en pèlerinage, firent des

offrandes importantes. Le peuple arrivait en foule non seulement de France, mais d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, et en si grand nombre qu'il fallut bâtir plus de soixante maisons pour les étrangers. Pendant plus de quatre siècles, l'affluence ne cessa pas. Les moines employaient leur temps, non seulement à la prière, mais à l'étude, et les archives contiennent encore plusieurs manuscrits précieux.

Pendant la guerre de Cent-ans, les Anglais, catholiques alors, et puissants en Guienne, formèrent le projet de s'emparer du saint Suaire et de l'envoyer dans leur pays. Averti de es dessein, Bertrand de Molins, abbé de Cadouin, n'hésita pas à l'enlever nuitamment et à le porter à Toulouse en 1392. Il y fut solennellement reçu, respectueusement gardé, et les Toulousains obtinrent même de le conserver à perpétuité par résolution du chapitre général de l'ordre de Citeaux. Cela n'empêcha pas que deux fois il fut dérobé pour être transféré dans d'autres villes, mais il fut chaque fois repris et réinstallé dans l'église qui avait été désignée pour avoir l'honneur de l'abriter dans la capitale du Languedoc. En attendant, Cadouin et son abbaye dépérissaient. Mais en 1456, quatre moines de Cadouin s'emparèrent du précieux linceul et le rapportèrent à son monastère en Périgord. Les Toulousains réclamèrent. L'abbé de Cadouin et les religieux se défendirent avec énergie. Le roi Charles VII ordonna qu'en attendant toute décision définitive, la relique resterait là où elle était. Cependant, comme on craignait quelque coup de main des Toulousains, on la cacha provisoirement à l'abbaye d'Obazine, dans le Bas-Limousin. Elle en revint en 1464, après sept ans d'absence, mais non sans difficulté. Les Toulousains élevèrent de nouveau la voix. Cadouin eut enfin gain de cause en 1468. C'est à la suite de ce procès que Louis XI se fit apporter le saint Suaire et, pour

honorer ce reste visible de la Passion, il transféra à l'abbaye tous droits de justice et de seigneurie sur plusieurs villes, acheta pour elle, en 1492, la terre de Badefols, et, sur la sollicitation des religieux, accorda par lettre patente, à Cadouin, deux foires annuelles, se tenant le 17 janvier et le 10 août, plus un marché le jeudi de chaque semaine. Cadouin revit dans Pierre de Gaing, le plus illustre de ses abbés, des jours de gloire, qui dépassèrent la splendeur de ses premiers âges, et le cloître roman fit place à la merveilleuse décoration qui a subsisté jusqu'à la fin du dernier siècle et dont on admire encore les restes magnifiques.

A l'époque suivante, l'abbaye de Cadouin, comme à peu près toutes les autres, fut mise en *commande*, ce dont, comme les autres également, elle se trouva fort mal. Vinrent ensuite les guerres civiles et religieuses du XVIe siècle et avec elles l'interruption des cérémonies du culte, la cessation des pèlerinages, la fuite des moines, les incendies et les massacres. Afin de mettre le saint Suaire à l'abri, on la transporta, secrètement sans doute, au château de Montferrand, où il resta six à sept ans. On avait projeté d'abattre l'église abbatiale, mais, par bonheur, elle fut comprise dans le lot d'un chef huguenot dont les ancêtres avaient eu la précieuse relique en grande vénération. Il employa son autorité en faveur du monastère et ces imposants édifices furent sauvés. Le relâchement s'introduisit ensuite dans la vie monastique et Cadouin fut un instant oublié. Mais Louis d'Arodes, prieur régulier de Fonguilhem, en Bazadais, prit en main les rênes de l'administration, vers 1660, et dompta l'indiscipline. Il mourut six ans après. Son successeur, Pierre Mary, rétablit magnifiquement l'église et les bâtiments conventuels. Il gouverna trente ans avec ferveur et succès, et l'ancienne prospérité reparut. Avec ces deux hommes d'action et de

vertu, le bienheureux Alain de Solminihac, paraît avoir exercé une influence heureuse sur la réformation des abus dans l'abbaye.

Vers 1643, monseigneur de Lingendes, évêque de Sarlat depuis peu de mois, vint à Cadouin. C'était un homme de grande science, attaché profondément à ses devoirs et jouissant d'une véritable célébrité parmi ses contemporains. Prédicateur ordinaire du Roi, c'est lui qui prononça les oraisons funèbres de Louis XIII et de Victor-Amédée, duc de Savoie. Il passa plusieurs jours à instruire le peuple, puis procéda, avec l'aide de docteurs en théologie, à l'examen minutieux des bulles, lettres patentes, registres, titres et documents, relatifs à l'abbaye et au saint Suaire. Ces pièces étaient en très grand nombre ; il s'y trouvait notamment un manuscrit, commencé en 1200 et continué jusqu'en 1500, ou environ, où étaient consignées les grâces miraculeuses attribuées au saint Suaire. Celui-ci fut apporté, examiné, reconnu par tous, évidemment teint de sang, de sueur, et de sang et sueur mêlés. Le prélat, convaincu, fit, avant de quitter Cadouin, deux discours admirables pour louer et exalter la sainte relique. Puis, il dressa procès verbal d'authenticité. L'original de cette pièce, écrite sur parchemin, existe encore à l'abbaye.

Les pèlerinages reprirent avec l'antique empressement. En 1651, les pénitents bleus de Saint-Jérôme, de Sarlat, en organisèrent un, dont la *Gazette de France* du temps publia le récit, qui est ainsi parvenu jusqu'à nous. Toute la contrée s'y associa. Tous les membres du présidial, les notables de la ville et les personnes les plus distinguées du pays, se joignirent au peuple et aux pénitents.

On franchit ensemble, à pied, une distance de plus de quarante kilomètres. Les pèlerins furent reçus solennelle-

ment; il y eut grande fête religieuse, puis les pénitents offrirent, par l'intermédiaire de leur syndic, un tableau représentant le saint Suaire, et qui se vit dans le sanctuaire de l'église jusqu'à la Révolution.

Les pèlerins, avant de se retirer, déposèrent, sur l'autel de la relique, une prière dont le texte entier a été conservé. Le concours des fidèles ne s'arrêta plus jusqu'au moment de la grande tourmente sociale de la fin du siècle passé.

A cette époque, les biens de l'abbaye furent vendus. Bientôt après, en 1792, le monastère fut envahi. Le prieur Dom Pierre Bolet de La Caze fut massacré, l'église fut pillée, de même que le trésor. Beaucoup de reliques disparurent, la bibliothèque fut mise à sac et les archives furent brûlées en place publique ! ce qu'on ne saurait trop déplorer au point de vue de la science. Agir ainsi, est toujours condamnable et préjudiciable à l'intérêt public. Que de précieux autographes, d'importants documents ont disparu de cette manière à tout jamais, dans un moment de fureur insensée !

A Chancelade, par exemple, auprès de Périgueux, toutes les pièces relatives à l'histoire du Périgord, qu'avait rassemblées Lagrange-Chancel, celles qu'avaient, avec des recherches et des travaux inouïs, recueilli les religieux auxquels il avait, avec ses travaux, légué l'accomplissement de sa tâche, le fruit de labeurs continus, poursuivis persévéramment pendant plus de cinquante ans, a été anéanti par une tourbe ignorante, qui en a fait un feu de joie, dont la *lumière* a *éclairé* les environs à deux lieues à la ronde. Lumière triste, condamnable et ténébreuse !

Quand donc, en France, raisonnera-t-on ses actes suivant les règles du bon sens, au lieu de suivre sans réflexion un emportement fatal souvent ?

Cette fois encore, le saint Suaire devait échapper à la destruction. Voyant arriver celle-ci, M. Bureau, maire de Cadouin, avait, dans un but de préservation, acheté l'abbaye. Il parvint à sauver la grande relique à laquelle la localité devait sa célébrité. Il la cacha soigneusement de concert avec son gendre, et, lorsque le culte fut rétabli, il donna à la commune l'église abbatiale qui lui devait sa conservation. Les ostensions reprirent leurs cours le 8 septembre 1797, lorsque les temples furent rouverts, et ce jour-là il y eut concours immense. Mais l'église était dépouillée, pauvre, et le cloître, devenu propriété privée, servait aux plus vils usages. M. de Montalembert, lorsqu'il alla le visiter, trouva cet admirable spécimen de l'art architectural, habité par un troupeau de porcs ! Les cris d'indignation du célèbre publiciste furent entendus, et, en 1840, M. Romieu, préfet de la Dordogne, racheta le cloître au nom du département. Une plaque de marbre que l'on y voit, placée dans une des travées, rappelle ce fait heureux.

Mgr de Lostanges, Mgr Gousset et Mgr Georges, d'active mémoire, eurent à cœur de relever les pèlerinages antiques ; mais les affaires pressantes, multipliées, accablantes dont ils étaient chargés, ne leur permirent pas de donner suite à leur désir en ce point. Leur successeur, Mgr Baudry, qui ne fit que passer sur le siège de Périgueux, marqué déjà au front du doigt de la mort, avait projeté de procurer au saint Suaire une riche et nouvelle châsse, qu'il avait l'intention d'inaugurer par une grande fête, devant donner le signal de la reprise solennelle des anciennes ostentions. Mais cette satisfaction ne devait pas lui être accordée, elle était réservée à celui qui allait le remplacer dans l'antique cathédrale de Saint-Front, Mgr Dabert, évêque actuel du diocèse. Ce prélat, après avoir, le 29 juin 1866, publié une lettre pastorale pour annoncer

la cérémonie, se transporta, dans les premiers jours de septembre à Cadouin. Le 5, ce chef-lieu de canton était l'objet d'une invasion pacifique; plus de 6,000 personnes y étaient accourues. On campait en plein air, dans les prés et sous les rochers. Deux cent cinquante prêtres faisaient escorte à Mgr Guibert, alors archevêque de Tours, et maintenant de Paris (1), à l'évêque de Limoges et à celui de Périgueux. Toutes les corporations religieuses, tous les ordres monastiques avaient des représentants. La fête, dont M. Martial Delpit a écrit la relation avec talent, fut grandiose, la procession éclatante, au milieu du bourg pavoisé, et suivie d'un cortège immense. A partir de ce jour, la chaine de gloire de Cadouin, un instant rompue, fut renouée.

J'ai cru devoir entrer dans tous ses détails pour prouver de quelle importance avaient été pour Cadouin et le pays le monastère et le dépôt religieux qu'il renfermait et renferme encore. Il est utile de faire connaître à tous, autant qu'on le peut, les traditions et l'histoire de son pays, et il m'a semblé que, m'occupant du Périgord et des contrées voisines, je ne pouvais me dispenser de consacrer quel-

---

(1) Devenu depuis cardinal. C'est lui qui a fait commencer et longtemps poursuivre, sur la colline Montmartre, au milieu de la capitale de France, la construction déjà célèbre de la basilique du Sacré-Cœur, que M. Abadie, architecte, a élevé, après concours, en s'inspirant, à peu de détails près, de notre magnifique cathédrale de Perigueux, dont il poursuivait et dirigeait alors la restauration. C'est donc comme un second Saint-Front de Périgueux qui va dominer Paris. Le cardinal Guibert, à présent décédé, a eu pour successeur sur le siège archiépiscopal qu'il a illustré par ses vertus, son coadjuteur Mgr Richard, qui va bientôt pouvoir inaugurer le temple majestueux, naturellement plus riche, mais non plus beau que le nôtre, dont il est la copie modifiée par une coupole plus grande et plus haute au centre que ne l'est celle du milieu de la basilique périgourdine.

ques pages à des institutions et à un pèlerinage qui ont tenu tant de place dans cette région et lui ont valu longtemps un renom religieux, on peut le dire, universel.

J'ai pensé qu'il était bon d'apprendre ces faits à ceux de nos compatriotes qui ne les connaissaient pas, parmi ceux qui me font l'honneur de lire mon travail. J'espère qu'ils m'excuseront d'avoir introduit cette digression dans mon œuvre. J'espère aussi que les monuments de Cadouin seront respectés à l'avenir. Ce n'est pas une nation comme la nôtre, dont les savants, et le peuple lui-même, s'indignent avec tant de raison contre la barbarie turque renversant les édifices de la Grèce, qui scrute et respecte les vieux sanctuaires d'Apollon, de Jupiter et même du bœuf Apis, les restes des constructions romaines, druidiques et mégalithiques, ne dédaignant pas d'abriter dans ses musées de petits couteaux de pierre taillée, sous prétexte qu'ils sont préhistoriques, qu'il convient de démolir, ou laisser tomber, les chefs-d'œuvre élevés par nos pères à la religion qu'ils professaient et qui est encore celle de la majorité de nos concitoyens. Ces monuments sont bien déchus de leur antique splendeur, il est vrai, mais, tels qu'ils sont, respectons-les, conservons-les avec un soin jaloux.

Nous avons, M. de Laverrie et moi, visité à deux reprises dans la journée ces restes vénérables dont voici brièvement l'état actuel. Le couvent, précédé d'une porte qui jadis en limitait probablement l'enceinte, était situé dans la châtellenie de Bigarroque, dont étaient seigneurs les archevêques de Bordeaux. Ceux-ci, bienfaiteurs de l'abbaye, avaient exigé que l'image de saint André, patron de leur basilique métropolitaine, fût placée sur le vitrail de la grande fenêtre qui occupe le milieu de la façade de l'église. Elle y est restée jusqu'à ce qu'elle ait été emportée par les flots des dissentiments religieux et politi-

ques. On arrive par la grande cour à ce temple maintenant paroissial, et qui n'était que conventuel pendant l'existence de la communauté, Cadouin, en tant que circonscription diocésaine, dépendant alors de La Salvétat, sous le rapport religieux. Le monument est imposant par ses dimensions, son style et son antiquité. Sa façade est criblée de balles, preuve des attaques qu'il a éprouvées et auxquelles il a, fort heureusement, survécu.

L'entrée romane est à trois étages, dont le premier englobe le portail accompagné de deux arcades feintes sur la gauche. Il y en avait sans doute autant à droite, mais on les a détruites en accolant à l'édifice une monstrueuse construction qui, Dieu merci, n'existe plus. Le portail est à voussures, et au-dessus de lui se lit, en énormes lettres romanes, le mot PAX, gravé en creux dans la pierre. Les lettres sont chargées d'ornements fleuris et l'X est enlacé dans l'A qui en forme la première moitié par son second jambage. L'étage supérieur se compose de trois fenêtres cintrées, sans colonnettes, séparant les contreforts Le troisième étage est éloigné du second par une corniche en damier, sur laquelle repose une arcature composée de neuf arceaux accolés du plus bel effet. Dans celui du centre, veille un *oculus*, ouverture circulaire de petite dimension, entourée d'un cordon de chausses-trapes. La retombée des archivoltes porte sur dix-huit colonnes séparées par de minces et étroits pilastres unis. Au dessus, la corniche forme le couronnement de l'entrée et porte au milieu le cadran de l'horloge. Le clocher est une tour carrée, située sur le transept supportant une sorte de pyramide tronquée au-dessus de laquelle repose, soutenue par des colonnettes, une autre petite pyramide se terminant en pointe. Le tout couvert en bois de châtaignier peint couleur d'ardoise. C'est disgracieux au possible, je n'en disconviens pas, mais devrait-on remplacer cette bizarre excroissance par une belle

flèche gothique ou par une tour, comme le demande dans son livre Mlle Beauregard, envers qui je continue à commettre de nombreux larcins, parce que, en général, elle a bien vu et bien décrit ? Je ne le pense pas. En restaurant les anciens monuments on est tenu, ne l'oublions point, à leur conserver leur vraie physionomie et même à reproduire jusqu'à leurs défauts primitifs. Sans cela, l'on met le pied dans le domaine de la fantaisie, et une fois le premier pas fait, il n'est plus de bornes et l'on va loin. Au lieu d'une reproduction on a du flambant neuf, ce qui est on ne peut plus fâcheux pour l'histoire de l'art rétrospectif. Ici la faute serait d'autant plus grande que l'horrible clocher de Cadouin est le résultat, bien arrêté, d'un système préconçu. Il donne à l'église le véritable cachet cistercien, car c'était, paraît-il, une règle pour tous les monastères de Cîteaux, de ne pas s'écarter de ce modèle de convention, fait laid à dessein. Qu'on établisse sur la place à côté une belle construction, tour ou aiguille, brodée, fleurie, tout ce que l'on voudra ; que l'on y monte un beau carillon avec un bourdon dont la voix grave retentira à plusieurs lieues au-delà de la forêt de La Bessède, je le veux bien. Mais la disgracieuse ampoule qui surmonte la charpente, couverte en tuiles, de l'église doit être scrupuleusement conservée. Le côté nord de l'édifice est fort simple ; le côté de l'Orient, sur lequel donne le chevet, est beaucoup plus orné. La façade sud se relie aux murs de l'abbaye.

A l'intérieur, l'édifice est remarquable. Il a trois nefs dont la principale, de grandes proportions, est divisée en quatre travées, séparées des latérales par des piliers carrés revêtus, sur chaque face, d'une colonne engagée. La voûte est en berceau, légèrement ogivale. Chaque travée est seulement marquée par un arc double au retombant sur le cordon dentelé que soutiennent les colonnes des piliers. Le mur externe des nefs latérales est décoré, à chaque travée,

d'une large arcature ogivale encadrant la fenêtre. Ces fenêtres sont placées très haut dans la muraille, ébrasées par le bas seulement et extrêmement profondes. Celles de la nef droite sont beaucoup plus courtes que celles du nord, à cause de la toiture du couvent, contre laquelle l'église est placée de ce côté. Toutes les grandes fenêtres sont ornées de verrières. Le fond des trois nefs est éclairé par les fenêtres qui ornent la façade et par l'*oculus* du milieu. La fenêtre principale représente la vision du Sacré-Cœur, ce que je regrette, cette décoration n'étant pas à sa place dans une église antérieure de beaucoup à cette dévotion, et où il fallait rétablir ici même l'effigie de saint André qui faisait, on l'a vu, partie de l'histoire locale. Deux médaillons plus de circonstance accompagnent cet anachronisme, ils représentent l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers et son ensevelissement Ce vitrail, fort remarquable d'ailleurs, est un cadeau de la très honorable famille de Saint-Exupéry, dont je vais avoir à reparler. L'ensemble du vaisseau forme une croix latine à bras très courts. Une coupole romane à pendentifs, extrêmement soignée, s'élève à l'intersection des bras de la croix, dont chacun est percé d'une fenêtre assez allongée. Celle de droite est pratiquée dans le Trésor et communiquait à la cellule des abbés auxquels elle servait probablement lorsqu'ils voulaient prier sans se rendre au chœur. Les chapelles, formées par les absides des nefs latérales, sont semblables. L'une, celle de gauche, était dédiée à sainte Madeleine ; la seconde, à saint Bernard. Aujourd'hui elles le sont, la première à la sainte Vierge, la seconde à saint Joseph.

Pourquoi n'avoir pas respecté les anciens patrons ? Cet esprit d'innover toujours dans de vieux monuments, où tout doit être conservé, n'a rien d'heureux. Les autels, modernes, sont en marbre blanc, de style roman et surmontés

de statues polychromes, fort à la mode aujourd'hui, ce qui n'ajoute rien à leur beauté. Le grand autel est placé sous la coupole, il est également moderne, également de style roman et en marbre blanc, orné de peintures représentant les instruments de la Passion. Derrière le sanctuaire est la grande abside, véritable et vaste chapelle du Saint-Suaire. Elle est de forme plus allongée que ne le sont d'ordinaire les absides romanes. Cela tient à ce que, entre elle et la coupole, l'on trouve une travée exactement disposée comme celle de la nef principale. La base de toute cette partie de l'église repose sur un banc de pierre relevé de 66 centimètres et faisant le tour de l'abside. La chapelle du Saint-Suaire est élevée de deux marches de plus que le grand autel. Elle est éclairée par cinq fenêtres, lesquelles sont garnies de verrières ; la première, celle du centre, représentant la résurrection du Christ sortant de son tombeau, dans lequel on voit le suaire déplié. A droite, le premier vitrail montre les Saintes femmes apportant au sépulcre leurs parfums. Puis, sur le suivant, viennent saint Louis et le bienheureux Alain de Solminihac. A gauche, sont d'abord saint Pierre et saint Jean accourant au bruit du miracle.et enfin apparaissent saint Bernard et Adhémar de Monteil, évêque du Puy, lequel recouvra le précieux linceul à Antioche. A la partie de la voûte où la travée finit pour faire place à l'abside, pendent encore les chaînes de fer qui supportaient le coffre où l'on enfermait jadis le Saint-Suaire. La voûte entière de la chapelle est décorée d'une fresque retouchée qui excitait au plus haut degré l'enthousiasme du comte de Montalembert qui l'a dépeinte en termes de feu dans une lettre adressée par lui à Victor Hugo ; elle représente aussi la Résurrection, et le célèbre écrivain n'hésite pas à dire qu'elle rivaliserait avec les plus belles de celles qu'il a vues en Italie.

L'autel du Saint-Suaire est en marbre blanc, de style

roman. Le tombeau se trouve en retrait. La table de l'autel est saillante et soutenue par des colonnes isolées. Au-dessus légèrement en arrière de l'autel, la châsse repose sur un rétable de marbre, formant piédestal. Elle est en bronze doré, ornée d'émaux, de pierreries, de filigranes et affecte la forme d'une église romane dont le toit surélevé présentant des pignons aigus, est couronnée d'une voûte en cristal doré, découpée à jour. Les vides des arcatures et des croisées sont remplis par des cristaux bleus. Au sommet des deux pignons sont deux fleurons formés de feuilles et de têtes de roseaux rappelant le sceptre dérisoire de la Passion. Une petite porte pratiquée dans la face latérale de droite permet de voir la relique et d'y faire toucher des objets de dévotion. Cette châsse est sortie des ateliers de M. Pousselgue-Rusand, à Paris.

Mgr Baudry, évêque de Périgueux, en eut la première idée. M. l'abbé Danopt, alors curé de Cadouin, s'occupa de réunir les fonds nécessaires, et M. l'abbé Audierne suivit et surveilla l'exécution. Ce petit monument pèse 400 kilogrammes. Le Saint-Suaire y repose sur un coussin de velours pourpre. Il a 2 mètres 80 de long sur 1 mètre 82 de large, formant une pièce qui est encore entière, car la lisière existe aux deux côtés dans la largeur et les bordures sont symétriquement disposées aux extrémités. Il est formé d'un fil de lin, droit, égal, très fin. Dans une grande partie il est intact, mais partout fort usé. Chaque extrémité est ornée de deux bandes parallèles, inégales, espacées entre elles de dix centimètres et demi, tissées dans le lin avec des fils de couleur et formant une bordure horizontale. Les bandes les plus larges sont composées de rosaces rapprochées les unes des autres et imitant des fleurs ; les plus étroites de très petits médaillons entrelacés. La tradition veut que ce tissu destiné à couvrir la tête et les membres de son divin Fils, de même que le bandeau qui

l'accompagne, comme il était d'usage chez les Egyptiens et les Hébreux, ainsi qu'en font foi les corps ensevelis qu'on rencontre dans les tombeaux antiques de ces peuples, ait été confectionné d'avance par la Sainte-Vierge elle-même. Retrouvé plié dans le sépulcre, après la Résurrection, il aurait été, d'après le récit d'Arculf, ancien évêque de Périgueux, de 680 à 702, qui fit le voyage aux Lieux Saints et dont l'itinéraire a été conservé par Adamnan, moine écossais, emporté par un Juif converti qui le cacha chez lui. Ses fils en héritèrent et le conservèrent pendant cinq générations. Puis il tomba par succession entre les mains de Juifs infidèles qui le gardèrent avec honneur, ce dont ils furent récompensés par l'accroissement de leurs biens, ce qui était arrivé déjà dans la famille dont ils l'avaient reçu. Cependant ceux des Juifs qui étaient devenus chrétiens, le disputèrent à ceux qui le possédaient. Jérusalem se trouva divisé, de la sorte, en deux camps. Le roi des Sarrazins Moaviah (fondateur de la dynastie des Omniades et qui régna de 661 à 680), voulant couper court à ces querelles intestines, se fit apporter l'objet du litige ; le prenant avec respect, il ordonna qu'on élevât un bûcher, disant qu'il s'en remettait au Ciel pour faire sauver des flammes en faveur de ceux qu'il en jugerait les plus dignes, ce suaire qui avait couvert la tête et le corps du Christ que l'on disait être mort pour le genre humain. Jeté au feu par le prince lui-même, la relique se serait élevée à une certaine hauteur et serait venue se placer entre les mains des chrétiens, qui la reçurent avec joie et la portèrent à Jérusalem, où elle fut depuis conservée dans une église bâtie en son honneur. On a vu qu'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, la recueillit à Antioche où on l'avait transportée pour la soustraire aux profanations des Musulmans. J'ai raconté tout à l'heure ses pérégrinations depuis cette époque, pérégrinations sur lesquelles il n'est permis d'élever aucun doute.

A cause de son état de vétusté, pour éviter aussi qu'il fut lacéré par le transport lors des cérémonies ou par les fidèles empressés de l'approcher à l'envi de leurs lèvres, lorsqu'il est exposé, le Saint-Suaire est soutenu par quatre doublures superposées qu'on a laissées successivement en place de peur de le déchirer en décousant la précédente pour poser celle qui lui succédait. La première, celle qui le touche immédiatement, est en toile blanche, fine et mince ; la seconde est en soie blanche fleurdelisée d'or. On croit que c'est un cadeau d'Anne de Bretagne, qui avait offert déjà pour les ostensions un magnifique drap d'or. La troisième est en soie blanche donnée par la religieuse famille de Saint-Exupéry, quelques mois avant la naissance de l'enfant qui devait être vicaire-général et rédiger le procès-verbal de la restauration du pèlerinage par Mgr Dabert. La quatrième est une tenture de forte soie, à grandes fleurs, donnée par M. le marquis de Saint-Exupéry.

La sacristie mérite d'être vue. Plusieurs auteurs pensent que ce fut d'abord une chapelle dans laquelle fut déposé le Saint-Suaire avant la construction de l'église. Elle est à nervures, dont les retombées descendent jusqu'au sol sans rencontrer de colonnes. A l'est, s'ouvre une très petite absidiole ; une fenêtre unique, à cintre extrêmement surbaissé, éclaire cette pièce, dont la voûte est entièrement peinte à fresque. A la clef est l'agneau mystique portant un nimbe crucifère et tenant une oriflamme sur laquelle est également figurée une croix.

On entre de l'église dans le couvent par une porte ouvrant dans le transept sud. L'escalier de pierre recouvert en bois conduit à ce que l'on appelait un des dortoirs de l'abbaye, c'est-à-dire un vaste et long corridor ayant à droite un rang de cellules, à gauche des fenêtres. Cette partie du monastère a été refaite évidemment. Ces constructions, relativement modernes, sont soudées à l'ancien

Trésor et à la cellule abbatiale placée à gauche, près de l'escalier. Cette cellule, nous dit Mlle Beauregard, a été étrangement défigurée au XVIIIe siècle. Peut-être était ce alors une pièce réservée aux visiteurs de distinction. Toujours est-il qu'elle est décorée dans le style du temps de Louis XV ; des panneaux boisés peints en grisaille servent d'encadrement à des tapisseries représentant des sujets tirés des fables de La Fontaine. Elle communique avec le Trésor, situé sur la sacristie, dont il est la reproduction exacte, sauf l'absidiole. La voûte, partagée en nervures, est peinte elle aussi. Un des compartiments est orné de fleurs de lys d'or sur fond bleu, le compartiment suivant l'est des tours de Castille en souvenir du roi saint Louis et de sa mère Blanche de Castille. Un seul des compartiments a des personnages ; on y distingue assez vaguement un Christ entre la Sainte-Vierge et saint Jean. La clef de voûte est décorée d'un soleil rayonnant. Le Trésor a une forte porte toute bardée de fer ouvrant sur le dortoir, mais elle n'a presque plus rien à défendre. On conserve dans cette salle ce qui reste de la bibliothèque de l'abbaye ; quelques livres imprimés, un peu de tous les siècles, et des manuscrits dont l'écriture magnifique et les pages ornées d'arabesques délicates, relevées de vives couleurs, ont conservé tout leur éclat après des centaines d'années. Mais presque tout est mutilé déplorablement et les couvertures sont arrachées en majeure partie. On y voit aussi la charte de Louis XI, le procès-verbal de Mgr de Lingendès et le dernier livre de compte tenu avant 1793. Le volume des dépenses se termine par l'inventaire du prix des cocardes tricolores dont les religieux avaient dû se décorer et par l'énoncé d'une dernière somme distribuée aux pauvres.

Tout ce qui reste de livres et d'archives est logé dans une grande caisse fort ancienne, et curieusement sculptée. A quelques pas est le petit coffre entièrement revêtu de

lames de fer dans lequel la relique reposa pendant des siècles suspendu à la voûte de l'église. Le Trésor renferme en outre une cassette de forme oblongue qui l'a contenue elle aussi avant l'acquisition de la châsse actuelle. Elle est doublée de soie rouge, extérieurement recouverte de drap d'or. Elle a des coins d'argent et porte sur le devant une plaque de même métal, sur laquelle sont gravées les armes d'une famille dont le nom est ignoré, armes qui se répètent peintes en dedans du couvercle, où elles sont surmontées d'une couronne comtale.

De l'abbaye et de l'église, on entre directement dans le cloître, collé pour ainsi dire au monastère et qui environne une cour gazonnée et plantée, au milieu de laquelle se trouve un puits. Ce cloître forme un carré qui, probablement, devait être surmonté d'autres portiques ; il est couvert aujourd'hui, après avoir été longtemps exposé à la pluie et aux intempéries, qui ont presque entièrement dégradé l'une de ses faces qu'il a fallu étayer par des contreforts et scinder par des murs de refend, qui l'ont transformée presque entière en cases où l'on dépose toutes sortes d'objets. Ce qui reste du monument suffit pour donner une idée de sa beauté première ; c'est un spécimen véritablement exquis d'architecture. Dans sa lettre à Victor Hugo, M. de Montalembert s'exprimait ainsi à son sujet : « Je ne crois pas qu'il existe en France un morceau de ce temps plus riche, plus fini, plus orné. Si l'on avait le courage d'y trouver un défaut ce serait la profusion de détails, la beauté vraiment trop exquise des ornements.... Ce qu'il y a de plus admirable dans cette construction, ce sont les pendentifs de la voûte, elle-même sillonnée et surchargée d'arêtes ciselées. Ces pendentifs, qui se trouvent à chaque clef de la voûte, se composent chacun d'une statue d'un travail exquis ; c'est tantôt le symbole consacré d'un évangéliste, tantôt un prophète à longue barbe, tantôt un ange ailé se balançant

presque sur une longue banderolle où sont inscrites les louanges de Dieu. Toutes ces figures planent sur le spectateur et semblent le contempler avec une infinie douceur ; on dirait que les cieux se sont entr'ouverts et que les élus viennent présider aux innocents délassements de ce lieu solitaire et sacré. » — « Cette riche décoration, écrivait dans sa *Monographie*, demeurée inédite, M. Ch. des Moulins, devait ressembler à une immense guipure tendue autour du préau. » — Telle qu'elle est maintenant, veuve de ses plus riches ornements, privée de la plupart de ses pendentifs, dont il ne reste pas un tiers, avec ses statues mutilées par des Vandales affolés, ses sculptures et ses moulures brisées presque toutes, cette galerie saisit l'âme et produit un indéfinissable sentiment d'admiration pour l'ensemble, de regret pour ce qui n'est plus. Elle se compose de vingt-six travées dessinées intérieurement par des arcs doubleaux en ogive, retombant du côté du mur sur des colonnes demi-engagées ; du côté du préau sont des pilastres extrêmement variés de forme. Le tout s'épanouissant en gerbes de nervures prismatiques qui viennent former une sorte de réseau s'entrecroisant sur la voûte de chaque travée. Chacune de celles-ci se trouve éclairée par une arcade ogivale ouvrant sur le préau. Le tympan des oviges est flamboyant ; il y a là une richesse de détails qui réellement éblouit. C'est une profusion de sculptures, fouillées, ciselées, brodées avec un art, *empersonnagées*, si l'on peut ainsi parler, avec une abondance et un fini vraiment incroyables et qui font amèrement déplorer les ravages inconscients qui ont eu lieu, se réjouir profondément de ce que le désastre soit resté incomplet. Mais qui réparera le mal, le mal immense fait à l'art et à l'histoire en un jour d'égarement! Ce qui reste, répétons-le, est admirable. Je n'essaierai pas de décrire, à l'exemple de Mlle Beauregard, les dais, les personnages, les tableaux en dentelle de pierre

que le marteau des inocolastes a respectés, tout au moins n'a brisés qu'à moitié. Cela nous conduirait trop loin. Je me borne à citer au courant de la plume ce qui m'a le plus frappé. Le riche siège abbatial, merveilleusement orné et accompagné; la Madeleine éplorée aux longs cheveux, abimée dans son désespoir; la Passion du Christ, les représentations bibliques et monastiques; *la porte du Crucifix;* la plupart des pendentifs encore existants, et, oserai-je l'ajouter? ce qui reste d'une fresque représentant l'*Annonciation*, récemment découverte sous un enduit de plâtre et qui faisait partie des décorations du cloître roman remplacé par celui qui nous occupe. On dit cette fresque vulgaire ; il m'est impossible, je ne sais pourquoi, d'être de cette opinion. Le cloître, outre ses ornements particuliers qui font corps avec lui, renferme quelques dépôts intéressants trouvés soit dans l'église, soit dans le monastère et qu'on y a placés, entre autres une grande pierre tombale sur laquelle est sculptée en haut relief, de grandeur presque naturelle, l'effigie d'un chevalier que l'on croit être un des maréchaux de Biron.

Cadouin est toujours bien approvisionné, malgré sa petite étendue, lors des grands pèlerinages qu'il reçoit à merveille, ayant soin de se pourvoir en conséquence, auparavant, dans les centres importants du voisinage, ce dont il est bien payé par la foule reconnaissante. Mais le lendemain de ces jours solennels, il ne serait pas inutile quelquefois que le miracle de la multiplication des pains s'y renouvelât en faveur des personnes qui viennent lui demander l'hospitalité d'un instant. Heureusement, nous étions loin de ces époques critiques pour l'estomac des voyageurs affamés, et nous fûmes très bien servis à l'hôtel où nous apportions les dispositions les plus favorables à l'appréciation du savoir-faire du cordon-bleu de l'endroit

L'examen de ses titres à notre estime fut long, consciencieux, sévère, et la sentence fut un vrai triomphe pour l'artiste habile qui avait confectionné notre déjeuner. Notre enthousiasme ne s'arrêta que devant un fromage vénérable, qui, certainement, avait vu déjà passer devant lui plusieurs générations de convives et que nous ne voulûmes pas soustraire à l'admiration de la postérité. Modération bien grande et attention délicate de notre part !

Notre repas terminé, nous fîmes encore quelques petits tours dans la bourgade qui, tout au fond de son entonnoir solitaire, ne perd pas à être connue. Elle est, je l'ai déjà dit, très bien tenue, possède une école de garçons, une autre de filles, dirigée par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et a pour curé-doyen M. l'abbé Campan, prêtre distingué de l'ordre des lazaristes ; son vicaire appartient également à cette congrégation savante et active. Deux frères coadjuteurs leur sont adjoints pour le service de l'église. Ces quatre religieux demeurent dans le monastère (1).

A midi, notre cheval étant un peu remis de sa fatigue et ayant absorbé sa ration, nous reprîmes notre excursion interrompue, toujours nous dirigeant à l'ouest et longeant une petite vallée, en passant devant un repli secondaire, qui vient s'y joindre, et dans lequel on a découvert naguère un riche gite de kaolin. Ce dépôt se trouve auprès d'une ancienne mine de fer, où l'on a rencontré, récemment, en la perçant pour les travaux de l'exploitation nouvelle, dans une galerie, un aiguillon de laboureur qui, sans doute, y était tombé par quelque fissure. Nous mon-

(1) En 1884, les lazaristes ont quitté cette résidence. Ils y ont, l'année suivante, été remplacés par des prêtres basiliens.

tons en cotoyant des propriétés bordant les bois de la Bessède, et qui nous offrent, avec de très beaux taillis-châtaigniers, des cultures assez médiocres, des clairières aux arbres rabougris, et des vignes travaillées en ligne

Avant de quitter la commune, dsions que le village de la Salvetat, son ancien chef-lieu, placé passablement loin du centre municipal actuel, n'est plus composé que de quelques maisons disséminées. Il n'offre rien d'important. L'ancienne église a été convertie en grange et c'est à peine si l'on peut y trouver quelque détail affirmant sa première destination.

Il n'existe pas d'industrie dans la contrée. Ses principaux produits agricoles sont : avec les bois et les foins, le froment et le tabac. Les vignes sont phylloxérées.

Bientôt nous sommes dans la forêt elle-même; les arbres y sont clair-semés et faibles, du moins sur cette lisière. Elle est traversée, vers le nord, par un vieux chemin, venant du sud, abandonné depuis longtemps par l'administration et qui porte, dans le pays, le nom de route de la Reine-Blanche. Du plateau, la vue s'étend au loin. A l'horizon, sur une cime perdue dans les vapeurs de la distance, apparait l'antique manoir des Biron, qui doit être, au moins, à 30 kilomètres de nous; plus près, dans une vallée, l'on aperçoit très distinctement, sur son tertre, la petite ville de Beaumont, dorée, presque à nos pieds, par les rayons du soleil; au nord, entre deux arbres qui servent de guide au regard, l'on perçoit distinctement, malgré huit lieues et peut-être plus de distance, la flèche de Notre-Dame, de Bergerac. Sur notre droite, beaucoup moins éloignée, est la montagne au pied de laquelle s'étale le Bugue, et ce chef-lieu de canton lui-même, fier de ses maisons blanches et de son heureuse position. A deux pas de nous se dresse la croix du Placial, nous annonçant que

nous avons atteint un des points les plus élevés du département. Ceci n'empêche pas l'agriculteur de tirer parti de ce sol, un peu maigre peut-être, et à coup sûr fort battu par les vents.

Nous voyons autour de nous des vignes qui n'ont pas mauvaise apparence. Elles sont travaillées à rangs espacés, largement fumées, et leur propriétaire nous déclare qu'elles n'ont pas la maladie, même qu'elles ne l'auront pas, grâce à ses soins. Dieu l'entende ! Mais je redoute pour lui la désillusion peut-être prompte et complète. Il y a également nombre d'arbres fruitiers, surtout de pruniers d'Agen, qui, cette année, n'ont presque pas de fruits, mais en fournissent amplement d'habitude. Notre interlocuteur, riche paysan, qui paraît doué de beaucoup d'intelligence, est très fier des siens, qui sont nombreux, et dont il a retiré, nous dit-il, 400 fr. l'année dernière, au prix de 100 francs les 100 kilogrammes. Il en possède environ deux cents ; autant que nous pouvons en juger, ils sont encore jeunes et se développent bien. Il est cependant bien possible que le sol ne leur permette pas de le faire autant que cela leur arriverait en terrain plus fort.

Sur notre droite est un gros bourg assis à mi-côte en dehors de toute voie classée, mais où mènent pourtant d'assez bons chemins. C'est Molières (un grand nom, s'il n'y avait là un *S* final, qui lui donne une signification plus modeste en indiquant un endroit humide, presque un marécage), dont le vaste territoire municipal est bien peu peuplé (39 habitants seulement par kilomètre carré) ce qui résulte sans doute de son délaissement par les lignes importantes de communication et de la nature de ses dépendances où les bois abondent. Ce chef-lieu lui-même est du reste considérable, surtout pour un centre perdu dans la solitude. Nous y descendons par une rampe assez forte et découvrons en lui une véritable *Bastide* du temps de la guerre

de Cent ans. Son église est vaste, avec une façade très régulière et a pour clocher une belle tour à deux étages située à gauche du portail. Il devait y en avoir une autre parallèle lui faisant pendant sur la droite de cette entrée, mais elle a sans doute été détruite, en même temps que la partie supérieure du monument qui a perdu beaucoup de sa hauteur, ainsi que l'établissent les marques laissées par l'ancienne charpente sur le clocher. L'intérieur n'a qu'une nef sans bas côtés, très large et imposante. Par malheur, la voûte n'existe pas, sans doute par la raison que je viens de donner, la destruction de l'ancienne partie haute de l'édifice.

Il y a de jolis vitraux, une belle abside et un maître-autel remarquable. De plus, à droite et à gauche de celui-ci, l'on en voit deux autres en marbre habilement ciselés par M. Barillier, d'Angers, artiste éminent. Ils ont été naguère solennellement inaugurés par Mgr l'évêque de Périgueux, auquel la population fit à cette occasion une réception enthousiaste. Des mâts ornés de guirlandes de verdure se dressaient encore, restes des décorations de cette fête, lorsque nous sommes arrivés. Molières possède une grande place et des restes de rempart. Je ne sais si l'on y a joué souvent la comédie, mais il est certain qu'il a souvent assisté à de sombres et tristes tragédies dont il porte encore l'empreinte cruelle. A peu de distance du bourg, en descendant dans la vallée, se montrent les restes éventrés d'un fort redoutable par l'épaisseur de ses murs, ses dimensions et ses nombreux moyens de défense. Je n'ai pu le voir que très imparfaitement, l'entrée de l'enceinte dans laquelle il se trouve étant fermée et le propriétaire absent. M. l'abbé Audierne, qui l'a visité, en parle en ces termes dans son *Périgord illustré* : « Des murailles d'environ trois mètres d'épaisseur entourant une forteresse, un puits profond creusé dans le rocher, une tour carrée

1886
A.S.A.S.A.D
1.243

placée au milieu de la forteresse et sans ouvertures extérieures..... La tour, dont j'ai pu visiter l'intérieur par une brèche pratiquée dans le mur d'une de ses faces, est le sujet de plusieurs contes, que les peintures qu'on y voit, représentant un calvaire avec deux personnes à genoux et des chaînes trouvées dans le puits ont accrédités. » Ce château, comme le vieux chemin dont j'ai parlé plus haut, porte le nom de la Reine-Blanche, et l'on a dit à M. Audierne qu'il avait servi de prison à une princesse ainsi désignée, qui y serait arrivée par la route en question et qui n'aurait été autre que la femme de Pierre d'Aragon, surnommé le Cruel. Ce prince se serait entendu avec le roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, pour la faire enfermer dans cette citadelle, où elle serait morte empoisonnée trois mois après son incarcération (1). Les gens du pays attribuent aux Anglais la ruine du fort et la démolition partielle de l'église. Il est possible que ces insulaires aient renversé une partie des défenses du bourg et de son temple, mais il paraît que la majeure responsabilité de ce fait, de son complément du moins, doit être attribuée aux

---

(1) D'après ce que j'ai depuis entendu dire, il paraîtrait que suivant une autre légende ayant cours vers Prats-de-Belvès, où cette ancienne voie de communication se retrouve aussi sous le nom de : Chemin de la Reine-Blanche, cette appellation proviendrait du passage de Blanche de Castille, mère de saint Louis, allant d'Espagne à Paris après son mariage, et qui aurait logé au château de Prats, sur le faîte duquel sont encore gravées les armes de France. De ces deux versions quelle est la vraie, si toutes deux se rapportent à la même princesse ? Il est difficile de se prononcer.

J'ajoute pourtant que le fait paraissant militer, au premier abord, en faveur de l'opinion favorable au dire des environs de Prats-de-Belvès, c'est-à-dire celui de l'existence des armes de France sur le sommet de ce lieu, ne prouve rien en réalité. En étudiant, en effet, l'histoire des expéditions de du Guesclin en Espagne, contre Pierre le Cruel, on voit

guerres de religion. Les protestants s'étaient emparés de Molières. Montluc, leur fléau, les chassa de ce poste et fit raser les remparts qui, depuis, n'ont pas été relevés.

Il se tient à Molières, douze foires par an, une par mois, comme à Cadouin son chef-lieu de canton qui, de plus, a marché tous les lundis. Au-dessous du bourg coule un ruisseau dont les eaux abondantes et limpides arrosent les prairies d'une vallée pittoresquement ombragée. Dans cette direction, il existe plusieurs domaines bien travaillés. C'est là qu'est située la propriété des Bories, appartenant à M. le docteur Labrousse, dont j'ai déjà parlé lors du récit de ma visite à La Linde. La Commission qui, en 1869, lui décerna, sur le rapport de M. le baron d'Arlot de Saint-Saud, l'infatigable, le premier prix pour vignobles dans l'arrondissement de Bergerac, signala particulièrement aux Bories la construction d'un beau chemin coûtant 2,415 francs et rendant le clos accessible, l'augmentation de la plantation par deux hectares nouvellement créés et le chaix qui venait d'être achevé. Le jury de la prime régionale trouva dans sa visite, en 1870, aux Bories, 17 hectares établis sur deux ou trois rangs de fil de fer et taillés d'après le système Marcon. Tous les ans une partie du vignoble était

---

qu'elles étaient motivées en partie par la conduite de ce prince, appuyé par les Anglais, alors maîtres de l'Aquitaine, et qui défendaient sa cause à main armée, envers sa femme *Blanche de Bourbon*, sœur de la reine de France d'alors. Pierre le Cruel l'avait exilée dans une province lointaine et, après avoir tenté de la faire empoisonner, la fit assassiner. Ainsi les armes de France appartenaient à cette infortunée reine plus personnellement qu'à Blanche de Castille, et peuvent parfaitement avoir été placées à Prats en souvenir de son passage, alors qu'elle allait gagner Molières pour y finir tragiquement.

Reste maintenant à savoir si c'est à Molières qu'elle périt, si même elle y est jamais venue; mais il est certain qu'elle fut exilée et mise à mort par ordre de son mari, comme le relate la tradition de cette contrée.

fumée soit avec le fumier des étables, soit avec celui provenant des écuries de la gendarmerie de Cadouin. M. Labrousse n'obtint pourtant qu'une mention honorable, récompense légère, par la simple raison que ses vignes ne recevaient pas de binages et de cultures superficielles suffisantes. Il est vrai que la lutte était engagée entre une foule de praticiens, tous de haut mérite, parmi lesquels il est glorieux d'obtenir une simple citation. Ce beau vignoble, qui promettait beaucoup et qui dans ces derniers temps était arrivé à donner 250 barriques, soit environ 34 hectolitres à l'hectare, n'a produit en 1882 que 40 barriques en tout ! Triste chûte dont la responsabilité remonte tout entière au phylloxéra. Quand fera-t-on enfin justice complète de ce voleur éhonté ? M. Labrousse cultive aussi le prunier d'Agen sur une grande échelle et a reçu de notre Société, pour ses arbres et son four des Bories, un second prix. Il avait en 1870 environ trois mille pruniers dans ses deux'proprtétés de La Linde et Molières, formant, dans ses vignes, des allées espacées de 14 mètres. Leurs fruits sont séchés dans des étuves construites d'après le système de M. Lacan-Cassenille, de Port-Sainte-Marie (Lot-et-Garonne), et que l'on a perfectionnées en y joignant des ventilateurs, empêchant l'humidité de se produire. On m'a dit ici que, l'année dernière, il n'a pas vendu moins de 150 quintaux (de 50 kil.) de pruneaux à 47 francs 50 c., ce qui représente une somme de 7,125 francs ; sans doute en y comprenant ceux de sa terre de La Linde (1).

---

(1) Une note récemment émanée de M. le docteur Labrousse, m'apprend que, en 1882, les vignes des Bories, commune de Molières, ont encore donné 40 barriques de vin. Il y eut 172 quintaux de prunes vendues de 50 à 52 fr. le quintal.

Depuis, les produits ont constamment diminué, tandis que les dépenses ont augmenté par suite de la reconstitution du vignoble. En 1888, il n'y a

gnie a fait border de lignes de pruniers Reine-Claude dont elle se propose d'utiliser les fruits. Nous tournons la gare du Buisson où l'on démolit, reconstruit et ajoute sans qu'il soit encore facile de comprendre à quoi l'on veut arriver, puis nous débouchons près de Belle-Rive, où M. G. de Laurière a créé, avec des graines triées envoyées par la maison Vilmorin, de Paris, de vastes et fort belles prairies naturelles qu'il fait faucher en ce moment même, au moyen de la machine attelée de bœufs qui, bien conduits, s'acquittent à merveille de leur tâche. Le propriétaire est lui-même dans ces gazonnements que l'on entoure, sous sa surveillance, de poteaux reliés par des fils de fer. Il nous aperçoit et vient à nous. Il nous entretient de ses projets, témoignant de son zèle et de ses connaissances agricoles. Parmi eux, il en est un qu'il caressait avec amour et dont le bruit était venu jusqu'à moi. L'on avait eu l'idée d'installer dans la contrée, sur une vaste échelle, une distillerie de topinambours. Un régisseur-directeur avait même été choisi dans ce but et était arrivé sur place. Mais après sérieux examen cet employé, paraît-il, a lui-même conseillé de renoncer à l'opération, vu les difficultés de trouver le placement des pulpes obtenues, ce qui eut entraîné à des pertes certaines. On a donc décidé de ne pas donner suite à l'entreprise et l'on a bien fait. Il est évident, en effet, qu'en agissant en grand on aurait atteint grandement la ruine, mais peut-être en réduisant l'opération à des proportions plus modestes, en travaillant chacun chez soi dans la mesure de ses forces et de ses intérêts, comme il paraît que M. E. Blanc le tente en ce moment dans son domaine de Prigonrieux, près Bergerac, pourrait-on arriver à des résultats utiles. C'est chose à examiner. Nous arrivons à Siorac-de-Belvès où M. de Laverrie tente de me faire passer le Rubicon, c'est-à-dire la Dordogne, sur le magnifique pont qu'on lui doit en grande partie, mais je ne veux pas y consentir, compre-

nant bien qu'une fois sur l'autre rive je ne pourrais ni ne voudrais refuser de l'accompagner à Lammillal. Et outre que j'ai plus qu'abusé de sa complaisance pendant cette longue journée, je suis obligé de rentrer le soir. Je reste donc au bourg, à travers lequel, et autour duquel, je me promène pendant deux heures en attendant le train. Ce centre est assez considérable, mais mal bâti. Vers le milieu s'élève un château massif mais imposant, à deux pavillons et maintenant en assez mauvais état. Il a des terrasses au-dessous de l'une desquelles est une fontaine. Il a été construit par le grand-père de M. de Laverrie et appartient maintenant au notaire de l'endroit, car Siorac à un notaire, de même qu'un médecin, un bureau de recette de poste aux lettres desservant cinq communes et où le matin même un adroit voleur, s'étant introduit dans le bureau par un carreau brisé, avant que la directrice fût encore descendue, avait enlevé trois mille francs. Ce bourg est aussi chef-lieu de perception. On y compte deux écoles primaires, une de garçon et une de filles, cette dernière dirigée par des religieuses. L'église, surmontée d'une flèche mesquine au-dessus du portail, est sans caractère. Sa nef lambrissée est accompagnée de quatre chapelles avec autels. Il y a un beau vitrail dominant celui du chœur et l'on en voit un autre dans l'oratoire dédié à la Sainte-Vierge. Il se tient à Siorac six foires par an. Ses environs sont bien travaillés ; j'y ai vu de beaux blés, quelques seigles déjà prêts à couper, des pommes de terre, des betteraves, des maïs, des haricots et toujours des noyers. On fauchait les prairies et l'on se hâtait de rentrer les foins secs dans la prévision d'un changement de temps prochain. J'ai remarqué dans mes courses le joli point de vue qu'offre, de la plaine, le castel moderne de M. de Boissière. La commune est riche et bien peuplée. L'on y compte 1,285 âmes, c'est-à-dire 107 au kilomètre carré.

Enfin, le train venant de Périgueux a paru. Je ne me suis pas fait appeler et après avoir passé tout à côté du château de M. de Betou, qui couvre son domaine de vastes plantations de vignes américaines portant des greffes de vignes françaises, opération que j'irai peut-être voir avant l'automne, puis franchi la Dordogne à plusieurs reprises et m'être engouffré dans le désert entre Vézac et Sarlat, je suis rentré chez moi mourant de faim et toujours de plus en plus moralement avide de découvertes et d'études.

A la station dite de Vézac, près du chef-lieu de cette commune, le 18 juin, j'ai trouvé le domestique de M. de Cerval qui était venu me chercher en voiture de la part de son maître, et grâce à cette prévenance, en passant devant le village, localité sans importance, qui, malgré son titre municipal, ne se compose que d'une église chétive et du presbytère, j'arrivai bientôt et sans fatigue à Marqueyssac, charmante résidence d'une gracieuse famille. Le château, situé sur une hauteur, est placé dans une position délicieuse, dominant la plaine de la Dordogne, en face de Beynac, Feyrac et Castelnaud. La rivière serpente enserrant le promontoire formé par le coteau qui supporte le manoir, entouré par elle de deux côtés, ce qui multiplie les points de vue de l'habitation. Des terrasses, on a sous les yeux, comme avec un véritable kaleidoscope, les aspects les plus variés, suivant que l'on change de position. Des hauteurs aux tons et aux contours divers, sombres de bois, ou nues laissant voir le roc presque dépouillé de terre végétale, la vallée, tantôt sablonneuse et assez peu riche, tantôt opulente et chargée de belles récoltes, tantôt large, tantôt étroite comme un défilé, la rivière sinueuse s'étalant et montrant des bancs de sable, puis s'encaissant, se concentrant et coulant calme et recueillie, de vieux remparts fièrement campés sur les crêtes, des maisons de campagne,

des fermes, des métairies, partout répandues, de nombreux villages, des ponts élégants et multipliés, de belles routes, le chemin de fer parcouru par de fréquents convois s'arrêtant haletant à des stations rapprochées, ce spectacle charme, attire, captive invinciblement.

Mais ce qui surtout séduit le touriste arrivé dans ce riant asile, c'est la réception amicale, franche, cordiale de ses hôtes. Il est impossible d'être plus prévenant, plus attentif, plus courtois sans apprêt, naturellement, mettant plus à l'aise que ne l'ont été pour moi l'honorable châtelain M. de Cerval, sa gracieuse fille, Mme la baronne d'Erbp, et son mari. Ce dernier s'est mis courtoisement à ma disposition, m'a conduit partout, m'a tout montré dans le pays, m'écoutant avec un air de véritable intérêt, supportant, sans avoir l'air d'en être excédé, l'insupportable bavardage d'un vieillard qui n'a de Nestor que la loquacité, et me faisant les honneurs de la contrée avec une aménité sans façon, une complaisance que rien ne lassait et que je ne pouvais assez admirer. M. le baron d'Erbp est dans la diplomatie. Comme il a su dissimuler l'ennui profond que j'ai dû lui causer ! Je déclare que, lui trouvant toutes les qualités requises pour l'emploi, je lui prédis un poste d'ambassadeur de haut rang, un des premiers mérites de ces fonctionnaires étant de savoir, sans se lasser, laisser bruire à leurs oreilles le débit monotone des paroles de n'importe qui, même d'une personne dont le verbiage ne peut procurer à l'auditeur aucun profit (1). Je suis reconnaissant à M d'Erbp des a

(1) Ce pronostic est en train de se réaliser. M. d'Erbp, en effet, a, bientôt après ma visite, été promu conseiller de l'ambassade belge à la cour des Pays-Bas et vient (1890) d'être accrédité par son gouvernement comme ministre plénipotentiaire près S. M. le Shah de Perse.

complaisance, mais bien confus de l'avoir tant exercée.

Après un instant agréablement passé dans le salon avec son excellent beau-père si distingué, il a bien voulu, malgré toutes mes instances pour qu'il n'en fît rien, m'accompagner dans le gracieux jardin anglais qui s'étend au-devant de l'habitation, puis dans le parc merveilleusement tracé qui couvre la cime de l'éminence sur laquelle Marqueyssac est situé, de manière à ce que l'on monte par un large escalier au premier étage, où se trouvent les appartements ouvrant de plein pied sur une terrasse, ce qui leur donne l'air d'être, de ce côté, placés au rez-de-chaussée de l'édifice, lequel est, avant qu'on y parvienne de la vallée, précédé de vastes servitudes, notamment de chais, qui sont, hélas ! bien peu remplis maintenant. Des labyrinthes fleuris s'étendent devant la grande façade et l'on a plaisir à s'égarer au milieu de leurs détours, puis l'on gagne le grand bois d'agrément. Nous avons suivi le haut de cette retraite touffue, où l'on a ménagé des clairières, habilement disposées, des passages rustiques au sommet des rochers, des cirques garnis de sièges où l'on se repose entouré de murailles naturelles, et ouvert un agreste sentier conduisant à une jolie chapelle, autour de laquelle sont établies, comme ses gardiennes, les statues des douze apôtres, trouvées dans les ruines d'un ancien couvent, à Vézac, et sauvées ainsi d'une destruction imminente. Celles de saint Pierre et de saint Paul se dressent à l'entrée de l'édifice, comme il appartient aux effigies du Chef de l'Eglise et du grand apôtre des Nations. L'oratoire est simple, propre, sobrement décoré, mais avec beaucoup de goût. Chaque dimanche, M. le curé de Vézac vient y dire la messe, à la vive satisfaction d'une importante partie de la population de cette commune, fort éloignée du temple paroissial. Au sommet d'une élévation qui domine toute cette fraction de la vallée est placée une blanche statue de la Vierge qui s'aperçoit de très loin. Le parc,

dans cette direction, suit la crête d'une longue ligne de rochers aux aspects pittoresques, au-dessus de la Dordogne qui coule à leur pied, où vient la joindre, des faîtes opposés, en pente assez fortement inclinée, la base des hauteurs situées sur l'autre rive, penchant cultivé, mais qui ne paraît pas très fertile en grains. Cependant ce coin de terre, qui dépend de la commune de Castelnaud et du canton de Domme, était fort riche autrefois, c'est-à-dire naguère encore, grâce à ses vignobles aujourd'hui trépassés.

Nous descendons en revenant sur nos pas, et traversons la plaine après avoir cotoyé pendant quelques moments une grande plantation d'arbres fruitiers dont la récolte n'est l'objet encore d'aucune demande du Commerce, à ma vive surprise. Elle pourrait l'être avec avantage pour le négoce non moins qu'au bénéfice du propriétaire. Autour de nous sont des terres de qualités différentes, et où les cultures dénotent les vices ou la bonté du sol, ainsi que le degré d'intelligence et d'activité des exploitants, par leur mine plus ou moins souffreteuse ou florissante. Des prés mal tenus, des céréales en mauvais état, y cotoient de riches prairies et des pièces de froment pleines de promesses flatteuses d'un rendement lucratif. Il y a toujours du seigle qui, me semble-t-il, devrait être banni de ces lieux. J'y vois aussi des maïs, des pommes de terre, des lignes de betteraves et du tabac. Certains endroits bien travaillés ont cependant mince apparence. C'est à la Dordogne qu'il faut en faire remonter la responsabilité. Ne s'est-elle pas avisée de sortir de son lit à la suite de longues pluies et de venir là se promener fort longtemps, noyant les semis et perdant les autres produits non arborescents ! Bientôt nous arrivons auprès d'une série de grosses sources capables chacune de mettre un moulin en mouvement dès leur sortie de terre. L'une d'elles forme

un assez long vivier, passablement étroit, mais d'une grande profondeur ; sa nappe transparente et tranquille en laisse apercevoir le fond troublé par les eaux qui jaillissent du sol pour alimenter ce petit lac, en soulevant le sable à gros bouillons. Une seconde, de forme ronde et d'un diamètre considérable, renferme, dit-on, un abîme attirant et engloutissant tous les objets flottant près de lui. M. de Cerval, auquel appartiennent ces fontaines, m'a raconté que celle-ci avait ainsi forcé de lâcher un tramail que l'on ramenait chargé de butin et qu'elle avait entraîné dans ses cavités qui ne rendent jamais leur proie. La troisième et dernière est de dimensions moindres, quoique très forte aussi. Toutes sont chaudes, ce qui prouve la profondeur des réservoirs dont elles sortent. Le ruisseau qui s'en échappe permet d'irriguer une assez grande étendue de prés naturels qui donnent du foin en conséquence. Ce sources remarquables se trouvent entre la Dordogne et une série de lagunes situées dans son premier lit délaissé par elle. Nous continuons notre excursion vers le nord-est, et bientôt apercevons devant nous, de l'autre côté de la rivière, qui forme un coude en cet endroit, l'église au clocher, mur triangulaire, suite de celui de sa façade, du bourg dit : le Port-Saint-Julien, dépendant de la commune de Cénac, au canton de la ville de Domme, qui personnellement apparaît à distance sur sa montagne élevée. Remontant le cours du fleuve, en suivant ses bords, nous arrivons à La Roque-Gageac, petit bourg placé entre le courant et un tertre imposant.

M. Tarde, juge d'instruction à Sarlat, a poétiquement dépeint, dans le *Bulletin* de la Société historique et archéologique de notre département, cette intéressante localité, dont il est originaire. Il nous la montre « entièrement resserrée entre la rivière qui la presse et parfois l'inonde en partie et le grand rocher de 70 à 80 mètres, protecteur

menaçant qui lui ouvre l'hospitalité de ses fentes. Elle se déploie comme elle peut, péniblement, avec ses vieilles maisons échelonnées et comme grimpant les unes sur les autres, calcinées par le soleil. Les habitations s'élèvent ainsi en deux ou trois lignes superposées, embrouillées, à la façon des gradins en ruines de quelque Colysée cyclopéen, dont elles figureraient les dalles disjointes, séparées entre elles par de petits jardins suspendus, « où la grenade mûrit, où la figue est exquise, où, dans les creux des murs de soutènement, pousse le cactus à l'état sauvage. » L'exposition en plein midi, le paravent et le réflecteur naturel de l'énorme masse calcaire expliquent assez la précocité et la haute température de ce lieu, qui serait beaucoup trop chaud en été sans de nombreuses sources et le voisinage immédiat de la Dordogne. Moitié grottes, puis tout-à-fait grottes parfois, à mesure qu'elles se hissent plus haut, les habitations n'arrivent jamais qu'à mi-hauteur du rocher, sa partie supérieure, noire et surplombante à l'ouest, étant réservée sans doute aux chouettes, à divers autres oiseaux sinistres et aux corbeaux qui s'en échappent par nuées.

« Il n'en a pas été toujours ainsi. A gauche, immédiatement au-dessus de ce roc ténébreux qui se voûte, voyez cette longue excavation très élevée, à demi bouchée par des pans de mur. Ce sont les restes d'un fort maintenant inaccessible. On y accédait jadis par le château de l'évêque de Sarlat, dont il ne subsiste plus qu'un seul indice, mais indélébile ; à savoir, sur une grande partie de la parois du rocher, vertical en cet endroit, et taillée à pic, trois séries horizontales, régulières, de petits trous qui ont servi à supporter les poutres d'une construction à trois étages. En avant de ces vestiges, on découvre, attenant à un beau porche cintré, une tour drapée de lierre, et l'on est porté à y voir un débris du château épiscopal. C'est une erreur. Cet

emplacement fut autrefois une place très forte, comprenant plusieurs castels guerriers. Les restes en question faisaient partie d'un des principaux d'entre eux. »

M. Tarde poursuit la description de l'ancienne bourgade, et, énumérant l'historique des faits qui s'y sont accomplis, il nous montre La Roque-Gageac résistant aux Anglais, puis aux protestants; tombant en 1589 au pouvoir des calvinistes commandés par Vivans, et repoussant plus tard le rebelle Marsin. La gloire de cette commune est éteinte. Il ne lui reste plus rien, pas même le commerce fluvial, le transit s'étant déplacé, tellement que les bateaux de transport que l'on y possédait encore ont été vendus. Il est fort à regretter qu'au lieu d'adopter pour arriver à Sarlat un tracé bizarre on n'ait pas dirigé le chemin de fer le long de la Dordogne jusqu'à Domme. La station de Castelnaud, beaucoup trop proche de Vézac et à peu près inutile, aurait pu être sans inconvénient supprimée. On en aurait fait une alors à La Roque, et ce centre intéressant aurait été sauvé. Maintenant il possède un quai le long de la Dordogne qui vient de temps en temps visiter son bas-quartier, à son grand préjudice, mais sans lui apporter en compensation de poissons voyageurs, qui sont retenus aujourd'hui, sauf lors de circonstances exceptionnelles, dans le bas-fleuve par le barrage de Mauzac. Les rochers étaient autrefois fréquentés par les aigles, dont il n'y a plus aucun. Ni aigles, ni saumons actuellement dans ces parages; ils y sont remplacés humblement par des corbeaux et des barbaux. Cela peint les deux époques.

Grâce à la libéralité de M. le curé Gouzot et de M. le maire Pontou, le bourg possède un bel établissement charitable. N'a-t-on pas eu l'idée singulière de placer une fraction de cette petite ville sous la juridiction municipale de Vézac, tandis que le reste de l'agglomération est chef-lieu

de commune et de paroisse ! (1) C'est tout-à-fait logique et plein d'à-propos. La Roque est la patrie du chanoine Tarde, chronologiste distingué, et qui, le premier, émit l'opinion qu'une certaine quantité de ce que l'on considérait alors comme formant ensemble le groupe de taches du soleil, n'était autre chose qu'une série de petites planètes infra-mercurielles, c'est-à-dire placées entre Mercure et l'astre du jour, fait que des observations récentes et sérieuses tendraient, parait-il, à démontrer comme exact, en partie du moins.

Le temps nous a manqué pour visiter à fond La Roque-Gageac, en examinant tous les lieux que signale son historiographe animé du désir ardent de faire connaître le lustre ancien de son berceau. Nous l'avons regretté, mais le peu d'heures dont je pouvais disposer ne nous permettait pas semblable et si attrayante investigation qui, certainement, aurait pris toute une journée (2). Nous dûmes revenir en tirant au plus court, ce que nous fîmes en escaladant la pente d'une colline par un sentier plus qu'incommode, accidenté, sinueux, étroit, semé de pierres et de trous et qui nous mit inopinément, à mi-côte, là où nous ne nous attendions guère à rien de pareil, en présence d'une propriété fort bien travaillée, où seigle, betteraves et fourrages étaient en bon état et les froments splendides. Tels

---

(1) Ce petit faubourg, porte un nom distinct : Malartrie; mais il est attenant à La Roque et on fait réellement partie.

(2) J'ai pu depuis passer dans ce bourg original quelques instants qui m'ont permis de parcourir plusieurs de ses rues accidentées et tortueuses, d'admirer diverses habitations plongées en partie dans des cavernes et saillant en-dehors et de rendre hommage à sa jolie petite église, pittoresquement placée sur une plate-forme et très bien tenue.

sont les fruits heureux d'un travail actif et bien compris. Parvenus en haut, nous nous retrouvons au bout d'un instant dans le parc, dont M. de Cerval, au talent, comme décorateur paysagiste, incontestable, a tracé le plan d'une main sûre et avec un coup d'œil exercé. Nous suivons cette fois une belle allée, véritable et charmante route ombragée, où les distances sont marquées par des bornes comme sur un chemin public, traversant les plis de terrain, soutenue par des remblais et d'où cent passages, à travers la garenne, permettent d'aller se perdre dans des salles de verdure, de gagner les rochers et de jouir d'aspects imprévus sur la plaine et les hauteurs. Au bout de cette avenue, que l'on quitte à regret, nous attendait le déjeuner fumant dans la salle à manger. Le repas fut gai, largement arrosé de vins de choix que le châtelain, agriculteur expert, dont la propriété se distingue parmi les autres par sa direction sage et prudente, recueillait fruit de ses soins entendus sur les coteaux voisins avant que l'odieux phylloxéra ne fût venu détruire en peu de temps ce qu'avaient produit dans ses vignobles de longs travaux. Nous les comparâmes, complaisamment et judicieusement, à plusieurs reprises, avec des échantillons d'élite de vins de Bordeaux, et même de Porto, ces derniers envoyés de Lisbonne il y a quelque temps par M. d'Erbp à son beau-père, et le résultat de notre épreuve, mûre et impartiale, fut un toast unanime, chaud, enthousiaste à la santé de M. de Cerval et de sa famille. Après cet hommage rendu solennellement à nos hôtes nous dégustâmes un excellent café avec le calme du devoir accompli, puis M. d'Erbp et moi reprîmes le cours de notre pérégrination dans le voïsinage. En descendant, mon guide volontaire et précieux compagnon, me fit remarquer avec quelle attention les eaux tombant des toitures sont captées et emmagasinées dans de grandes citernes voûtées qui, comme

à Montfort, en tiennent des milliers de barriques en réserve. Nous traversâmes la plaine et fûmes franchir un pont tout neuf jeté sur la Dordogne qu'il domine, on ne sait pourquoi, peut-être parce que le fond est plus solide là que plus bas et plus haut, juste à l'endroit où la rivière est le plus large. Aussi, comme il n'y avait pas beaucoup de ressources disponibles dans la caisse du département, a-t-on mis un temps infini pour le construire. Ce qu'on a fait, du reste, solidement et avec goût. D'aucuns disent pourtant qu'une de ses arches est mal fondée. Le reproche est-il juste ? Je l'ignore. Toujours est-il que ce pont ne risque pas de s'écrouler, le chemin de fer sur la rive gauche lui enlevant presque toute son utilité, de telle sorte, affirme-t-on, que le produit de son péage ne couvrira pas avant un siècle les frais qu'il a coûtés.

Cet ouvrage d'art dépassé, l'on voit, à deux pas, s'ouvrir un vallon fort étroit, frais du reste, bordé de hauteurs élevées, percées à leur sommet, au delà de l'affluent, du moins, de grottes, dit-on, curieuses, et dans lequel, au milieu d'un paysage agreste, court un ruisseau qui vient du sud, déboucher dans la rivière. C'est le Céou, fils du Quercy, qui a fait pour cela long voyage et paraît s'être affaibli, comme un homme, sur la fin de sa carrière, contrairement à la plupart des cours d'eau. Il me paraît, en effet, en cet endroit, moins large que quelques lieues plus haut, où je l'ai traversé, dans l'été de 1880, comme je l'ai précédemment raconté. Peut-être, est-il ici plus profond qu'à Saint-Cybranet. Il serait alors semblable encore à l'homme qui, dissipé, vaguant en se jouant dans sa jeunesse, devient plus calme, plus retiré en lui-même, plus fort par la pensée en avançant en âge, tout en perdant la grâce séduisante de l'âge d'or de la vie. Telle est du moins l'apparence à distance, mais en s'approchant du confluent, on voit qu'elle est décevante de loin. A sa

jonction avec la Dordogne, le Céou tout fier de l'aborder, apparait, à qui le contemple de sa rive, comme une jolie nappe d'eau, de largeur modeste, il est vrai, mais très passable. Il est clair, vif et la Renommée proclame, en outre, à bien des lieues au-delà de lui, l'excellence des poissons qu'il nourrit dans son onde et qui sont bien préférables à ceux vivant dans le fleuve dont il est le tributaire.

Devant nous est une longue rue bordée d'une route-quai, derrière laquelle d'autres rues, grimpent follement le long de chemins impossibles, tortueux, pleins d'aspérités ou de débris de roc, tranchants comme des couteaux, ce qui n'empêche pas des enfant et des adolescents même, voire parfois des personnes d'âge mûr, de circuler sans chaussure, dans ces routes abominables et hérissées de pointes aiguës, ce dont je leur fais compliment. La plante de leurs pieds doit être, à coup sûr, aussi dure que la corne du pied d'un cheval, pour ne pas être à chaque instant entamée. Ainsi monte Castelnaud jusqu'a son vieux et sombre château, un peu avant lequel on rencontre l'église paroissiale, petite, pauvre, sans clocher ni distinction, un ancien temple catholique, longtemps toléré, sans doute à peine, par des suzerains protestants. Le haut du bourg enveloppe la vieille forteresse toute meurtrie, du bas des remparts de laquelle on découvre au loin le cours de la Dordogne, venant de Domme, pour tourner l'éminence, et la vallée du Céou, s'élargissant vers Saint-Cybranet que l'on aperçoit aussi.

Castelnaud commande ainsi des passages importants. Le cours du fleuve et de ses affluents dominé dans un espace restreint par deux gros forts, Beynac et Castelnaud, un peu plus loin barré par La Roque-Gageac, protégé de plus par Feyrac et au besoin par d'autres points de défense, était, on le voit, peu facile à forcer, et pouvait arrêter des armées, surtout avant l'invention des armes à

feu, et lorsque les chemins étaient à peine praticables. Aussi, ces lieux si bien gardés ont-ils été souvent le théâtre de luttes sanglantes, depuis des siècles reculés, jusques et y compris l'époque des guerres de religion. Le redoutable nid d'aigle que voici, avait été nommé l'*Arche de Satan*, du temps des Albigeois, auxquels il fut enlevé par Simon de Monfort, en 1214. Il fut ensuite, plusieurs siècles après, l'un des refuges du célèbre capitaine huguenot, Geoffroy de Vivans. Après mille viscissitudes, il était devenu possession de l'illustre famille de la Force, et il n'y a pas cinquante ans encore, il présentait, malgré ses blessures béantes, un important et magnifique coup d'œil. Il était réservé à une époque, calme et utilitaire entre toutes, de lui porter un coup terrible. Ce fier débris, dont la vue seule invoquait le souvenir des âges écoulés et appelait l'étude de l'histoire, fut, en 1846, en pleine paix, sans motifs aucuns, que d'épargner quelques sous à l'entreprise, en dispensant de recourir à l'extraction de matériaux, abandonné, livré, comme carrière, aux constructeurs de la calle du bourg. Ils renversèrent une partie de ses tours et sa monumentale chapelle, en faisant rouler ses nobles parements sur le flanc de la montagne jusqu'au bord de la rivière, où, naturellement, ils arrivaient brisés en pièces et hors de service. Ce mercantilisme déplorable finit, heureusement, par révolter l'esprit public aux environs. De vives protestations s'élevèrent contre cet acte de vandalisme à froid. Le baron Bessières, d'abord député de l'arrondissement de Sarlat, puis pair de France, intervint ; on fit cesser cette triste démolition, d'un édifice historique, démolition sans bénéfice, même au point de vue du gain en argent, et M. de Cerval, que l'on rencontre toujours partout où il existe un acte louable à accomplir, devint acquéreur de ce qu'avait épargné le marteau des manœuvres. Ces restes ont encore

un air imposant, surtout vers le sud et l'ouest, où l'on admire une belle tour carrée, de grande hauteur, crevassée mais altière, et une superbe tour ronde dont l'effet est grandiose. Un gardien est chargé de veiller à ce que les profanes ne pénètrent pas dans l'enceinte, dont les clefs sont entre ses mains.

La commune de Castelnaud est importante. Elle appartient au canton de Domme, et contribuait, par la valeur de ses vins, à la réputation du cru renommé dont cette ville est le centre, mais où le désert a remplacé les ceps aux grappes renfermant un liquide recherché.

Après avoir salué la citadelle arrachée par une initiative heureuse à la spéculation avide, nous avons regagné la plaine en observant sur notre passage l'influence des terrains, variant à chaque pas, sur les récoltes qu'on leur confie, ce qui rend si difficile, en notre pays, l'adoption d'un genre de culture et d'assolement uniforme pour de vastes etendues. Nous avons vu, d'ailleurs, en montant vers le nord-ouest, des produits généralement supérieurs à ceux de la partie sud-est, le sol y étant meilleur et plus consistant. Il y avait des froments magnifiques dont le rendement sera considérable, si les courants d'air qui nous amènent depuis quelques jours des brouillards froids veulent bien enfin cesser ; les seigles étaient moins beaux en comparaison. Pourquoi persévérer ici à en semer pour grain de consommation ? C'est un usage à réformer. Quelques lots de céréales paraissaient assez tristes vis-à-vis des autres ; clairs et courts, ils étaient remplis de coquelicots. C'est que la Dordogne, dont il serait bon de régulariser le cours, les avait couverts ce printemps, et qu'ils avaient beaucoup souffert de cette immersion intempestive et prolongée.

A l'angle forme par la réunion de plusieurs chemins, nous avons trouvé une voiture que M. de Cerval avait

envoyée pour faciliter notre promenade et qui nous a rapidement conduits à Beynac, en deçà du ruisseau qui descend des coteaux, au-dessus de Vézac, et va, sous nos yeux, se jeter dans la rivière.

Beynac, qui confine à un second ruisseau moins important que celui que nous venons de passer, est, comme Castelnaud et La Roque-Gageac, situé sur la Dordogne, que borde un quai sans mouvement commercial maintenant et la route de Saint-Cyprien. Le reste du bourg s'étend sur le flanc de la montagne, en s'élevant vers un imposant château, qui fut le siège de l'une des quatre grandes baronies du Périgord. Les ruelles qui conduisent à cet édifice féodal sont rocheuses, mais à pentes moins raides et plus larges que celles de Castelnaud. Les habitations se pressent là aussi sous les remparts seigneuriaux et se collent pour ainsi dire à eux, afin d'en être mieux défendues. C'est ce qui se produisait partout à peu près au Moyen-Age, alors que chaque fief important était devenu comme un état indépendant, souvent en guerre avec ses voisins et sans relâche avec l'étranger. L'habitant de la campagne et le commerce craintif se réfugiaient sous l'aile du suzerain qui les protégeait du haut de ses donjons. Ils y vivaient dans une sécurité relative ; peu à peu, il se formait dans ce campement une classe bourgeoise, qui ne tardait pas à réclamer des privilèges et de l'indépendance, jusqu'à ce qu'elle put s'affranchir tout à fait, aux dépens du vieux manoir, qui, parfois, assailli par la ville qui lui devait son existence, disparaissait sous ses coups. Ainsi se développait la Nation, être vivace qui n'a jamais péri par excès de reconnaissance, et que la royauté, trop réduite à presque rien par ses anciens subordonnés, favorisait de tout son pouvoir. Prise entre ce double étau, la vieille et puissante chevalerie ne pouvait que s'affaisser. Ses efforts même pour se maintenir contribuaient à hâter

sa chute, et, celle-ci, une fois accomplie, la monarchie devait être, à son tour, attaquée par ses anciens alliés; elle devait lasser régner, sous différents noms, la classe moyenne. Aujourd'hui, nous entendons des bruits confus, mais d'instants en instants plus distincts, s'élever des classes inférieures contre celle-ci, en la menaçant de mort. Rien n'est stable sous le soleil. Les révolutions matérielles et morales, ce flux et reflux immense et incessant des choses et de l'humanité, changent sans relâche la surface de la terre et ses institutions.

Battu par le temps, battu par les orages, frappé par le fer et le feu, Beynac est néanmoins encore debout, et ses restes immenses, squelette décharné, prouvent par leur force et leur étendue combien il fut redoutable aux temps jadis.

Avant d'y parvenir, on rencontre sur son chemin plusieurs bâtiments affectés dans ce moment à des usages divers, mais dont le style, la situation et l'aspect robuste indiquent suffisamment qu'ils faisaient partie de ses dépendances particulières, quoique en dehors de son enceinte. On tourne plusieurs fois autour de cette dernière, on laisse sur sa droite une petite esplanade où de beaux noyers, plongeant leurs racines dans les interstices du roc, y ont puisé, dans une terre généreuse, une riche sève, qui leur a permis de croître majestueusement et de couvrir l'espace de leurs rameaux fructifères. A deux pas d'eux, la porte s'ouvre enfin devant le concierge auquel les clefs sont confiées et l'on franchit les épais remparts. On se trouve alors en présence du corps de logis, dans lequel le propriétaire a fait exécuter quelques réparations ; d'une tour énorme et du haut donjon, qui, vu d'en bas, produit le plus bel effet. Un vestibule conduit à l'ancienne salle des Etats, vaste parrallélogramme, formant un carré long majestueux, voûté en demi ogive, et éclairé dans le fond,

outre la grande fenêtre, par deux autres plus hautes, presque géminées placées au-dessus d'elle. Au milieu de cet imposant espace est une cheminée remarquable, offrant d'intéressantes sculptures. Les parois sont divisées en encadrements réguliers, tendus dernièrement encore de riches tapisseries qui ne sont plus qu'un souvenir. Au fond, du côté de la porte d'entrée, un guerrier du seizième siècle, casqué, cuirassé, formidablement armé, contemple du haut de son cadre le visiteur inconnu, auquel il semble demander compte de son audacieuse intrusion. Ce chevalier n'est ni plus ni moins que le célèbre et féroce baron des Adrets, l'un des plus redoutables capitaines du protestantisme et dont les exploits et la barbarie ont eu dans leur temps un retentissement qui s'est prolongé jusqu'à nos jours. C'est lui qui, s'étant emparé d'un fort dans le Vivarais, trouva plaisant, voulant se divertir, de faire, de la cime des remparts, sauter, l'un après l'autre, les malheureux prisonniers catholiques tombés entre ses mains, dans les fossés sur les piques de ses partisans. Il y avait déjà quelques moments qu'il se délectait à ce spectacle, lorsqu'un pauvre soldat dont le tour était venu de se livrer à cet exercice mortel, prit son élan, puis revint sur ses pas, reprit le chemin du parapet en courant, s'arrêta de nouveau, recommença encore. — « A quoi penses-tu donc et pourquoi nous fais-tu perdre notre temps avec tes hésitations ! » cria le baron furieux. — « Monseigneur, repartit le captif, auquel le désir de vivre le plus longtemps possible avait inspiré ses manœuvres et qui avait recouvré tout son sang-froid à cette interpellation, Monseigneur, vous vous étonnez que je m'y prenne à deux ou trois fois avant de m'élancer ? eh bien ! faites-le vous-même ; encouragez-moi par l'exemple ! Je vous le donne en cent ! » Le baron stupéfait de cette réponse, aussi hardie que juste, de ce défi personnel dont il comprit toute la portée, fit

aussitôt cesser ce jeu lugubre. On se demande à quel titre le portrait de ce chef redouté se trouve dans cette salle. La réponse est bien simple. Les seigneurs actuels de Beynac sont de la famille du baron. Celui-ci, en effet, était un Beaumont. Qui pourrait croire, si ce n'était établi d'une manière incontestable, que le sang du cruel calviniste est le même que celui du grand archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, des dignes neveux de ce prélat, si fervents catholiques, si bons, si justement aimés de tous! et cependant il en est ainsi. L'histoire du monde est pleine de ces contradictions étranges.

M. le vicomte A. de Beaumont, auquel appartient le château, a fait exécuter quelques réparations pour rendre des appartements habitables pendant le peu de jours qu'il vient y passer tous les ans(1). De la salle des Etats, nous sommes entrés dans une chambre, encore ornée de médaillons aux solives, décoration gracieuse, puis dans une autre ou les médaillons et les chiffres couvrent les murailles et dont le plafond présente de remarquables peintures. Un peu plus loin, une autre chambre nous a prouvé la force du vent à cette hauteur : la tempête venant de l'ouest ayant trouvé une fenêtre ouverte a été heurter une cloison récemment posée et l'a renversée du coup ; à côté, c'est une demi-voûte en briques qui a éprouvé pareil sort. Nous avons gravi les marches usées et branlantes du fier donjon et avons de là jeté sur le pays un coup-d'œil charmé. Le regard erre avec plaisir sur les méandres de la Dordogne qui passe au bas du tertre, embrassant des îles fantastiquement découpées qu'elle a créées et déchiquette à plaisir, et puis fuit à l'horizon vers Saint-Cyprien. Il s'abaisse sur le joli castel de Feyrac qui paraît de là haut être,

---

(1) Il l'habite actuellement (1890).

comme un décor d'opéra, une brillante bonbonnière, attachée au flanc de la rude montagne de Castelnaud. Le chemin de fer, les ponts, les routes, la large vallée, les escarpements sévères attirent tour à tour l'attention. Un grain qui se formait à l'ouest et venait à nous a tout à coup assombri ce spectacle charmant, en menaçant de verser sur nous des flots de pluie, comme un autre l'avait fait une heure auparavant sur la vallée du Céou, au grand dommage des récoltes, pendant que nous étions à Castelnaud.

Nous avons repris le chemin de la terrasse à tâtons en nous appuyant sur la colonne formée par les extrémités des marches qui déroulent autour d'elle leur hélice bien peu solide à présent. Une violente secousse suffirait à faire tomber aujourd'hui tout d'une pièce cette échelle de pierres usées, dont nous avons été ravis d'atteindre le terme sans accident. Des lézardes se manifestent dans les hauts remparts. De promptes réparations sont nécessaires pour empêcher un éboulement qui pourrait se produire tout à coup au premier jour. L'église paroissiale est située dans l'enceinte. Elle était, sans doute, autrefois, la chapelle du château. De belles proportions, mais sans clocher, elle se compose à l'intérieur d'une nef ogivale à nervures, à laquelle sont jointes sans symétrie cinq chapelles séparées d'elle par des arcs et qui chacune ont un autel, une seule exceptée, laquelle sert de dépôt pour les chaises. Le grand autel est digne de cet édifice vaste, élégant et bien soigné. Plus bas est un grand jardin potager renfermant des arbres fruitiers et situé sur une terrasse.

M. Lacoste, régisseur de la terre de Beynac, est un agriculteur fervent. Il y a cinq ans il a planté deux hectares de vignes sur les pentes qui, des abords du château, descendent vers la plaine. Il a vaincu de grandes difficultés et parfaitement réussi. Malheureusement, à peine les cépages installés ont-ils eu fait montre de leur feuillage verdoyant,

ornement de beaux rameaux, que le phylloxera, du haut des collines du voisinage, a fondu sur eux et les a totalement infestés. L'entreprenant praticien a été plus heureux dans une autre tentative. Il a parfaitement assaini, par des tranchées profondes, une vallée marécageuse, capté des sources, les a très habilement déversées et fait servir avec succès à l'irrigation bien entendue d'une prairie maintenant fort améliorée, grâce à ses soins, travaux qui lui ont valu, de la part de notre Commission de visite, une médaille d'argent.

Au bord de la rivière, nous avons retrouvé notre voiture et sommes rentrés à Marqueyssac d'où je suis reparti deux heures après, heureux de mon voyage et reconnaissant. Le pays que j'ai parcouru dans cette journée, curieux au point de vue de l'histoire et de l'architecture militaire ancienne, l'est également sous le rapport géologique. Il est peu commerçant, ne possédant guère en fait d'usines qu'une ou deux tuileries et quelques moulins, mais il offre à l'agriculteur un beau sujet de méditations et d'études. La vigne qui y fit la fortune de ses coteaux est malheureusement annihilée pour ainsi dire ; le progrès cultural est loin d'y être aussi répandu qu'il devrait l'être. Il y a peu d'instruments perfectionnés et les assolements y laissent à désirer. Cependant, en moyenne, la production du froment peut y être évaluée à 16 hectolitres à l'hectare, proportion dépassée souvent, notamment à Marqueyssac, dont les appartenances se distinguent avantageusement au milieu de celles des propriétés du voisinage. En multipliant les prairies artificielles, soignant mieux les naturelles, en ayant plus de racines fourragères et de bétail, on arriverait facilement à un rendement beaucoup supérieur. Bien exposé, ce coin de terre présente au botaniste une flore inattendue. C'est ainsi que notre collègue M. Chastenet, percepteur à présent à Sarlat, après l'avoir été plusieurs années

à La Bachellerie, y a rencontré le térébinthe de la Provence, croissant spontanément à Castelnaud et à la Roque-Gageac, où nous avons vu que M. Tarde signale la présence, à l'état sauvage dans les rochers, du cactus d'Afrique. On trouve également à Beynac l'*arthemisia-absinthium*. Les coteaux sont couverts de lavande et de sarriete et c'est peut-être, avec certaines localités du canton voisin de St-Cyprien, la seule contrée du département où la culture de l'ammandier soit lucrative. Enfin, notre collègue n'est pas éloigné de supposer que l'olivier de Provence et de Roussillon, dont la croissance y est très satisfaisante, pourrait y donner de bons résultats. Quant au noyer, comme dans tout le Sarladais, il y abonde et parait assez bien garni de fruits cette année. Le chêne vert orne la plupart des hauteurs. Les ressources ne manquent donc pas ici. Puisse bien vite et puissamment y souffler l'esprit régénérateur du progrès.

J'ai été tout-à-coup saisi brutalement à la gorge par un rhume violent ; et dame la fièvre, sa compagne, est arrivée lui prêter main-forte. Ces deux intéressants personnages m'ont déclaré qu'ils s'installaient chez moi, tout-à-fait à mon service, ce qui ne m'a pas flatté. Je me suis empressé de leur signifier d'avoir à déguerpir et leur ai donné leurs huit jours. Mais ils n'en ont pas tenu compte, et il m'a fallu garder cet agréable ménage une demi semaine de plus. Dès qu'ils ont été partis, j'ai repris mes excursions, me bornant au voisinage, afin de leur laisser gagner de l'avance et de ne pas m'exposer à les rencontrer en route, où ils s'attacheraient encore à moi, cette fois pour plus longtemps que précédemment. Je me suis rendu d'abord dans la vallée de la Cuze, en dehors de toute voie poudreuse, derrière le viaduc du chemin de fer, et je me suis dirigé paisiblement le long de sentiers ruraux, allant au hasard. Le ruisseau, divisé par vingt usines, a vingt bras, pas au-

tant que Briarée le géant, n'étant pas de grande taille, mais il en fait meilleur usage. Il arrose dans toutes les directions les prés, double leurs produits, et si les rigoles d'irrigation étaient mieux faites et mieux soignées, il les triplerait. Plusieurs belles sources dont une, après avoir rempli son bassin pour la provision des humains, garnit plus bas un joli vivier cher aux blanchisseuses et va porter son tribut à la suzeraine de ces lieux, l'aident dans cette fonction philanthropique. Outre les prés naturels on trouve là des trèfles satisfaisants, de magnifiques pommes de terre, quelques autres cultures passables, mais les betteraves y sont déplorablement manquées. Un moulin paraissant assez considérable, des maisons pittoresquement placées sur des rochers animent le paysage. Sur la pente des coteaux qui vont mourir dans les bas-fonds, on voit de la vigne en rameaux assez élancés, mais peu chargée de grappes et dont plusieurs pieds prennent une teinte jaunâtre, maladive, n'annonçant rien de bon. Les hauteurs sont parées de leur robe verte de printemps et de fin d'été. Malheureusement elle est bien trouée à partir de la moitié supérieure de leur taille et laisse, par des déchirures, apparaître leurs flancs rouges et leurs ossements jaunâtres. Il y a aussi des arbres à fruit, mais, à l'exception des noyers, ils ne promettent pas merveille pour cette année.

De là revenu en ville, traversant la Grande-Rigaudie, les Fossés, puis le faubourg de la Bouquerie, j'ai été faire l'escalade du mont que M. de Cerval a transformé, par la vertu de sa baguette de magicien, et de beaucoup d'argent, en une charmante et originale promenade, s'élevant depuis la route de Proissans, ou, pour mieux dire, de celle qui conduit à la Croix-d'Alon, jusqu'au faîte du tertre dominé par une villa-pied-à-terre entourée de lauriers-tins. J'avais déjà parcouru rapidement en un jour d'hiver, par un beau soleil, cette gracieuse création pour faire prendre l'air à l'un

de mes petits-fils malade. J'ai revu avec plaisir les méandres du chemin, bordé de prairies, longé de lignes de vignes s'émancipant en poussant à tout hasard des pampres vigoureux, mais qui ne donneront pas beaucoup de vin. J'ai repassé devant les métairies disposées en point de vue, et dont une renferme des bâtiments ruraux considérables ; devant la maisonnette cachée par des arbres verts et feuillus, s'ouvrant au sud-ouest et d'où l'on contemple une partie de Sarlat, sa prison neuve des champs, sa gare singulièrement placée, son viaduc hardi, les chaînes de collines indiquant le cours capricieux de la Dordogne. J'ai vu avec peine s'étaler là des champs de seigle, le froment n'être pas très beau ; du maïs que j'aimerais mieux ailleurs. Il y a de superbes pommes de terre, un peu de luzerne, du trèfle satisfaisant, des betteraves passables, beaucoup d'arbres fruitiers, surtout vers le haut, mais tous peu prodigues de promesses ; les noyers et quelques pommiers exceptés. Une belle fontaine auprès de la grande métairie permet d'abreuver hommes et bétail, ce dernier bien choisi, nombreux, en bon état, m'a-t-il semblé, d'irriguer aussi l'herbage voisin. Sur un point encore plus élevé, presque au pied du piton final, s'ouvre une déchirure qui, du haut en bas, court vers la route de la Croix d'Alon ; des sources nombreuses sourdent de ses flancs et rafraîchissent de grandes prairies, tapis de velours vert que festonne, vers le faubourg, une véritable avalanche de noyers. Plusieurs pièces de vignes se montrent le long de la voie que l'on gravit. Elles n'ont pas beaucoup de grappes, et je crains que les seigles et le froment ne rendent pas non plus énormément cette année dans cette attrayante propriété. Le bosquet entourant la petite maison de plaisance était plein d'ombre et de fraîcheur, mais il n'en fut pas de même à la descente, ce qui fit que je ne pus guère jouir des variations du paysage qu'elle offre à chaque instant, le soleil, qui venait de dissiper les nua-

ges derrière lesquels il s'était blotti le matin, ayant trop pris mon dos pour objectif, ce qui m'a poussé à gagner la rue au plus vite. M. de Cerval veut, dit-on, vendre cette exploitation accidentée. Si elle tombe entre les mains d'un homme riche et habile, cet acquéreur est assuré d'y gagner largement.

Reposé de cette petite course, ensoleillée plus que je ne l'aurais voulu, je me suis dirigé tout au nord de Sarlat, à travers les jardins, les prés et le moissons de seigle qui gravissent, avec celles de froment et les vignobles, les montagnes au milieu de la verdure des bois, impuissante à cacher la défectuosité de la charpente des hauteurs. Après avoir suivi pendant plus d'un kilomètre la route de Montignac, je pris celle des Eyzies, que j'ai parcourue jusqu'à la seconde borne, en montant toujours. J'y ai trouvé des champs de seigle que l'on coupait à la faucille et qui ne rendent pas autant que l'année dernière, des froments assez mal sarclés, souvent pas du tout, des betteraves, de très belles pommes de terre, des petits pois, en faible quantité, des salsifis bien venus. L'eau ne manque pas sur ces rampes; on y rencontre sans cesse des mares et des fontaines, ce qui fait que l'on peut irriguer à souhait les prairies naturelles et artificielles; on le fait, quoique on m'ait soutenu, comme je l'ai rapporté, dans la vallée de la Beüne, à deux ou trois lieues de là, que cela ne se pratique pas en Périgord! Malheureusement les prises et rigoles d'eau ne sont pas toujours bien dirigées, et il en résulte qu'on n'arrive point au résultat complet que l'on devrait atteindre. Il y a de très jolis carreaux de trèfle et des luzernes passables. J'ai traversé la cour d'un petit propriétaire qui la transformait en aire pour dépiquer son seigle. Pensant que le rouleau que j'avais vu, ces jours derniers, réservé pour cet usage dans la plaine de la Dordogne et les vallées voisines sur une grande étendue de pays, avait ici semblable destination,

j'ai demandé au maître de logis s'il le mettrait bientôt en mouvement. Il m'a répondu, chose que je lui ai fait répéter par deux fois, ayant peine à y croire, qu'il battait à la latte. Battre à la latte tout auprès de Sarlat ! O comice de cette ville, votre mission ne sera pas une sinécure ! Puisqu'on en est encore là de ce côté, je me demande pourquoi l'on ne se borne pas, pour obtenir le grain, à froisser les épis dans la main ; ce serait plus antique encore, et à coup sûr, moins fatigant (1). Une allée couverte, ombrageant une voie fangeuse, m'a conduit à Meyssès, dont j'ai déjà parlé et au sujet duquel je n'ajouterai rien, si ce n'est qu'en utilisant bien les eaux de source on y pourrait obtenir des produits énormes en fourrage (2). Les seigles et les froments ne m'ont pas semblé devoir cette année fournir une moyenne égale à celle qu'on m'a indiquée l'année dernière. Un chemin creux, pavé, d'une déclivité très grande, m'a fait aboutir entre le cimetière et l'hôpital ! Pourvu que ce ne soit pas un présage !

M. Barrans, directeur du *Café de la Renaissance*, proche l'*Hôtel de la Madeleine*, possède dans les coteaux auxquels est adossé le séminaire de Sarlat, aujourd'hui maison libre d'éducation secondaire, et sur le versant opposé à

---

(1) Cet usage, primitif à l'excès, n'est pas facile à déraciner ici. Je viens de voir (juillet 1889) battre à la latte en plein boulevard à Sarlat même ! Pourtant l'usage des machines commence à se répandre, et M. Albier, mécanicien à Sarlat, m'a dit que l'on en employait passablement déjà. Il en serait de même des vanoirs, au moyen desquels il a, cette année, nettoyé 2,500 hectolitres au prix de 15 c. l'un, et des trieurs pour préparer la semence, avec lesquels il a, durant la même campagne, criblé à fond 750 hectolitres de froment, à 75 c. l'un.

(2) Meyssès a depuis changé de maître. D'importants changements y ont eu lieu depuis l'entrée en possession du nouveau propriétaire.

celui de cet établissement, un domaine d'environ quinze hectares, descendant de l'est au fond d'une étroite vallée, puis remontant la hauteur opposée jusqu'à son sommet.

Cette propriété consiste en une petite réserve et une métairie. Elle est longée par la route de Sarlat à St-André, ce qui rend les transports faciles tout autour, malgré l'extrême déclivité du terrain, lequel est argilo-calcaire, siliceux et sablonneux dans une bonne partie de son étendue. M. Barans veut faire de ce bien un lieu d'agrément et de rapport à la fois. Dans ce but, il a commencé la construction d'une maison située sur le penchant de la colline en arrivant de l'orient. Cette habitation, non encore achevée, se compose de quatre pièces où l'on entre de plein-pied, et que surmonte un vaste grenier. Au-dessous d'elles sont un immense bûcher et de grandes caves qui, vu la pente rapide du sol, semblent, à l'ouest, former le rez-de-chaussée du bâtiment. Tout proche se trouve une petite fontaine dont le bassin, fermé de trois côtés par les parois naturelles du terre, est, de l'autre, clos par une muraille munie d'un robinet permettant de faire à volonté remplir par l'eau un réservoir en miniature aménagé à cet effet. De belles vignes en plein, bien échalassées et qu'on achevait de nettoyer, entourent la demeure à venir, avec des lignes de pommiers. Ces vignes sont assez vigoureuses dans le haut, mais dans le bas elles offrent quelques traces de faiblesse. Il y a passablement de raisins. Plus loin est une prairie artificielle semée en sainfoin et qui donne en moyenne 30 quintaux ordinaires à l'hectare. Les bois font également partie de la réserve, tout en étant séparés d'elle par un espace assez long. On y remarque de magnifiques châtaigniers ; les allées et les chemins de communication sont très bien tenus et d'une grande propreté.

Le colonage est tout d'un seul tenant et fait face à la maison. Là tout est à refaire en ce qui concerne les bâtiments ruraux,

vieux et tombant en ruine. Le bétail entretenu y est peu nombreux, ne comptant qu'une paire de bœufs, une de veaux d'élève, cinq ou six bêtes à laine et deux ou trois porcs. Il y a quelque peu de luzerne, dont une portion va être convertie en prairie naturelle, du trèfle et du sainfoin. Les pommes de terre et les betteraves sont belles. On sème deux tiers de froment contre un de seigle, et séparément. Le fumier manquant encore beaucoup, le rendement moyen ne dépasse guère 12 hectolitres à l'hectare, mais, je l'ai dit, le domaine est en création. Ce n'était, pour ainsi dire, qu'une friche quand M. Barrans en devint acquéreur, il y a peu de temps. Ici encore, il faut louer sans réserve la belle tenue des allées, aussi propres et nivelées, mieux même, que bien des routes. Elles sont bordées de magnifiques lignes de pommiers, jeunes encore et qui probablement donneront avant peu de bonnes récoltes. La vigne enveloppe pour ainsi dire la métairie ; elle couvre un vaste espace où elle est établie en plein et l'objet de soins assidus. Quelques parties sont phylloxérées depuis deux ou trois ans d'une manière apparente, d'autres depuis l'année dernière seulement. Il y a une légère amélioration sous ce rapport cet été, mais cela durera-t-il ? Dans les endroits où le terrible puceron n'a pas exercé trop de ravages, les grappes sont assez nombreuses et les raisins assez beaux. Si la température est favorable jusqu'à l'époque des vendanges, le propriétaire compte avoir un quart de récolte normale. Une importante fraction de ces vignobles est assise sur une pente naguère aride, pelée, infertile au suprême degré. C'était une vaste croupe nue, sans abri, recevant les eaux de tous côtés et ravinée dans tous les sens à chaque averse un peu forte.

Que fit M. Barrans ? il n'hésita pas, et du mal sut tirer très habilement le bien. Son début fut un coup de maître et mérite d'être raconté et offert comme exemple. La portion

de ce sommet la plus basse et la plus ravagée par les torrents, suites d'orages, a été creusée sur une grande longueur et largeur, de manière à former une large et profonde cavité dans laquelle une énorme quantité de pierres concassées ont été entassées jusqu'à forte hauteur. Sur les autres directions que suivait principalement l'écoulement de la ravine, on a pratiqué de longs et grands fossés remplis également à moitié de cailloux et se dirigeant tous vers le réservoir ouvert comme je viens de le raconter, piscine qui a été ensuite recouverte de larges pierres et d'une couche épaisse de terre provenant des déblais. Le reste de la cime a été nivelé; les rigoles faites pour le drainage aboutissant à la citerne l'ont également été, après avoir disparu sous un fort matelas de sol arable, extrait des fosses ou bien obtenu par des écrétements, et l'on a constitué de cette manière un réseau considérable de veines apportant à une immense citerne l'eau des averses qui, trouvant partout un terrain perméable, s'y rend sans causer de mal désormais, tout en maintenant au pied des ceps, dont la pente entière est maintenant peuplée, une fraicheur salutaire. Voilà la cime assainie, les eaux jadis nuisibles emmagasinées; il s'agit d'utiliser cette provision, en l'empêchant de monter à la surface par capillarité, l'excavation une fois remplie. Dans ce but, M. Barrans a fait ouvrir un long canal garni de pierres brisées et de charbon pilé ; ce canal, en forte pente et d'un profil considérable, passe sous une allée descendant vers l'habitation du métayrr. Les eaux, débouchant du magasin souterrain, le parcourent en s'épurant et vont aboutir dans un petit bassin couvert d'où, par un robinet, elles tombent à volonté dans un autre à l'air libre, tout proche de la porte du colon, lui fournissant ainsi le moyen d'abreuver ses bestiaux, lui procurant de l'eau potable à toute heure pour les besoins de sa famille, et lui permettant, en outre, d'exécuter quelques arrosages autour de sa demeure, tout

en ménageant la ressource précieuse que lui valent ainsi les tempêtes autrefois sources de désastres.

M. Barrans, par un ingénieux travail, dont les dépenses n'ont pas été fâcheusement augmentées par les exagérations d'un luxe inutile, a donc opéré dans cette partie de son domaine une transformation des plus heureuses, et il est à regretter qu'il n'ait pas présenté sa petite exploitation à l'examen de notre jury de la Société d'agriculture, lors du concours départemental de l'année dernière. Il faut espérer que bientôt son vignoble, sauvé de la destruction dont le menace le phylloxéra, le paiera largement de ses déboursés, en lui permettant d'utiliser le matériel vinicole et pour la fabrication du vin, qu'il a déjà rassemblé dans son colonage, et complètera dès que l'abondance du rendement des vendanges aura reparu chez lui.

Au fond du ravin qui coupe en deux sa propriété, de même que celle de ses voisins, et sur les bords duquel on remarque de beaux peupliers, il doit exister nécessairement des sources à peu de profondeur. Il serait désirable d'y voir opérer des sondages qui permettraient de reconnaître le cours et l'importance des eaux souterraines à cet endroit et d'y forer, de distance en distance, des puits munis de manèges, au moyen desquels on pourrait arroser à droite et à gauche une certaine étendue de terrains en augmentant la prairie naturelle (1).

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le noyer, dans cette direction et dans tout le rayon, est en grand honneur.

---

(1) Depuis, M. Barrans a pour ainsi dire refondu sa propriété, améliorant et reconstruisant une grande partie des bâtiments d'exploitation, augmentant sa production fourragère, reconstituant ses vignes. Médaillé plusieurs fois par notre Société, en 1885 et 1889, il va toujours de l'avant.

Dans la matinée du 13 août, séduit par l'apparence d'une température promettant d'être pleine de mansuétude pour les infirmes et d'écarter d'eux à la fois les averses, sources de catarrhes et fluxions de poitrine, de même que les ardents rayons d'un soleil inhumain provoquant migraines et congestions cérébrales, j'escaladai gaiement, bien que de nouveau malade, le marche-pied d'une voiture rustique dite jardinière, entraînée au grand trot par un baudet de Gascogne, aux longues oreilles et aux fières allures comme plus d'un ignorant, mais sachant fort bien son métier et dur à la fatigue; un âne modèle, en un mot. Ainsi pris-je, en compagnie d'un habile armurier de Sarlat, de sa femme et de son fils, grand jeune homme alerte, la route de la montagne au-delà du faubourg du Pontet. Après avoir suivi quelques moments le grand chemin, arrivés à l'endroit où il se sépare en deux branches, l'une allant à Castelnaud et l'autre à Vitrac, nous nous dirigeâmes par une voie de traverse passant entre elles, et, laissant la Boëtie sur la gauche, ne tardâmes pas à nous engager dans un terrain accidenté, rocheux, couvert en grande partie de taillis peu épais de chênes-verts ou d'espèce ordinaire, hérissé de raides bruyères hautes et dures, ou rempli de cailloux émergeant par masses d'une terre rouge et mince. Peu d'habitations; une morne et triste solitude s'étendant sans variété sur une vaste superficie d'âpres collines et de ravins, avec à peine quelques champs cultivés en céréales ou vignes malades, au milieu de la forêt verte et des rocs accumulés, crevassés, d'où l'on s'attend, rêveur, à voir sortir pour recueillir de piètres récoltes, l'homme préhistorique en costume primitif et porteur d'instruments remontant à la plus parfaite enfance de l'art. Et cependant, tout près de nous, dans ces sols rebelles en apparence, agit le progrès et se trouvent des exploitations remarquablement conduites. Celle des Tui-

lières-Basses, entre autres, appartenant à M. de Gérard, affermée par M. Sanfourche, de Sarlat, et travaillée par le colon Jardel, a mérité, lors du dernier concours départemental dans l'arrondissement, un second prix de culture, consistant en une médaille de vermeil et 100 francs.

C'est au métayer qu'est dû ce succès. C'est à ce brave praticien que la récompense a été remise, et il l'a bien gagnée, car le rapport, rédigé au nom de la Commission d'expertise par M. O. Pradier, constate en ces termes les mérites de cet homme intelligent et laborieux :

« L'étendue du domaine est de 31 hectares, dont 25 en bois et 6 en terres labourables et prairies. Lors de l'entrée du sieur Jardel, le bétail se composait d'une petite paire de bœufs, dix moutons et deux porcs. Aujourd'hui il a doublé en nombre et triplé en valeur. Une progression non moins sensible se fait sentir sur les produits de toute sorte. Le blé, de 36 hectolitres, est monté à 68, le maïs de 10 à 30. Les pommes de terre, de 35, sont arrivées à 60, les noix de 20 à 40 hectolitres. Cette dernière augmentation est due notamment au greffage que le colon a exécuté lui-même.

L'ensemble de la culture est satisfaisant. De très beaux rangs de vignes sont entretenus avec soin. Le bétail se fait remarquer par son bel état d'entretien et le choix judicieux dont il est l'objet. Les fumiers sont déposés dans une fosse voisine des étables et couverts d'un toit qui les met à l'abri des intempéries. De bons instruments sont employés à la culture. Des terres ont été défrichées, des pierres enlevées, des haies détruites, des arbres fruitiers plantés. Enfin, par le travail intelligent de ce brave colon, par les améliorations foncières qu'il a réalisées, la propriété des Tuillières a, dit-on, gagné 10,000 fr. de plus-value.... »

C'est aussi dans les parages voisins que M. Aussel, petit propriétaire, a obtenu, lors du même concours, une médaille de bronze, pour avoir défriché et planté en vignes un terrain avant lui totalement inculte. « Des transports de terre, des fumures, des soins assidus entretiennent dans ce petit vignoble une belle végétation et se traduisent en excellents produits. »

On le voit, il ne faut désespérer de rien quand on a l'intuition saine de la situation, du courage, de la persévérance, et qu'on sait mesurer la tâche entreprise à ses forces et à ses ressources.

Nous avançons ; le sol semble devenir de plus en plus dur, de plus en plus rebelle à l'assouplissement et à la fertilité. Quelques rares maisons, ternes, couvertes en pierres plates, entourées de maigres ceintures de produits, apparaissent çà et là sur les cimes et sur les pentes, au milieu d'un fouillis de hauteurs, ombragées par les chênes et entre lesquelles la vallée de la Cuze, vue de là, circule péniblement, se frayant à peine une étroite issue, à travers les tertres qu'elle ceint en passant d'une frange de prairies humides. C'est à peine si le regard, scrutant au loin l'horizon, peut, en quelques points perdus, s'arrêter avec satisfaction sur des champs où la main de l'homme a forcé la nature farouche à lui obéir dans un cercle restreint. Le spectacle m'attriste et me rend songeur. Il faudrait ici la baguette d'un enchanteur ; un homme de fer ou un guerrier agricole pour venir à bout de cette solitude à la cuirasse de rochers, aux excavations profondes, foisonnant de broussailles, de tiges de ronces et d'arbustes enchevêtrés. Je me perds dans ces réflexions et me demande qui brisera l'armure de cette citadelle de la routine.

M. Guinot me frappe sur l'épaule et, m'annonçant que nous sommes arrivés, m'invite à descendre et à le suivre. J'obéis, je fais deux pas ; la colline entrouvre ses deux rudes

bras comme pour nous enserrer et nous étouffer entre ses épaisses murailles... Mais quoi ! Autour de nous tout est vert et sourit. La transformation que je rêvais est accomplie, le charmeur que j'évoquais a fait son œuvre. M. Guinot a vaillamment, complètement dompté la nature. Ce n'a pas été sans peine, sans labeurs immenses, sans longue lutte. Mais la victoire est entière et glorieuse. Au prix de travaux acharnés, d'une détermination que rien n'a pu fléchir, de combinaisons sages et bien conduites, le brave vétéran des armées d'Afrique a brisé les rochers, comblé les crevasses, enlevé les ronces, nivelé le sol, créé des chemins de service, construit des terrasses avec des milliers et des milliers de charretées de pierres enlevées aux champs; les a couvertes d'une couche de terre épaisse et a, de cette manière, disposé en gradins superposés, deux versants, où il a planté, sur plus de quatre hectares, des cépages, fins pour la plupart, bien travaillés, bien amendés et où, jusqu'à présent, le phylloxéra n'a pas exercé trop de ravages. Ce vignoble, garni d'arbres fruitiers, est cultivé en plein et soigneusement échalassé. Son produit est de qualité reconnue et fort prisée, ayant obtenu dans plusieurs concours de hautes récompenses. En moyenne, il donnait déjà 40 barriques de vin, soit 32 hectolitres à l'hectare, ce qu'on n'eût jamais pu supposer en pareil cas, et ce rendement serait notablement dépassé maintenant si l'épidémie n'avait envahi quelques portions de ce bloc l'année dernière, ce qui a décidé M. Guinot à arracher les souches atteintes, qu'il a remplacées par des plants nouveaux ayant fort belle apparence aujourd'hui, mais qui, peut être, ne tarderont pas à périr sous les coups de l'ennemi. Celui-ci d'ailleurs a fait peu de progrès cette campagne et bon nombre de tiges qui paraissaient à l'automne de 1882 être dans un état désespéré, grâce à lui, semblent avoir repris maintenant quelque vigueur, faisant ainsi naître un

espoir plus ou moins trompeur. Mais ce qui, bien plus que l'insecte américain, diminuera la récolte cette fois, c'est la coulure, à laquelle le *prunellus*, l'espèce de raisin le plus répandue dans le vignoble, est très sujet, et qui l'a fortement éprouvée par suite des intempéries du printemps et de l'été que nous traversons. L'éveil étant donné de cette manière à l'actif propriétaire, celui-ci se propose d'introduire dans sa culture un nombre plus grand de cépages, moins prédisposés à cette affection. En outre, réfléchissant que les espèces de vignes produisant des vins fins demandent presque toutes une taille plus longue que celles à vins communs, il a récemment établi des lignes à cordons, qui prouvent qu'il a touché juste, par l'abondance relative de leurs fruits. Ces lignes sont, en outre, espacées de manière à pouvoir labourer entre elles ; on fume dans l'intervalle et on y cultive soit de l'avoine, soit des pommes de terre. L'engrais et le labour aidant, les souches deviennent encore plus vigoureuses et fécondes. J'ai dit que M. Guinot s'adonne surtout aux cépages fins : ceci s'applique particulièrement à ceux à raisins blancs. Les deux sortes de ces derniers qu'il préfère, et à juste titre, sont le Sémillon, rustique et fertile, qui forme le fonds de l'encépagement de cette catégorie, et le Sauvignon. Ces espèces sont celles qui, mêlées dans des proportions indiquées par les terrains, produisent les grands vins de Sauterne. Elles réussissent très bien dans le Clos de Lèpe, où probablement elles iront se multipliant.

Par précaution, et en vue de l'avenir, M. Guinot, qui tient avec raison à ne pas avoir perdu sa peine et son temps, se prépare, si le phylloxéra venait à étendre ses ravages dans son enclos, à le braver par l'emploi des vignes américaines, dont il a déjà planté un certain nombre, de familles diverses, qui poussent bien et parmi lesquelles il choisira des porte-greffes, le cas échéant. J'ai parcouru plein d'admi-

ration pour l'énergie déployée, la constance développée, le tact montré, ces allées soutenues par d'énormes remblais de pierres arrachées au sol aplani et nivelé. Une voie les relie et, suivant les pentes du terrain, forme en divers endroits un véritable et formidable escalier dont les marches ont été enlevées au rocher vaincu. Elle nous a conduits à la maison d'habitation et aux bâtiments de servitude, construits avec les mêmes matériaux : ils sont commodes, bien distribués et vont être augmentés. De grandes lignes de magnifiques chasselas les entourent et seront prolongées. L'oïdium, qui a touché quelques plants dans le vignoble, a sérieusement attaqué ceux-ci ; mais M. Guinot est un homme de combat. Acceptant la bataille et, armant sa main, au lieu du sabre qu'elle portait jadis, terreur des Africains, du réchaud et du soufflet, il a vaincu le vorace envahisseur, qui aura pour tout butin des grains de rebut, en laissant au viticulteur dévoué grosse récolte en raisins de table.

Nous avons vu les logements des domestiques bien entendus, celui du maître judicieusement installé, le cuvier avec nombreuses futailles et une citerne en pierre partagée en deux parties, dont la première, consacrée au vin blanc, peut en contenir 40 barriques et l'autre est aménagée pour recevoir une provision d'eau qui s'en déverse au moyen d'un robinet. L'étable est petite et ne renferme qu'une paire de veaux, l'hiver seulement. Mais M. Guinot veut achever son œuvre et avoir un domaine régulier autour de son joli vignoble. En conséquence, il a défriché plusieurs nouvelles parcelles dans les meilleurs fonds de son terrain et y a semé de la luzerne qui réussit très bien. Nous avons vu qu'il cultive aussi de l'avoine et des pommes de terre avec succès. Les dernières notamment, qu'on arrachait au moment de mon passage, étaient admirablement belles et paraissaient fort saines. Enfin, une chaussée large, carrossable et unie, formée comme les terrasses du coteau par

les débris de rochers extraits des entrailles de la terre, conduit à un petit jardin nouvellement établi et qui est appelé à fournir une bonne provision de légumes et de fruits.

M. Guinot a reçu de notre Société le premier prix pour culture de la vigne. Il eût pu, avec non moins de justice, en recevoir également un d'égale valeur pour ses immenses et fructueux défrichements (1).

A deux heures et par une chaleur atroce, je quittais à pied le Clos de Lèpe, sous la conduite d'un propriétaire du voisinage et, en parcourant d'abord des bois de chênes semblables à ceux que j'avais trouvés le matin sur ma route, puis, passant au-dessous de la Boëtie et traversant des prairies, bien peuplées de joncs, dans la vallée de la Cuze, j'arrivais au bout de demi-heure de marche au moulin de la Gindonie, but de cette seconde excursion de la journée. C'est une usine considérable et bien montée, avec trois paires de meules tournantes, dont une peut servir pour le maïs au moyen d'un changement d'appareil. Les bâtiments sont vastes et bien distribués. M. Perrier, auquel appartient l'établissement, est, en même temps, marchand de bêtes à cornes, notamment de vaches, dont il a toujours d'ordinaire, au moins cinq ou six en dépôt à la disposition des amateurs. Il entretient en outre des taureaux pour la reproduction. J'en ai vu deux dans les boxes ; un fort joli garonnais, qui a reçu le premier prix au concours

---

(1) Le vignoble de M. Guinot a beaucoup souffert, depuis mon passage, des maladies diverses qui ont assailli la vigne ; mais son possesseur, toujours intrépide, toujours sur la brèche, toujours doué d'un coup d'œil sage et sûr, a déjà presque entièrement réparé ses pertes. Avant peu son triomphe sera complet et éclatant.

départemental à Sarlat, en septembre dernier, et un limousin plus jeune et qui, bien que remarquable, m'a paru moins distingué de formes. Dans l'étable à côté se trouvait une charmante vache bretonne qui fournit le lait nécessaire pour les besoins de la maison. Elle en donne jusqu'à onze à douze litres par jour, ce qui est fort beau pour une bête de sa taille. Enfin, il y a pour les services de la meunerie plusieurs chevaux ou mulets. Le bétail est abreuvé dans une grande auge que remplit et traverse l'eau qui y est amenée par un conduit en zinc parti du ruisseau. Joignant ce bassin est un réservoir qui sert pour les lavages du linge et autres emplois domestiques et qui est alimenté par une source dont le contingent y tombe au moyen de deux bouches auxquelles on puise directement pour l'usage des personnes et de la cuisine.

La réserve ne contient guère que quatre hectares de prés naturels, ce qui est peu pour le nombre de têtes de bétail entretenues dans l'exploitation à titre fixe ou temporaire. Aussi ces prairies sont-elles l'objet de soins attentifs et continus. Elles ont été nivelées et ont une pente suffisante. L'eau du ruisseau s'échappant de la retenue de l'usine les domine au nord-ouest, et quand le moulin ne marchant pas, permet à l'étang-factice de se remplir. Alors elle coule dans un fossé tracé dans ce but, se charge des principes fertilisants du fumier qui s'ajoutent à ceux qu'elle entraîne après avoir traversé les égouts de la ville, descend dans l'herbage par des rigoles et disparaît ensuite dans la Cuze, après s'être épurée sur les gazons. A l'est, un réservoir d'une grande longueur, creusé le long des rochers qui bordent la vallée dans cette direction, et rempli par une déviation prise sur la Cuze à distance en amont, permet d'arroser de la même manière la portion de prés située sur la rive gauche. L'on obtient ainsi trois fortes coupes par an, donnant en abondance un foin nutritif et de très

bonne qualité. M. Perrier m'a montré de plus une splendide pièce de maïs pour grain provenant de semence enfouie au printemps sur défriché de trèfle incarnat et un très joli petit vignoble, ayant passablement de fruits, vigoureux et à longs sarments d'un beau vert, qui paraissait mort l'automne dernier et qui, m'a-t-il dit, a été restauré, comme on le voit en ce moment, au moyen d'apports d'engrais et du terrautage. Outre sa réserve, l'exploitant possède une petite métairie qui la touche, mais ce domaine n'a pas d'importance. M. Perrier est un fin connaisseur en bétail et s'entend très bien à l'entretenir en bon état. Il a souvent été médaillé par notre Société lors de nos concours départementaux et même à un concours régional, pour les reproducteurs sortant de ses étables et exposés par lui (1).

Voilà pour la Gindonie. Là ne se borne pas l'action de M. Perrier. Cet homme actif ne veut rien voir d'improductif en sa possession. Aussi, près du viaduc du chemin de fer, à l'entrée du faubourg du Pontet, n'a-t-il pas négligé de mettre en rapport convenable un lot de quatre hectares environ, situé sur le flanc de la colline et que la chaussée du chemin de fer coupe en deux parties d'inégales grandeurs. Sur la portion la moins considérable, la plus rapprochée des habitations, il a converti tout un vaste carré, bien défoncé, en pépinière d'essai de vignes américaines de diverses espèces. Les unes sont à leur deuxième année, les autres à leur première feuille. La végétation d'un grand nombre de ces plants ne laisse rien à désirer. La reprise de tous est à peu près parfaite. Seulement, un certain nombre de tiges placées à l'ombre d'un noyer est bien moins avancé que

---

(1) Au concours régional de 1890, à Périgueux, M. Perrier a obtenu, pour ses belles et bonnes irrigations, une médaille de bronze et 300 francs en numéraire.

le reste, ce qui n'a rien de surprenant. Les *Riparias* et les *Jacquez* se montrent généralement plus vigoureux que les autres variétés, mais les premiers sont supérieurs aux seconds, sur lesquels la sécheresse paraît exercer quelque influence fâcheuse. Ici donc encore les *Riparias* semblent devoir être préférés, surtout comme porte greffes. A côté des vignes américaines est un autre carreau renfermant des cépages français gros-plants, tout jeunes et qui sont réellement fort beaux. L'autre fraction de ce petit domaine, en deçà de la voie ferrée, est occupée pour la plus grande partie par un petit vignoble en bon état. La maladie ne paraît pas s'y être encore établie. Les sarments sont longs, les pampres robustes, et il y a passablement de raisins pas trop grillés par la rude chaleur du moment et la brûlante reverbération du coteau. Plus bas se trouve une pièce de maïs moins heureuse et qui a bien souffert de l'ardeur extrême du soleil ; mais elle pourra se remettre un peu si la pluie ne tarde pas trop. Enfin, on y voit, près de la vigne, une pièce de luzerne qui a fourni plusieurs bonnes récoltes pendant quelques années et dont on laisse actuellement mûrir la graine pour semence. La terre étant ici peu profonde, il me semble que le sainfoin y serait plus à sa place que la luzerne, quoique celle-ci n'y soit pas mauvaise. Dans la partie de l'exploitation, la plus près du faubourg, il y a nombre d'arbres fruitiers, en outre des noyers. Ceux ci figurent, à peu près, seuls de l'autre côté. Leur développement est considérable ; l'un d'eux est réellement magnifique de dimensions et de produits.

Sur la pointe rocailleuse d'une colline escarpée, peu fertile, faisant saillie sur le vallon

Et de tous les côtés au soleil exposée,

M. Jaubert, jardinier, originaire de Brive, est venu planter sa tente et exploiter un peu plus de trois hectares d'un terrain de nature peu docile et répondant de mauvaise grâce aux vœux du cultivateur. Il doit trouver une certaine différence entre ce milieu réfractaire et le sol du riche bassin dans lequel est assise sa ville natale. Mais il est résolu, tenace, intelligent, instruit. Il a juré de triompher du rebelle, en face de la station du chemin de fer, afin que tous puissent bien constater sa victoire, et de surprendre agréablement les voyageurs par la vue d'un établissement horticole prospère, là certes où l'on ne s'attendait pas à en voir un.

Pour arriver à ce résultat il ne néglige rien. Il a créé de beaux et nombreux chemins, construit quatre vastes citernes qui se remplissent en partie par l'eau des toitures, en partie par celle d'un puits profond et dont le contingent est amené par un pompe à un réservoir supérieur qui alimente les autres au moyen de conduits munis de robinets jusqu'à celui qui longe le logis des plantes délicates. Deux vastes serres juxta-posées abritent végétaux d'ornementation et fleurs. Elles sont chauffées au thermosyphon et bien disposées; l'une d'elles est plus particulièrement consacrée aux feuillages d'ornement et aux fleurs frileuses. C'est aussi là que M. Jaubert opère des semis de divers sujets précieux pour en obtenir des variétés nouvelles. J'y ai fort admiré de splendides bégonias et un lot de gloxinias magnifiques, jeunes, nombreux, de nuances délicates et charmantes. Ce lot de semis aurait certainement un vrai succès dans quelque concours que ce fût. Des bananiers, également de semis,

n'étaient pas moins remarquables. Au dehors, il y avait de beaux arbres verts ; des fleurs étincelantes en planches et bordures, faisaient l'éloge de l'horticulteur ; de nombreux arbres fruitiers se voyaient de toutes parts et de grands carrés transformés en pépinières présentaient un assortiment des plus dignes d'intérêt en pêchers et surtout en pruniers de Reine-Claude et d'Agen. Ces derniers, très jolis, sont greffés sur mirobolan. M. Jaubert estime fort cette greffe et la défend avec énergie. On ne peut disconvenir que ses sujets plaident pour elle.

Avec cela de belles vignes, mais que les rats et les brebis dévorent malgré tous les soins dont elles sont l'objet. M. Jaubert, qui entretient sur cette exploitation un cheval et un petit troupeau de moutons, a des luzernières en bon état. Il a cultivé jusqu'à présent un peu de froment, mais il veut l'abandonner. Etant, comme dirait La Fontaine, prêtre de Bacchus, de Flore et de Pomone, il renonce à l'être encore de Cérès, et fait bien. Il se mettra désormais en quatre, pour trois seulement. Cela lui vaudra mieux et il y gagnera de toutes manières. Ce qu'il fait, extraordinaire déjà dans un tel sol et telles conditions, nous répond de ce qu'il fera prochainement (1).

---

(1) M. Jaubert a maintenant toute sa propriété partagée en pépinières d'arbres fruitiers, forestiers et d'agrément, fleurs et plantes ornementales, vignes à l'essai ; depuis plusieurs années, il ne s'occupe plus de culture proprement dite et ne possède plus de bétail. Il a doublé tout au moins sa production horticole et augmenté considérablement ses prises d'eaux. Il a de plus créé sur une étendue de trois hectares environ, affermée dans un domaine de M. Michelot, près la Boétie, une pépinière de vignes américaines pour porte greffes, la plupart, et le reste en producteurs directs, renfermant, ensemble, au moins trois cent mille sujets. Au concours régional de Périgueux (1890), il vient d'obtenir une médaille d'argent pour ses sujets de l'arboriculture fruitière, une médaille pour ses spécimens de vignes greffées, et une médaille de bronze, avec 150 fr. en numéraire, pour ses cultures en arbres divers.

En attendant, il jouit d'une réputation solide, et son mérite ne saurait être contesté, même en présence des remarquables rendements que des terres fertiles, depuis longtemps soigneusement alimentées, parfaitement soignées, à portée d'eaux courantes, permettent au fermier de Mme Michelot, à M. Souillac et à quelques autres, d'obtenir un peu au-dessous de lui, dans la fraiche et grasse vallée.

Je suis revenu à Sarlat en suivant un chemin ombragé, pour une grande partie, par de superbes noyers, et en me complaisant à l'aspect des exploitations voisines dans l'une desquelles j'ai, non sans plaisir, remarqué des terrains bien cultivés à plat en larges planches, et où l'on passait au tricur le grain de la nouvelle récolte. Mais on l'avait battu barbarement à la latte !

Après ces dernières sorties, vraies promenades de convalescent, les forces semblant m'être revenues, j'ai résolu d'aller explorer encore la montagne, au nord-ouest cette fois, et de braver, sous le couvert de l'ombrage, l'ardeur des derniers jours de l'été jouissant de son reste. M. Perrier, à qui j'ai fait part de cette idée, m'a proposé gracieusement de me conduire en voiture dans cette excursion ; je me suis empressé d'accepter, et le 30 août, à cinq heures du matin, nous nous sommes mis en route avec l'intention bien arrêtée de parcourir une vaste étendue de pays. Nous avons d'abord suivi la route des Eyzies, puis, tournant à droite, avons pris un chemin conduisant au pont du Moustier, sur la Vézère, et à Peyzac.

La première impression, une fois engagés dans cette direction, n'a pas été très favorable. Nous étions en effet entourés de taillis clairs, avec des bouquets de pins et de rudes bruyères. A quelque cent mètres au-delà l'horizon s'est agrandi, nous avons trouvé des habitations environnées de vignes passables, de maïs et de bons prés naturels, ce qui nous a rasserénés, mais pas pour longtemps. Bientôt

nous avons rencontré une longue descente assez monotone, avec vignes largement phylloxérées, puis une vallée n'ayant rien d'attrayant, où nous avons vu des luzernes trop vieilles, envahies par les carottes sauvages et qu'il serait bon de défricher au plus tôt pour les remplacer par d'autres plantes productives. Il y avait cependant des lots de terrains bien tenus. A cette impasse a succédé rapidement un long et étroit ravin, encaissé, au-dessus duquel la route serpente et qui est tellement froid que le brouillard humide, s'en élevant, nous faisait greloter, malgré les pardessus jetés sur nos vêtements. De cette fissure embroussaillée, la voie se pliant le long d'une pente raide et triste, s'élève et atteint sur le sommet le village de Carrier, où nous avons retrouvé des vignes et joui d'une petite éclaircie. Presque aussitôt nous plongeons de rechef et par une forte descente en zig-zag, arrivons à un affluent du val de la petite Beüne se transformant en un marais infect où l'on ne récolte que des joncs et des roseaux, à l'exception de quelques bandes de terrains plus élevées et soignées où nous voyons du maïs et du chanvre. Ce sol perdu pour l'agriculture pourrait cependant, semble-t-il, être grandement amélioré sans beaucoup de peine, si l'on en juge par certaines fractions près desquelles on a daigné curer, et diriger un peu les eaux surabondantes et stagnantes. Nous franchissons le ruisseau malencontreux, tournons dans une gorge sèche bordée de collines presque dénudées, rapides, osseuses; et la route, grimpant avec effort, nous amène sur un plateau découvert, avec vignes bien portantes encore, bonnes cultures, source abondante cachée à l'ombre d'un roc, beaux noyers. Au centre et dominant un large hémicycle est Marquay (1), petit village, chef-lieu de commune,

(1) On prononce *Marquaije* dans le pays et à Sarlat.

où les maisons sont peu nombreuses et assez vulgaires, une ou deux exceptées. Son église est étrange. Son portail s'ouvre sous un mur noir, épais, haut et carré. La nef unique en berceau, repose latéralement des deux côtés sur une sorte de corniche avançant dans l'intérieur, blanchie, comme elle, à la chaux et que soutiennent des barres de fer placées de distance en distance, traversant toute la largeur du vaisseau. Sous cette nef est une vaste tribune. Deux absidiotes, l'une à droite, l'autre à gauche, et se dessinant en demi-rotonde à l'extérieur, renferment chacune un pauvre autel ; au transept s'élève une coupole de médiocre dimension soutenant le clocher, qui apparaît au dehors comme une sorte de pavillon. Le pavé est bétoné et plein de crevasses. La grande abside, en cul de four, et assez élevée, est éclairée par trois fenêtres très étroites, sortes de meurtrières. Les autres ouvertures, peu nombreuses, ne méritent aucune mention. L'autel principal n'en est pas digne non plus ; ni le chœur.

Le cimetière est tout près, avec beaucoup d'herbes et quelques sépultures assez propres.

A la descente, de l'autre côté du bourg, il y a masse de noyers, des luzernes sur sols trop peu profonds pour cette légumineuse, de jolis maïs et des vignes en assez bon état. Le bas-fond lui-même renferme des cultures, mais par trop ombragées ; les taillis ne sont pas mauvais. Nous rencontrons des paysans qui conduisent des charrettes chargées de joncs, et quelques voyageurs à pied. Il nous considèrent avec étonnement et nous demandent où nous allons ainsi. Nous répondons : à Commarque, puis à Tamniès. Tous secouent la tête en signe de surprise profonde et accompagnent ce geste significatif d'un « Vous ne passerez pas ! » bien senti. Nous n'en tenons compte et allons toujours en avant. Peu d'instants s'écoulent et nous atteignons la grande

Beüne ; sous un premier pont, le cours d'eau passe limpide et honnêtement sans faire trop de mal aux prairies. Avec un peu de travail on le civiliserait entièrement. Mais, hélas ! à quelques pas de là se présente un autre pont au-dessus d'une autre branche de ruisseau. Le lit de cette branche, littéralement encombré de plantes aquatiques et de débris de toutes sortes, retient autant de boue que d'eau, ce qui fait que celle-ci, pour suivre son cours forcé, sort de sa couche envahie et s'étend à droite et à gauche en nappe paresseuse, dormant sur un noir marécage. Le vallon est ainsi rendu sale, fangeux, improductif, sauf de rares îlots et longes, où végètent un peu de maïs, des haricots et du chanvre. Nous nous arrêtons et faisons subir un interrogatoire à des voisins qui sont venus chercher leurs filles lavant du linge à une fontaine. Pouvons-nous aller à Tamniès en remontant la vallée ? — « Non ! à l'unanimité. » — Pouvons-nous aller à Commarque en la descendant ? — « A Commarque ? c'est difficile. Pourtant en suivant un chemin en construction à peine ébauché, l'on peut à la rigueur arriver à un sentier et de là, peut-être, et à pied, gagner l'endroit désiré. » — Nous nous remettons en marche.

Tout d'abord, le trajet est pénible ; il ne tarde pas à le devenir davantage, et bientôt nous circulons sur une épaisse couche de pierres à peine concassées, en nous élevant à mi-côte le long d'un tertre aux flancs nus, ou peu boisé, et au-dessus, de fondrières, parmi lesquelles nous remarquons de distance en distance, des taches d'un vert plus gai, des essais de fossés de décharge qui, tout imparfaits qu'ils soient, ne laissent pas que d'amener une certaine amélioration autour d'eux. Ces perfectionnements partiels auraient même une certaine importance parfois, si les propriétaires intéressés, après avoir bouché les canaux d'écoulement pour faire baigner leurs prés en temps de

sécheresse, ne les laissaient pas ensuite dans cet état, ce qui gâte les gazons, naturellement, et les rend semblables aux pires au bout de peu de temps. Ah ! si l'on voulait bien pourtant, si l'on s'entendait, si l'on était soigneux, qu'il serait facile d'avoir sur ce trajet, au lieu d'un long cloaque, de magnifiques prairies, de recolter dans ces fonds perdus d'immenses quantités de bons foins ! Cela vaudrait mieux que ces « *Bauges* » qui ne peuvent servir que de litière, qu'il serait si facile de se procurer en abondance avec les bruyères de la montagne, qui, avec ses maigres taillis et ses rocs presque à fleur de terre, ne produit guère autre chose. Nos essieux crient, notre cheval est en nage, le moulin n'apparait pas encore. Mais qu'avons nous besoin d'aller jusque-là ? Nous touchons Laussel, un petit castel du Moyen-Age qui, avec ses grands pavillons, à mâchicoulis et crénelés, et ses murs épais, ne fut jamais bien formidable. Aujourd'hui ses ruines servent de demeure à une famille de colons, et sa chapelle, à demi-portée de fusil, n'est plus qu'une étable. Ces vieux remparts, dans une clairière, au milieu de laquelle poussent de grands genévriers, indice d'un sol propre à la vigne, sont situés juste vis-à-vis Commarque, que l'on découvre en plein de l'autre côté de la Beüne, à mi-côte, au milieu de vastes taillis qui lui servent de repoussoir. Nous pouvons d'ici contempler à l'aise sa haute tour découronnée, son petit corps de logis couvert de cicatrices béantes, ses murailles tombées. Que verrions-nous de plus après nous être embourbés pour l'aborder ? Rien assurément. Il est donc inutile de nous fatiguer davantage ; nous le ferions en pure perte. Aussi nous en dispenserons-nous. Après avoir à loisir considéré ces ruines, pendant que le cheval mange son avoine et se repose un peu, nous jetons un coup d'œil sur le pays. Il est triste, désolé, sec en haut, humide à l'excès en bas. Commarque et Laussel n'étaient

pas châteaux de plaisance. On pouvait y tuer autrefois beaucoup de gibier de terre et d'eau, mais je ne pense pas que le froment qu'on récoltait aux environs ait jamais fait effondrer les greniers sous le poids et le nombre des sacs le contenant. Aujourd'hui le sol semble bien aride et le travail bien arriéré. Je demande au fermier à combien s'élève la quantité moyenne de grain récolté par hectare dans le rayon. D'après sa réponse, elle ne dépasserait pas dix à onze hectolitres ; quand elle serait même un peu moindre, je n'en serais point surpris. Mais ce territoire avait naguère sa richesse importante : la production du vin, qui y est d'une qualité supérieure. Celui de Laussel est des meilleurs du *Périgord-Noir*. Seulement, il n'existe plus guère qu'en souvenir.

Au bout d'un quart d'heure nous avons repris le chemin de Marquay. Nous y sommes arrivés mourants de faim et y avons trouvé un déjeuner modeste, mais bon, propre et parfaitement servi. Pour fêter dignement ce repas aux qualités inattendues, M. Perrier a extrait de la caisse de sa voiture une bouteille de mérite faisant honneur à son cru des environs de Sarlat, et nous avons trinqué avec nos hôtes auxquels ce breuvage pur et sincère ne doit pas avoir permis d'essayer d'une dissimulation fâcheuse à mes projets. Interrogés par nous, ils ont déclaré nettement que nous ne pouvions songer à gagner en voiture Tamniès, auquel conduisent seulement des chemins impraticables pour d'autres véhicules que les étroites charrettes du pays, pour les cavaliers et les piétons. J'avais grande envie de tenter l'aventure à pied, mais la chaleur était tellement forte qu'il eût été plus qu'imprudent de l'essayer. Nous avons donc remis à une autre fois l'exécution de la seconde partie de l'excursion projetée, et sommes rentrés à Sarlat à une heure de l'après-midi, sous les morsures ardentes d'un soleil irrité de ce que nous avions été voir une

contrée qu'il aime assez, malgré ses défauts, pour regretter d'éclairer les voyageurs qui vont la visiter. Il est certain que l'ensemble du territoire ne frappe pas l'œil d'une manière flatteuse, mais ce pays est pourtant loin d'être sans ressources. J'ai noté çà et là, tant à l'aller qu'au retour par une autre direction, des cultures louables, des troupeaux de moutons de race de choix qu'il ne faudrait pas laisser aller autant dans les bois qu'ils dépeuplent, de bons attelages de bœufs ; des betteraves satisfaisantes, de beaux maïs, des vignes soignées, des prairies artificielles qui, mieux entretenues, seraient remarquables, des carrières, des bouquets de pins placés avec à propos. J'ai rencontré de superbes noyers, des châtaigniers promettant beaucoup ; c'est quelque chose. Espérons que le moment viendra où le vin y réjouira de nouveau le cœur des propriétaires, où le bétail croîtra sensiblement en nombre ; où surtout les marais de la Beüne ne seront plus qu'une tradition. Avec 25 kilomètres superficiels, Marquay ne compte que 931 habitants, soit à peu près 37 au kilomètre. Que l'on assainisse seulement les vallées, et la population doublera.

Tout le monde m'ayant assuré que Tamniès n'est que difficilement abordable par les gens à pied, parce qu'il est trop loin de Sarlat, par les voitures, parce qu'il est dépourvu de voies praticables pour nos véhicules civilisés, je me suis plus que jamais senti piqué d'honneur à son sujet et me suis affermi dans le projet de m'y rendre sans tarder. Un entrepreneur de transports, auquel j'ai fait part de mon projet audacieux, a mis gravement son menton dans sa main, et après avoir mûrement médité dans cette posture solennelle, m'a promis de me faire approcher du but, grâce à l'élite de son personnel, des sujets de son écurie et de son matériel roulant. Me fiant donc à sa parole, quoiqu'il tonnât et vînt de pleuvoir, ce qu'un

superstitieux aurait considéré comme un signe évident de la désapprobation du Ciel et de sa défense formelle de tenter l'aventure, je me rendis sur le coup de six heures et demie à la remise indiquée. Tout était prêt pour cette mémorable campagne, et je partis résolument, décidé fermement à parvenir au but ou à m'ensevelir avec honneur dans un fossé boueux au pied du tertre que j'aspirais à fouler d'un pied victorieux.

Nous gagnâmes d'abord la route de Montignac en dominant un vallon un peu triste, quoique bordé d'assez nombreuses habitations et présentant des cultures acceptables, mais montrant en même temps bien des vignes malheureuses et des croupes dénudées ; puis en montant, nous gagnâmes Prends-toi-Garde, village peu considérable, dont le nom donne à réfléchir au voyageur. Il paraît qu'autrefois ce point, probablement désert alors, était un véritable coupe-gorge. Aujourd'hui l'on y voit des maisons entourées de champs travaillés, avec des prés naturels qui semblent en bon état, des arbres fruitiers et des vignes, les unes bonnes, les autres fort malades, mais quelle que soit leur santé, paraissant assez négligées, étant en ce moment même pleines d'herbes, défaut capital dans cette saison et à peu près général, je dois le dire, aux environs de Sarlat. C'est que, hélas ! les bras font de plus en plus défaut à la campagne, et que, par suite, la main-d'œuvre y devient de plus en plus rare et chère. A peu de distance le pays s'assombrit et offre un abri, très agréable même, aux artistes de grand chemin qui fondent l'espoir de leur fortune sur le contenu du porte-monnaie des passants. Les vols y sont peu fréquents néanmoins, mais ces lieux sont bien séducteurs pour le pauvre monde qui cherche à vivre aux dépens d'autrui. L'on se souvient encore du coup hardi que tentèrent d'honnêtes gens qui entreprirent, il y a quelques vingt ans, de dégager la res-

ponsabilité d'un voiturier escorté par des gendarmes et qui, selon eux, devait trouver désagréable et épineux de porter à Périgueux les fonds versés pour le Trésor par la recette particulière de Sarlat. Pour délivrer le conducteur de plus de soucis encore que n'en éprouvait le savetier de la Fable pour ses six cents francs, ces personnes charitables ne manquèrent pas d'attaquer l'escorte. Elles en furent reçues, qui le croirait ? à coups de carabine et poursuivies dans les fourrés, où elles disparurent sans pouvoir être atteintes ; mais les défenseurs du fisc sauvèrent la caisse, et trouvèrent dans ces bois, le maréchal-des-logis, l'épaulette, et son compagnon la croix d'honneur.

Presque en vue du théâtre de cette action, dont les conséquences, heureuses pour l'Etat, furent favorables à la maréchaussée, nous prenons un chemin vicinal circulant à travers de pauvres châtaigniers clairsemés et auxquels les soins sont inconnus. Puis viennent des taillis un peu meilleurs, des bruyères et des parcelles de terre travaillées sans beaucoup de profit, du moins c'est l'idée qu'ils laissent au passant. On domine un cirque creux mamelonné, passablement montueux, jusqu'à ce que l'on rencontre un petit village d'où la vue s'étend au loin et autour duquel les produits ont meilleure apparence. De cette oasis, point élevé, l'œil découvre Tamniès qui couronne une aspérité dans le fond raboteux et offre avec son église à la haute tour un aspect prédisposant en sa faveur. La descente se prononce d'abord avec calme jusqu'auprès du château de La Serre, environné d'un parc ombreux et ceint de terres bien travaillées où nous voyons maïs, tabacs un peu grêles, par suite de la chaleur sans doute, pommes de terre et vignes, dont une assez étendue, propre, vigoureuse, offre une notable quantité de raisins. Au-delà, sur notre gauche, nous apercevons une prairie naturelle, dans un petit vallon ; elle est sillonnée de rigoles

et paraît de qualité satisfaisante. La Serre appartient à Mme de Cerval, veuve d'un frère du propriétaire de Marqueyssac, et à ses enfants. C'est une propriété considérable, et le château qui la commande est signalé de loin par un donjon élevé. A partir de cet endroit, la pente s'accélère au milieu des taillis, dont la plupart sont bien peuplés et aménagés, et nous voilà de nouveau tombés dans le domaine de la grande Beüne, triste domaine, car le marécage y règne et déshonore au loin le pays, sans compter que les flancs des collines qui l'entourent sont ici presque nus et arides. Nous longeons le cours du ruisseau, remarquant, de temps à autre, des parcelles qui ne demanderaient qu'à être fertilisées et appellent un syndicat favorable à leurs vœux. Quand l'obtiendront-elles ? Je quitte ici la voiture, et par un chemin, simple sentier couvert de pierres roulantes, étroit et des plus escarpés, je gravis une côte rude et sèche pour atteindre Tamniès, qui s'élève au-dessus de ma tête et semble me défier de l'atteindre. L'escalade est longue et pénible ; pourtant j'en viens à bout et je touche au triomphe. Mais, obstacle imprévu ! deux charrettes chargées de bois me ferment le passage au moment où j'arrive aux habitations, et il me faut suivre, pour les tourner, une petite crête, rebord mince et glissant du talus d'où la moindre inadvertance me ferait aller rejoindre le vallon tourbeux et gluant qu'arrose la Beüne à cent pieds au-dessous de moi. Cependant je me tire à ma gloire de l'entreprise, et voulant en remercier Dieu, j'entre à l'église. C'est une construction toute déhanchée à l'intérieur, avec tribune, petite chapelle et grande abside renfermant l'autel principal. J'avoue que le plan de l'édifice me déroute. Il ferait peut-être les délices d'un archéologue. Le clocher a belle prestance, mais le corps du temple manque de longueur. De la petite place située vis-à-vis du portail on découvre à merveille, et à peu de distance, Commarque, et un peu plus

loin, sur la gauche, Marquay, d'où, d'après ce que l'on m'assure, il est plus facile d'arriver aux pieds du bourg où nous sommes qu'on ne me l'avait dit jeudi dernier. Me voilà humilié quelque peu dans mon orgueil de vainqueur de difficultés imaginaires. Mais je me persuade qu'aujourd'hui on a tort à Tamniès et que la semaine dernière on avait raison à Marquay. En conséquence, je me rengorge, et mon regard investigateur, mais non charmé, plane triomphant sur le cours de la Beûne chère aux roseaux, aux canards, aux bécassines et aux poules d'eau. Combien à la place de ces noires flaques couvertes de joncs j'aimerais mieux contempler de grasses prairies ! Pour en avoir, il ne s'agirait que de s'entendre. Par malheur, s'entendre est dans ce bas monde la chose la plus impossible, paraît-il, qu'il y ait ; autant vaudrait presque chercher à résoudre le problème de la quadrature du cercle. Les environs du village, lequel est petit et sombre, n'ont rien d'attrayant, sauf une grosse source fort commode. La commune compte 1,900 hectares et plus, mais seulement 679 habitants, ce qui fait moins de 35 au kilomètre carré. Je n'éprouve réellement aucune tentation de venir m'y fixer. On y bâtit pourtant une bien belle école !

Je descends, reprends ma place sur le siège, et nous remontons la côte de La Serre au grand trot. A quelque centaine de pas au-delà, sur notre gauche, à côté d'une fontaine, ou lavoir, dont les eaux font naître pas mal de joncs dans une prairie naturelle qu'elles fertiliseraient si on les aérait et les corrigeait de l'acidité qu'elles tiennent des bois dont elles sortent, paraît un chemin public en bon état qui nous conduit à travers les taillis à un petit centre aux maisons noires, entouré de récoltes passables et qui se nomme Marcillac. C'est une ancienne paroisse réunie à une voisine dont je vais parler tout à l'heure. Marcillac possède

encore sa vieille église, dont la toiture délabrée se montre fière d'un petit campanile qui, la signalant aux passants, s'élève vers son milieu. Peut-être ferait-il bien de ne pas attirer l'attention sur elle, car c'est un pauvre édifice que ce sanctuaire. Son pavé n'est pas brillant, sa nef est surmontée d'un plancher par lequel la pluie peut passer en plus d'un endroit et que ne déguise aucun enduit. Son maître-autel est des plus simples. Il y a un bas-côté avec chapelle à nervure, certainement œuvre d'un autre architecte. Point de sacristie ; un vieux coffre renferme tous les ornements du rustique oratoire, où l'on ne dit la messe qu'une fois par an et qui n'est utilisé d'ailleurs, à part ce jour-là, que pour les services tels que mariages, baptêmes, enterrements et offices fondés pour les morts. Une école de hameau de tardera pas à être construite à Marcillac. Nous regagnons la voie que nous avons quittée, et, chemin faisant, nous constatons que les noyers et châtaigniers, ici comme ailleurs, promettent une bonne récolte cette année. Un autre tournant nous attire et nous fait dévier. Impossible, en effet, de ne pas nous rendre à l'appel que nous adresse le chef-lieu de la commune, situé, comme Marcillac, à mi-côte, plus petit peut-être que ce dernier village, mais sur la ligne qui conduit à la Chapelle-Aubareil et avec un joli presbytère entouré d'un jardin, et une grande école mixte toute neuve. L'église est vaste avec nef lambrissée au lieu de voûtes, deux chapelles latérales et une abside considérable où se trouve le maître-autel assez convenable ; de clocher point. Il est représenté par une sorte de petite fenêtre sans toit, dominant le portail et toute couverte d'herbes. Les maisons, peu nombreuses, sont d'apparence plus que modeste. Tout près est la terre du Barry, possession de la famille de Gérard. Je me mets en route pour l'aller voir, mais je me trompe de sentier. Je relève ce défaut ; par malheur et en même temps, j'aperçois de

gros nuages noirs qui me font renoncer à mon entreprise. Je retourne donc en hâte à St-Quentin et cherche gîte dans l'hôtel du lieu, lequel est tout à fait digne des habitations qui l'environnent. Il est pourvu d'une étable où notre cheval est introduit ; il la remplit si bien qu'il faut mettre dehors une chèvre étonnée du mauvais procédé dont on use à son égard et auquel elle n'est point habituée. La salle basse est remplie par la famille de l'hôtelier, qui nous fait monter au premier, orné d'une foule *d'images* d'Epinal, d'un lit et d'une table. Mais cette table est propre, les serviettes aussi, le potage est bon, l'omelette excellente et le vin n'est pas mauvais. Nous voilà réconfortés et nous partons gaiement, heureux de rentrer à Sarlat après avoir achevé notre voyage sans encombre. Je suis charmé d'apercevoir enfin quelques pieds de topinambours, beaucoup trop peu répandus dans la montagne où ils seraient d'un grand secours, de découvrir de jolies bêtes à cornes bien choisies, mais fort étonné de rencontrer des pièces de chanvre sur le haut de collines sèches et sableuses. Comme cela ne me plaît guère, Dieu fait souffler le vent qui nous amène une grosse pluie. Je me jette au fond de la voiture. Nous allons grand train, cotoyant des luzernières placées où mieux vaudraient du trèfle et du sainfoin, puis de bons prés, des vignes, des jardins ; nous sommes rendus en un clin-d'œil à la vallée et touchons à la ville dont maintenant je connais toutes les dépendances immédiates situées dans le ressort de son canton, si différent dans ses deux parties, la plaine et le coteau. Je pourrai demain en parler longuement au concours et à la réunion de Périgueux en faisant preuve d'érudition à cet égard. Mais voudra-t-on m'écouter dès qu'on m'aura un instant entendu? C'est à ceux qui me lisent à répondre à cette question. — Prudemment, je me garde de la leur poser.

Mai-septembre 1883.